

Au vol ! Mon identité !

ROMAN POLICIER

© 2019 Mario Scraire
Tous droits réservés.
Autoédition

Publié sur Amazon.com

Les versions imprimées et
électroniques sont disponibles
sur amazon.com

ISBN 978-2-925057-07-9

Remerciements

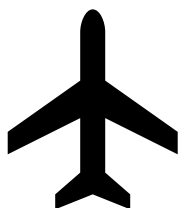
Je remercie Francine Paradis pour sa précieuse contribution en matière linguistique ; orthographe, syntaxe et ponctuation.

Notes

Lors de votre lecture, lorsque vous verrez ce format de texte « *[texte... texte]* », c'est que l'auteur ajoute des éléments descriptifs et/ou qu'il s'adresse à vous, directement.

Ce roman est une œuvre de pure fiction, en conséquence toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Prologue



Pour la plupart des gens, prendre l'avion s'avère une expérience stressante. Voici, en règle générale, les étapes que vous devrez franchir.

Source : CAA Québec MD ⁽¹⁾

- 1. Préparer vos bagages pour prendre l'avion** : assurez-vous de respecter les dimensions et le poids réglementaires.
- 2. Planifier votre passage au contrôle de sécurité** : les objets tranchants ou pointus sont interdits dans la cabine (à quelques exceptions près).

- 3. Vous enregistrer comme passager** : cela peut se faire en ligne ou à la maison.
- 4. Prévoir votre transport vers l'aéroport** : arrivez à l'avance !
- 5. Passer la sécurité** : ici, le niveau de stress peut augmenter d'un cran.

Imaginez-vous dans la peau d'un inspecteur de police, qui, pour son travail, doit porter un déguisement afin de mener son enquête. Vous devrez déjouer les agents de sécurité tout en sachant que vous n'êtes pas la personne que vous dites être ; vous portez de faux sourcils, une fausse barbe. Vos cheveux sont teints et des traits sont ajoutés pour vous vieillir de quelques années. Même votre canne, qui vous semble pourtant si précieuse, ne vous sert absolument à rien.

Vous vous engagez... Vous devrez placer dans des bacs, sur un convoyeur, tous vos

objets métalliques, liquides, portables, tablettes, couvre-chefs, manteaux et gros chandails avant de passer au détecteur de métal. Les consignes varient grandement d'un endroit à l'autre. Écoutez attentivement les instructions, souvent criées à tue-tête.

Les agents s'efforcent de raccourcir les délais, mais souvent au prix d'un ton très directif qui ne fait pas dans la dentelle. Ne vous énervez pas... !

On pourrait vous demander d'ouvrir vos valises ou de vous soumettre à un contrôle au rayon X. Vous n'êtes pas nécessairement suspect ; plusieurs inspections sont aléatoires.

Placez-vous à l'écart pour remettre vos choses à leurs places afin de ne pas bloquer le passage.

Regardez les panneaux et dirigez-vous vers votre porte d'embarquement.

Les autres déplacements et actions à prendre s'effectuent habituellement avec une plus grande aisance, quoique certaines personnes aient vraiment peur de prendre l'avion.

6. À la porte d'embarquement :

C'est le temps de se détendre, de manger, de prendre un thé, un café ou autres.

7. L'embarquement :

L'embarquement à bord de l'avion s'effectue par section, selon le numéro de siège qui se trouve sur votre carte d'embarquement.

8. Vol de correspondance, le cas échéant :

Ne tardez pas. La distance de marche peut être grande. Il faut même parfois prendre un autobus ou un train pour changer de terminal.

9. À destination :

Inutile de vous presser pour sortir de l'appareil.

Bien souvent, tout le monde se retrouve au carrousel à bagages.

Suivez les indications pour les arrivées. Elles vous mèneront aux douanes ou au carrousel à bagages, selon votre destination.

(1) Texte extrait et adapté pour ce roman.

Source : CAA Québec MD.

<https://www.caaquebec.com/fr/actualite/nouvelles/article/pren-dre-lavion-pour-la-premiere-fois-le-guide-de-caa-quebec/>

Premier chapitre



Comme tous les matins de semaine, France, la conjointe de Patrick, quittait la maison vers 7 h 30 pour se rendre à son travail. Patrick, lui,

devait mettre en place une nouvelle routine, car, au début du mois de juin, son frère jumeau lui avait demandé de surveiller sa demeure. Celui-ci devait s'absenter pour quelques temps en raison d'un important dossier à Hollywood, un lucratif contrat d'écriture : une émission pour adolescents. Patrick s'installait donc, deux fois par semaine, dans la maison voisine, chez son frère Pascal. Il choisit une pièce au premier étage, bien éclairée et aménagée d'une table qui faisait office de bureau.

Une fois installé confortablement, il commença la rédaction d'un nouveau bouquin. Les mots défilaient les uns après les autres, à la queue leu leu, et puis tranquillement il les analysait, décomposait, en essayant de conserver ceux qui l'amusaient le plus. C'était son passe-temps préféré. Il avait toujours aimé jouer avec les mots, il en retirait beaucoup de plaisir.

Tout à coup, on cogna à la porte. Qui ça pouvait bien être, si tôt le matin ? Il se dirigea vers l'entrée, qui dispose de quelques carreaux de vitrage afin de voir à l'extérieur (ce qui permet également aux curieux de voir à l'intérieur), pour répondre à l'étranger. Celui-ci avait les yeux rivés sur l'un des vitraux. Patrick entrouvrit la porte et plaça son pied derrière celle-ci par habitude.

– Que puis-je ? questionna Patrick

– *« C'est le gouvernement m'sieur, cé à cause du gourvern'ment si chu icitte à matin ! »*

– Ah oui ! Et pourquoi donc ?

– « *Y m'ont coupé mon chèque, pu'une cenne pour manger, chu dans rue, la vôtre pour mal faire !* »

– Pour mal faire ? Pourquoi donc ?

– « *Bein crisse, y'a pas un chat dans votre rue, yinque des grosses cabanes vides, quand t'as faim pis q'tu cherches quéqu'un pour t'aider, ça n'en fait des portes à cogner avant qu'on te réponde !* »

– OK ! Je n'ai pas grand-chose à t'offrir, veux-tu un muffin ou une banane ? C'est tout ce que je peux te donner.

– « *Écoute bein, monte-moé comment t'as faite pour v'nir riche de maigne pis j'va faire pareil comme toé, tu m'orveras pu jamais.* »

– Non, je ne peux pas, ça prendrait trop de temps et qui vous dit que vous pourriez reproduire cela par la suite ?

Patrick commençait à fermer la porte en même temps qui lui parlait pour s'assurer qu'il comprenne bien qu'il ne pourrait pas répondre positivement à sa demande.

Bang ! L'individu mit son pied devant la porte et dit :

– Nous voilà dans une fâcheuse position, n'est-ce pas monsieur ?

À la grande surprise de Patrick, il savait bien s'exprimer celui-là ! Il s'agissait d'une ruse pour entrer dans la maison.

– Plutôt ! Oui ! Et vous comptez m'empoisonner la vie comme ça encore bien longtemps ? lui disait Patrick, en fronçant son sourcil droit comme il a le réflexe de le faire lorsqu'il est nerveux.

– Non, non, je vais juste prendre ce dont j'ai besoin, ça ne prendra que quelques minutes.

Au même moment, il pointa une arme à feu vers Patrick et lui ordonna d'enlever son pied de derrière la porte. Patrick obtempéra.

– Bon, maintenant que nous sommes à l'aise et que la glace est brisée, nous allons jaser un peu. Je dois vraiment tout savoir sur vous, car vous voyez, à la fin de notre entretien, vous n'existerez plus, et moi je serai vous !

Patrick se disait : « Pas question de le laisser faire ! » Mais comment l'en empêcher ? L'inconnu tenait toujours son fusil braqué sur lui.

Le malfaiteur se mit à ramasser le courrier que Patrick avait placé sur le comptoir de la cuisine. Il y avait plusieurs enveloppes, il y en avait quelques-unes qui provenaient d'institutions financières et malheureusement l'une provenait du gouvernement, c'était le temps de l'année où l'on reçoit nos avis de cotisations. *[Le gourmand gouvernement avait besoin d'argent, lui aussi]*. L'individu mal intentionné se réjouissait déjà des informations qu'il trouverait à l'intérieur de ces enveloppes. Il pourrait ainsi parvenir à ses fins plus facilement.

Pascal avait laissé à Patrick tous ses documents importants pour qu'il ne cherche pas inutilement des informations dont il pourrait avoir besoin. L'inconnu prit les clés de la voiture qui était garée dans l'entrée, un

Austin Mini 1991, que Pascal affectionnait particulièrement. C'était un rêve d'enfance. Il avait découpé les photos de la superbe voiture dans tous les magazines et les avait ensuite disposées sur son réfrigérateur à l'aide d'aimants.

L'inconnu avait attaché Patrick à une chaise de la cuisine, tout en prenant soin de l'éloigner de tout ce qui pourrait lui servir pour se détacher et appeler la police. Après une rapide visite de la maison, il revint dans la cuisine et dit avec fierté : « J'ai en main tout ce dont j'ai besoin, mais je dois vous poser quelques questions d'ordre personnel. » Sourire en coin, il commença son interrogatoire : le nom de votre conjointe ; où avez-vous rencontré votre femme ? Le nom des enfants, âge et date de naissance. Votre lieu de naissance ? Où avez-vous étudié ? Et quel métier ou quelle profession exercez-vous dans la vie ? Il prenait en note toutes les réponses de Patrick comme s'il remplissait un formulaire. Patrick se sentit littéralement nu quand

l'intrus eut terminé de poser ses questions. Patrick aurait bien voulu lui mettre son poing à la figure, mieux, lui planter dans les yeux la fourchette qui traînait sur le comptoir !

Quelle arrogance ! Il semblait flotter dans les airs en se déplaçant dans la maison, il devait se sentir au-dessus de ses affaires avec l'opportunité qu'il venait de dénicher. Il s'approcha de Patrick et sans dire un mot, lui flanqua un bon coup sur la tête avec la crosse de son fusil. Patrick tomba inconscient.

Pendant combien de temps avait-il été inconscient ? Il n'avait pas remarqué l'heure avant de recevoir le coup à la tête. Il essaya de se souvenir de certains détails. En revenant petit à petit à ses esprits, il se souvint que le ramassage des ordures avait eu lieu juste avant qu'il soit frappé. Il avait entendu le camion, comme à l'habitude, il passait vers 9 h 45 tous les mardis matin. Il était maintenant 11 h, ce qui voulait dire que l'agresseur était parti depuis plus d'une

heure. Il fallait que Patrick fasse vite pour se libérer de ses cordes et alerter les autorités !

Soudain, il se rappela le fantasme qu'il avait eu plutôt, celui avec la fourchette, avant qu'on lui cogne sur la tête. Il amorça donc son déplacement vers le comptoir de la cuisine, mais cela s'avéra plus difficile qu'il ne l'avait imaginé, car les joints entre les tuiles de céramique n'étaient pas parfaitement lisses. Parfois, il y avait une tuile qui était plus soulevée que l'autre. Il s'agissait de ces tuiles en pierre naturelle que l'on retrouve souvent sur les terrasses extérieures et qui rendent la pièce plus chaleureuse. Mais là, disons que ces tuiles lui faisaient avoir chaud pour d'autres raisons ! Avec beaucoup d'efforts, de sautilllements répétitifs et de détours inutiles, Patrick s'était suffisamment approché du comptoir pour pouvoir y déposer la tête. Le menton bien appuyé sur le rebord du comptoir, il put tendre la langue et atteindre la première dent de l'ustensile fourché. Il eut à intensifier le mouvement de la langue afin

de diriger le précieux objet en sa direction. Il parvint finalement à l'amener là d'où il pourrait tenter de le faire basculer dans ses mains. Il devait faire preuve d'habileté et de prudence pour ne pas échapper l'outil de la libération. Il s'y appliqua avec toute la minutie requise et réussit à faire tomber et capturer la fourchette avec sa main droite. Il l'avait, il la tenait et il lui suffisait maintenant de dénouer la ficelle qui l'emprisonnait. Quelques minutes suffirent pour y arriver. De toute évidence, le bandit n'avait pas appris à nouer chez les scouts !

Durant ce temps, l'imposteur avait pris la poudre d'escampette à bord de la magnifique voiture. Déjà, il devait être en train de manigancer toutes sortes de scénarios pour rentabiliser les informations soutirées. Il fallait faire vite pour limiter les dégâts.

Deuxième chapitre



Pascal vivait le parfait bonheur, malgré un léger mal de tête, sans doute causé par le stress de la rencontre à venir. Il se trouvait au

bon endroit, au bon moment ; à HOLLYWOOD et en étroite relation avec le plus important réalisateur d'émission pour adolescents, monsieur Robert J. Langton, lui-même. L'assistant de Pascal, Xavier, lui avait fait parvenir quelques exemplaires de trois des plus célèbres bouquins de l'auteur. Ces histoires avaient attiré l'attention de monsieur Langton sur les aventures du mystérieux gentleman britannique, Sir Wellington de Sher, mettant en vedette son illustre personnage anglais. Il en avait vendu des centaines de milliers d'exemplaires au

Canada et aux États-Unis et avait fait traduire les aventures en six langues afin d'en exporter vers d'autres pays dont la Chine et l'Inde. Dès la parution des livres en terre étrangère, il avait connu le succès. De là avait ensuite découlé l'offre de monsieur Langton pour l'écriture d'une série télévisée.

Langton avait exigé une histoire exclusive et spécialement développée pour les adolescents de 13 ans et plus. Les extraits qui lui avaient été envoyés satisfaisaient tous les critères demandés. La production avait bien hâte de connaître la suite des histoires que Pascal avait écrites.

Le contrat stipulait les grandes lignes habituelles retrouvées dans ce genre d'entente. Tout semblait en ordre et selon les discussions qui avaient eu lieu au préalable entre les deux parties. Xavier, avocat de formation, avait rapidement scruté le document et avait confirmé à Pascal, d'un hochement de la tête, que tout était beau. Langton et Pascal s'étaient serré la main

après avoir apposé leur signature sur l'entente. Le contrat garantissait des revenus de 600 000 \$ par année à l'auteur en échange de douze épisodes, et cela pour les trois prochaines années. Les histoires étaient déjà écrites, mais Pascal en avait dévoilé juste assez pour titiller toute la galerie. En plus des 600 000 \$, il toucherait 0,75 % sur toutes les ventes de produits dérivés ; peluches, articles scolaires, T-shirts, etc. Cela pourrait lui rapporter de beaux petits extras pour gâter la famille, se réjouissait-il.

Il était à peine 9 h 30 du matin à Hollywood et l'affaire était dans le sac. Une réception serait donnée en soirée afin de rassembler de bons amis de monsieur Langton, des invités triés sur le volet, des gens que Pascal devait absolument connaître s'il voulait poursuivre son ascension dans ce milieu.

Pascal débordait de joie, il avait hâte de partager cette nouvelle avec quelqu'un, mais il ne pouvait l'annoncer officiellement encore.

Le réalisateur procéderait au dévoilement en premier, ensuite Pascal pourrait procéder. Cela pourrait prendre toute la journée. Il ressentait une grande fierté et imaginait comment sa femme et sa famille recevraient la grande nouvelle.

Katie, sa conjointe, était restée à Montréal pour s'occuper de leur petite Charlotte, très malade. Depuis plus d'un mois maintenant, elles habitaient dans un manoir dédié aux personnes gravement affligées et qui requièrent une attention particulière. La pauvre petite était atteinte d'un cancer. Charlotte n'avait que sept ans lorsqu'elle tomba malade. Maintenant âgée de neuf ans, elle se battait toujours avec autant d'ardeur et réussissait à déjouer les sombres pronostics.

Elle attendait les nouvelles histoires de son papa avec impatience et se promettait de les dévorer dès qu'elle mettrait la main dessus. Elle était la première admiratrice de son papa Pascal. C'était en fait pour

Charlotte que Pascal s'était mis à écrire des histoires pour enfants et adolescents. Auparavant, il écrivait des manuels du fabricant pour arrondir les fins de mois, car son emploi de bibliothécaire ne lui permettait pas vraiment de subvenir aux besoins de sa famille.

Katie occupait un poste d'assistante dentaire. Cela suffisait pour arriver et la petite famille s'en trouvait bien heureuse ainsi, jusqu'au jour où le diagnostic était tombé, confirmant le cancer du cerveau chez Charlotte. Katie avait arrêté de travailler au centre dentaire local pour prendre soin, à plein temps, de sa fille. Elle s'était installée au manoir avec elle. Au début, Pascal était devenu complètement invisible comme s'il ne voulait plus exister dans ce monde où sa petite Charlotte n'y serait pas.

Pensif, il partait souvent pendant de longues heures, après qu'elle fut couchée, pour aller se changer les idées. Il marchait sans vraiment porter attention aux environs

ou aux rues dans lesquelles il déambulait. Il lui arrivait même de se perdre dans la ville autant que dans ses pensées. Un soir, il s'arrêta dans un parc pour s'asseoir et se reposer un peu. Il s'était assis sur une table de pique-nique, les coudes bien appuyés sur les jambes, il fixait le vide pour un moment et ensuite le ciel, qui lui, était particulièrement étoilé ce soir-là. Il se mit à contempler les étoiles et à en nommer quelques-unes qu'il reconnut ici et là. Ce petit jeu le tint occupé pour un certain temps, jusqu'au moment où une lumière traversa le firmament.

En quelques secondes, la lumière d'un blanc immaculé avait coupé le ciel en deux et avait disparu. La trace laissée par le phénomène resta perceptible pour quelques secondes et avant même qu'elle ne disparaisse totalement, il aperçut d'autres lumières qui s'approchaient et qui défilaient au-dessus de lui à grande vitesse. Pas un courant d'air, pas un bruit, comme s'il assistait à un film muet. Le spectacle frappait l'imaginaire et forçait même un recul de la

tête, tant pour en apprécier la splendeur que pour saisir le moment. Il regarda autour de lui pour voir si d'autres personnes avaient été témoins des lumières blanches, il était seul. Ne sachant pas ce qu'il devait penser de tout cela, il se dit qu'il venait certainement d'assister à un spectacle qu'il ne reverrait pas de sitôt. Il rentra à la maison sur un rythme plus rapide et déterminé qu'à l'allée.

Sa femme se tenait agenouillée devant la télévision et ne tourna même pas le regard lorsque Pascal entra dans la maison. Elle était complètement obnubilée par les images qui passaient sur le petit écran. Toute la soirée, les chaînes de nouvelles diffusaient des vidéos en rafales du phénomène, des bulletins spéciaux les uns après les autres. De quoi s'agissait-il ? Pascal comprit rapidement qu'il n'avait pas été le seul à assister au spectacle de lumières ce soir-là.

Katie avait toujours été croyante, dans sa famille, de religion catholique, Dieu occupait une place importante. Sa mère, Maria, avait

voulu entrer dans un couvent ; se cloître, et
dédier sa vie au Tout-Puissant. C'est lors
d'une soirée benévole qu'elle rencontra
Fabien Deschamps, un Français venu passer
l'été au Québec et qui s'était porté volontaire
pour préparer l'activité de bingo au sous-sol
de l'église Saint-Stanislas. Fabien était muni
d'une charpente qui rassurait et
impressionnait, d'une force herculéenne et
d'une gentillesse consommée. Comment
aurait-elle pu résister aux avances de ce
beau jeune homme ? Il ne fallut que quelques
sorties très respectables pour la convaincre :
une marche du dimanche dans le parc local,
une messe en plein air sur une petite
montagne de la région. Ils étaient tombés
amoureux et désiraient vraiment fonder une
famille ensemble. D'ailleurs, avant même
que l'encre n'ait séché dans le registre de
noces du presbytère, les tourtereaux
fabriquaient déjà les premiers descendants
de leur union.

Le travail ne manquait pas et Fabien
mettait à contribution le physique que la

nature lui avait donné. Le domaine de la construction s'avéra pour lui la meilleure voie pour prospérer. Le quartier avait besoin d'être rafraîchi, alors les contrats de peinture et de rénovations abondèrent. Fabien et Maria pouvaient donc fonder leur petite famille avec confiance. Ils eurent quatre enfants : Deux filles et deux garçons, Katie était l'aînée de la famille, sa sœur Lori avait un an de moins et les frères Kirk et Léopold suivaient à seize mois d'intervalle chacun. Il n'y a pas à dire, les amoureux n'avaient pas chômé et la maisonnée était bien garnie.

Au fil des ans, Fabien put ainsi réguler sa situation et obtenir sa citoyenneté canadienne.

C'est en pleurant à chaudes larmes que Katie disait à Pascal que c'était un signe, le signe d'un au-delà plus grand que nous, et surtout plus puissant.

– Regarde ces lumières ! Elles nous viennent d'ailleurs, elles transportent une énergie positive ! J'ai parlé avec ma mère et

elle croit que Dieu nous envoie un message ;
« car en vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. »
(Matthieu 13 ; 17) « Le Seigneur est là, parmi nous ! »

– Mais que racontes-tu ? C'est probablement un phénomène naturel, occasionné par des reflets lumineux sur notre atmosphère. C'était beau, j'en ai été témoin dans le parc ce soir, mais il ne faut pas lui donner des pouvoirs surnaturels.

– Je t'en prie, aide-moi à transporter Charlotte près de la lumière pour qu'elle puisse être sauvée, dit sa douce, en poursuivant ses pleurs.

– Katie, écoute mon amour, il faut que tu te calmes un peu et que tu prennes la médication que le docteur Nguyen t'a prescrite. Viens t'asseoir sur le divan, le temps que cela passe, d'accord ?

Pascal savait lui parler d'un ton calme et la rassurer quand elle plongeait dans ses crises de détresse.

Katie était devenue plus fragile depuis que sa petite était tombée malade. Il n'en fallait pas beaucoup pour qu'elle se décourage et se remette à croire aux balivernes que sa mère lui racontait jadis. C'était une femme forte avant la maladie de Charlotte.

Les médicaments finirent par faire effet et ils montèrent se coucher. La petite dormait déjà à poings fermés, elle n'avait rien vu, rien entendu, ce qui rassurait Pascal.

Cette soirée avait marqué l'imaginaire d'une bonne partie de l'Amérique, mais personne n'avait expliqué le phénomène, sinon quelques messages des autorités pour défaire toutes les théories de l'au-delà, ou d'extraterrestres.

Katie s'asseyait toujours dans cette grande chaise, solide, massive et carrée, placée tout près du lit de sa Charlotte. Elle attendait des nouvelles de son amoureux, elle savait qu'il avait des rendez-vous

importants cette semaine-là. Mais elle n'en savait pas plus, car le secret professionnel avait obligé Pascal à faire preuve de retenue même envers sa propre femme et ce n'était pas facile. Il lui avait bien passé quelques petits messages codés ici et là afin de lui mettre la puce à l'oreille, mais il n'avait pas insisté pour vérifier si Katie avait compris l'importance de l'affaire. Si cela fonctionnait, ils pourraient enfin déménager plus près d'un hôpital spécialisé américain où les médecins disaient pouvoir sauver leur petite Charlotte.

En attendant que le groupe de Robert J. Langton, la *Langton Productions Corporation* (NYSE, LPC-16,84\$) ⁽¹⁾, procède à l'annonce de l'entente, Pascal décida de profiter de sa présence en Californie pour aller visiter les attraits de la région. Toutefois, il lui fallait d'abord chasser ce mal de tête qui persistait. N'ayant pas encore mangé, il s'acheta un sandwich-déjeuner d'un camion de cuisine de rue. Il enfila le tout accompagné de deux comprimés d'ibuprofène. Il en avait toujours

sur lui, car il était habitué à souffrir de ces petits maux inexpliqués.

⁽¹⁾ Informations et/ou données fictives.

Pascal invita Xavier à venir avec lui. Ils prirent place dans la première banquette du bus qui menait à l'observatoire Griffith. Selon les brochures qu'il avait vues dans le hall de son hôtel, c'est de là que l'on voyait le mieux le fameux panneau « H O L L Y W O O D ».

À 10 h 28, il entendit enfin la sonnerie sur son téléphone lui indiquant l'arrivée d'un texto ; « C'est confirmé », un lien URL pour lire la nouvelle en détail accompagnait le court message. Enfin ! Il pouvait l'annoncer à son tour ! Il frappa dans la main de son assistant en guise de satisfaction en défilant rapidement la liste de ses contacts préférés et cliqua sur le nom de « Katie ». Le numéro de cellulaire s'afficha sur l'écran de son téléphone et il lança l'appel. Il attendit que la voix de son épouse se fasse entendre.

Il put enfin partager cette immense nouvelle avec celle qu'il aimait de tout son cœur.

Les deux amoureux se disaient à quel point ils en avaient bavé au cours des dernières années, mais que le vent allait tourner en leur faveur pour une fois. Ils poussèrent chacun un petit rire de joie, vous savez ces petits rires un peu ridicules que l'on émet inconsciemment quand on ressent vraiment l'amour, le bonheur.

Katie promit à Pascal de l'annoncer à Charlotte dès qu'elle reviendrait de son dernier traitement. Il était 13 h 30 à Montréal et Charlotte recevait des traitements tous les jours après l'heure du dîner depuis plus d'une semaine. Enfin, ils se donnèrent rendez-vous à l'aéroport ce samedi, à 0 h 12 (minuit douze minutes). Pascal arriverait à Montréal sur le vol 1653 d'Air Canada. Ils s'envoyèrent des baisers à distance et mirent fin à la conversation.

La date du 30 juin resterait gravée dans la mémoire de Pascal à jamais, mais il ne savait pas encore à quel point c'était vrai.

Le voyou qui était venu déranger la routine quotidienne de Patrick retira son déguisement, un maquillage professionnel : fausse moustache et favoris, sourcils accentués, fausse dentition et bedon artificiel, verres de contact de couleur bleus ; il avait pourtant les yeux brun foncé. Paul devenait méconnaissable, une transformation complète et profonde. Un travail remarquable.

Il avait placé sur le lit de sa chambre d'hôtel tous les documents contenant des informations sur Pascal Craig, l'auteur à succès des aventures de Sir Wellington de Sher, dont même lui avait entendu parler. Il s'agissait d'une grosse prise, se réjouissait-il. Il se mit en ligne sur le « dark web » et ouvrit une session sous son surnom « PowPow ». Il

se rendit sur la version française de la plateforme de revente, et annonça la vente de ses informations « vierges », c'est-à-dire qu'elles n'ont pas fait l'objet de tentatives frauduleuses avant d'être mises en vente. Il fixa le prix à 5000 \$ pour les informations personnelles d'une personne riche et célèbre, précisait-il dans l'annonce. C'était le prix qu'il demanderait pour son travail d'une matinée.

Le voleur n'eut pas à attendre très longtemps, en moins de vingt minutes, il avait trouvé preneur. Et le preneur ne lésina pas sur le paiement, et voilà ! 5000 \$ pour quelques heures de travail. Il se promettait de répéter le stratagème dès qu'il le pourrait.

Il se rendit chez un ami qui possédait un garage et lui montra sa dernière trouvaille ; Austin Mini 1991, en parfaite condition. Prix ferme pour les pièces : 3000 \$. Il espérait pouvoir s'en débarrasser rapidement. Il accepta finalement une offre à 2250 \$. En moins de deux, la voiture était démontée et les pièces

non marquées étaient mises en disponibilité pour la revente. Le reste s'en irait à la ferraille.

Patrick s'était libéré des cordages du « *Pee Wee* », il le nommait ainsi après avoir constaté la piètre qualité de ses nœuds. Selon lui, ce voleur portait ombrage à la profession !

Patrick s'empressa de se rendre chez lui, d'où il appela la police : il composa le 9-1-1 le plus rapidement qu'il le put. Il expliqua la situation à la dame qui avait pris l'appel. Elle prit quelques informations de base ; on dépêcherait une voiture dans les meilleurs délais, affirma-t-elle.

Cela faisait déjà deux heures, et toujours pas de nouvelles des autorités. Patrick communiqua à nouveau avec le service de police.

– Allô ! j’ai appelé plus tôt aujourd’hui pour rapporter une violation de domicile avec agression et un vol d’identité.

– Oui, oui, répondit-elle, c’était la même dame.

– Et puis, est-ce que quelqu’un va passer voir ce qui en est ?

– Oui, oui, on vous envoie une voiture bientôt, très bientôt.

C’est seulement vers 16 h que le policier se présenta sur les lieux du crime pour venir s’enquérir de l’histoire. Patrick lui raconta tout ce qui s’était passé, dans les moindres détails. Le policier prit en note les informations.

L’officier prit quelques photos au rez-de-chaussée ; de la cuisine, de l’entrée et du salon. Il parcourut rapidement le rez-de-chaussée de la maison, puis monta au deuxième étage, et prit quelques photos supplémentaires. Il remarqua qu’une des portes était verrouillée et demanda à Patrick de venir la lui ouvrir. C’était la chambre de

Charlotte, il ne semblait pas y avoir eu d'entrée forcée et tout était bien rangé. De retour, du bas de l'escalier, il porta son regard sur un petit amas de poils sur le plancher, tout près du cadrage de la porte principale. Il se dirigea et ramassa la minuscule pelote de poils pour l'insérer dans un sac avec fermeture étanche.

Juste avant de partir, maintenant qu'il avait recueilli assez d'informations pour ouvrir le dossier, il se retourna et demanda à Patrick :

— Pourriez-vous me fournir les coordonnées de votre frère, Pascal Craig, s'il vous plaît ?

— Bien sûr ! Patrick remit un bout de papier avec les coordonnées de Pascal.

— Au revoir ! lança le grand policier. Tout en remettant à Patrick sa carte de visite sur laquelle il était inscrit « Sergent-détective Jean D. Dieumegarde ».

Patrick, qui aimait particulièrement jouer avec les mots, lut tout de suite son nom à l'envers. Cela donnait « Dieumegarde, D., Jean » ou « Dieu me garde des gens ». Il ne

l'oublierait pas de sitôt celui-là. L'agent terminait un long quart de travail. L'air épuisé, il souhaitait, de toute évidence, entrer chez lui dès que possible.

Patrick n'avait pas encore eu le courage de communiquer avec Pascal pour lui dire ce qui s'était passé dans sa résidence, il le savait déjà très préoccupé par sa visite en Californie et par Charlotte. Mais il faudrait bien qu'il lui dise incessamment, car si ce n'était pas lui qui le lui annonçait, ça serait la police. Et ça, il ne voulait pas.

Il prit son courage à deux mains et cliqua sur le nom de Pascal Craig et le rejoignit du premier coup. Cela le surprit, car Pascal était toujours très occupé. Pascal répondit avec de la joie dans la voix, sûrement causée par la grande nouvelle de la journée, il en pleurait presque. Patrick sentait les mots vibrer en sortant de la bouche de son frère : « C'est fait, c'est signé, mon plus gros contrat

d'écriture à vie ! ». Il disait qu'il pourrait enfin payer pour les soins spécialisés dont Charlotte avait besoin.

Patrick était très fier pour lui. Il le félicita sincèrement et dut se résigner à lui parler de la terrible mésaventure qui était survenue ce matin-là. Il lui donna l'essentiel de ce qui s'était passé afin de ne pas le garder trop longtemps au téléphone, mais il lui en dit juste assez pour qu'il puisse imaginer la scène à distance.

Pascal avait bien compris et il était navré de savoir que son jumeau avait eu à subir un tel drame. Étant donné le coup que celui-ci avait reçu sur la tête, Pascal s'inquiétait davantage de la santé de Patrick que de ses informations personnelles. Patrick se disait que son frère finirait bien par réaliser l'ampleur du risque auquel il était désormais exposé. Il lui communiqua les renseignements sur le rapport de police, le numéro du dossier, sans oublier le nom insolite du sergent-détective. Ils en

plaisantèrent sans aucune malice. Pascal avait le même sens de l'humour que son frère jumeau, étant écrivain aussi, il aimait bien les jeux de mots.

Pascal insista pour que Patrick se fasse soigner. Ils conclurent qu'ils se parleraient de tout cela le week-end prochain, au retour de Pascal à Montréal. Entretemps, il demanda à Patrick d'informer toutes les institutions avec lesquelles il faisait affaires pour annuler les cartes de crédit et autres sources de revenus potentiels pour le malfaiteur. Il lui demanda aussi de lui envoyer trois mille dollars pour qu'il puisse payer ses dépenses ; avion, hôtel, etc. Ils se saluèrent et raccrochèrent. Se sentant coupable de l'avoir plongé dans cette horrible histoire, Patrick accepta très aisément les petites tâches que lui avait confiées son frère. Xavier avait capté l'essentiel de la conversation et offrit à Pascal de lui venir en aide.

Patrick devait aussi informer sa femme de ce qui venait de se passer. Mais, disons qu'il ne voulait surtout pas l'affoler avec cette histoire. Elle était du genre à vouloir prendre les choses en main et à partir à la recherche d'indices dans le quartier, pour voir si elle ne verrait pas quelque chose qui pourrait lui servir à mettre la main sur le délinquant. Patrick téléphona à la clinique et la réceptionniste répondit rapidement.

— Bonjour Tammy, est-ce que France est occupée en ce moment ?

— Bonjour Patrick, attendez, je vérifie et vous reviens.

Elle le plaça en attente. Le petit centre de santé devait être bien occupé à cette heure-ci. France y travaillait, à titre d'orthophoniste, depuis deux ans.

Après une longue attente, une autre personne prit l'appel, une inconnue cette fois-ci.

— Puis-je parler à France Pharand s'il vous plaît ? demanda à nouveau Patrick.

— Un instant, je vous prie.

Elle reprit rapidement la ligne et informa Patrick que madame Pharand tenait une session de travail en ce moment. Il fallait mieux rappeler plus tard.

— À moins que je puisse vous aider ? Lui offrit la préposée à l'accueil.

— Non merci. Pourriez-vous demander à ma conjointe, France Pharand, de me téléphoner quand elle aura terminé sa session ? demanda poliment Patrick.

— Oh, mais bien sûr monsieur, merci de votre appel !

Troisième chapitre



Les affaires allaient très bien pour Fabien, et ce depuis plusieurs années. Certes, il eut à passer à travers une récession ou deux,

mais il avait toujours su faire preuve de créativité et s'entourer des meilleurs.

Au fil des ans, il avait ajouté des services de finition intérieure, d'installation de comptoir et d'armoires de cuisine ainsi qu'une division d'installation de portes et fenêtres.

Maria, sa femme, lui mettait une pression énorme pour qu'ils aient encore plus d'argent. Elle voulait aider à payer les frais hospitaliers pour Charlotte. C'est pour cette

raison que Fabien souhaitait ajouter les services d'aménagement paysager. Cela lui permettrait également de garder son monde occupé pratiquement toute l'année.

Toutefois, l'aménagement paysager et le déneigement dans le secteur étaient des chasses gardées de la famille Castellini et Seraccino, principalement d'Alfonso et Paolo Castellini.

S'il fallait que Fabien tente de s'introduire dans leur marché, la vache à lait des Italiens, il se retrouverait probablement assez vite au bas de la chaîne alimentaire, à nourrir les vaches.

Enfin, Fabien pensait qu'il y avait peut-être moyen de travailler avec eux et de partager le travail, et le territoire.

Johny Seraccino travaillait pour Fabien depuis plus de dix ans maintenant et il avait toujours été un employé modèle, jamais un mot plus haut que l'autre, toujours fier

d'exécuter un travail bien fait, sans reproches et sans rappels des clients. Ça valait son pesant d'or.

Il était père de quatre enfants, tous des garçons. Depuis leur tout jeune âge, Johnny les amenait avec lui à tour de rôle, pour l'aider dans son travail. Les garçons avaient appris comment manipuler les outils et connaissaient déjà l'abc du métier. Encore trop tôt pour abandonner l'école, ils ne rêvaient qu'au jour où ils pourraient travailler avec leur père à plein temps. Souvent, ils discutaient de la possibilité de démarrer une petite compagnie, juste à eux. Johnny et ses garçons étaient dégourdis et savaient compter, ils avaient ça dans le sang.

Johnny se trouvait aussi à être le cousin d'Alfonso et Paolo, il les voyait donc à l'occasion et savait que la relève du côté des Castellini n'était plus assurée. En effet, Alfonso et Paolo n'avaient pas eu d'enfants, ce n'était pas faute d'avoir essayé, mais toutes les tentatives s'étaient avérées

infructueuses. Et dans la famille, pas question d'adoption ou autres descendants, en qui il ne coulerait pas le sang italien de la Sicile.

Mama, alias Cecilia Seraccino, de son nom de jeune fille, n'accepterait jamais autre chose que du sang pur. Mama Patrone, comme on l'appelait dans la famille, s'occupait des affaires depuis qu'elle avait immigré au Canada. Son père lui avait enseigné les rudiments de base, mais cela n'aurait pratiquement pas été nécessaire parce que Mama Patrone avait la bosse des affaires. *[Laissez-moi vous dire que les chiffres ont besoin de se tenir en ligne et à la bonne place. Elle vous fait balancer une feuille de calcul en deux coups de cuillère à pot et elle peut vous calculer les frais de financement pour l'achat d'une excavatrice de 75 000 \$ sur 5 ans, à 8 % d'intérêt composé en un rien de temps... et le temps, elle le sait, c'est de l'argent].*

L'autre chose que Mama Patrone savait, c'est que le temps passe vite et elle voyait bien que la descendance ne se présentait pas comme elle l'avait espéré. Un soir, couchés dans le lit matrimonial avec son bonhomme, ils avaient discuté de la situation et avaient décidé qu'il fallait réunir les familles Castellini et Seraccino. La relève viendrait du côté de la famille Seraccino, du frère de Mama Patrone ; Franky, le père de Johny Seraccino, car en lui et ses descendants coulait le sang de la Sicile. Leurs enfants n'aimeraient pas ça, ils s'opposeraient fort possiblement à la décision. Une cause plus noble que la satisfaction des enfants motivait la Mama ; assurer la relève, la continuité de l'œuvre familiale. De toute façon, les garçons trempaient beaucoup plus dans des opérations clandestines que dans les activités commerciales légitimes. Mama Patrone le savait très bien. C'était un mal nécessaire.

Maria préparait immanquablement les repas pour les occasions spéciales, que ce soit pour la fête nationale, le jour de l'an ou l'Action de grâce. C'est à elle que revenait cette tâche, non seulement parce qu'elle avait un talent culinaire comme pas un, mais aussi parce que tous les autres étaient déjà bien occupés, c'était sa modeste contribution. Elle tirait une grande satisfaction à organiser les réunions familiales, à voir ses enfants discuter sur toutes sortes de sujets et à avoir du plaisir ensemble.

Fabien, lui, se réjouissait tout autant et appréciait la vie que cela amenait dans la maison et dans la cour. Son dada à lui, c'était d'organiser des jeux ; badminton, pétanque, criquet, jeux d'eau et chasse aux œufs de Pâques pour la petite, tout le monde y trouvait son compte. Une fois, il avait loué des jeux gonflables et avait payé un amuseur qui s'était déguisé en clown pour animer la

fête de Charlotte, elle n'était pas encore malade à l'époque.

Il n'était pas difficile d'organiser les réunions familiales, car les enfants habitaient à quelques kilomètres les uns des autres. Lori avait épousé son amoureux de l'école secondaire, le beau Pete. Bien sûr, ils avaient eu leurs doutes et avaient été voir ailleurs si c'était le vrai, le grand amour. Éventuellement, le verdict tomba et un 26 mai, ils acceptèrent de prononcer les vœux devant un célébrant improvisé pour l'occasion.

Cela fait déjà six ans qu'ils vivent le parfait bonheur avec leurs deux enfants, Jimmy et Joey, les enfants terribles de la maisonnée.

Quant aux deux garçons de Maria et Fabien, ça avait été plus compliqué. Fabien avait insisté pour inscrire les jeunes dans le sport dès qu'il l'avait pu. Le soccer (communément appelé le « *football* » en Europe) avait une place de choix dans son

cœur, lui qui avait le physique pour jouer au rugby, mais qui aurait tellement préféré avoir du talent avec le ballon rond. L'heureux mélange des gènes de Maria et des siens avait fait naître deux garçons avec des gabarits similaires, tous les deux élancés, mais construits sur une ossature solide comme leur papa. Ils avaient à la fois l'agilité et la force qu'il fallait pour espérer atteindre les ligues professionnelles. Les deux avaient voulu poursuivre leurs études dans des universités européennes. Le talent qu'ils avaient leur permettait d'avoir accès à une éducation sérieuse qui leur servirait de plan B au cas où les grandes ligues ne viendraient pas les repêcher.

À sa dernière année universitaire, Kirk avait subi une blessure au tibia droit qui l'hypothéqua gravement. Il dut abandonner son rêve et s'était recyclé comme entraîneur local dans sa petite municipalité. Une opportunité de carrière s'était présentée quelque temps après qu'il eut fait son deuil d'une carrière professionnelle. Il s'agissait

d'un poste d'enseignant en éducation physique à l'école secondaire qu'il avait lui-même fréquentée. Des photos de lui avec ses coéquipiers étaient accrochées au mur menant au gymnase. Les bonnes années, où il avait remporté les honneurs plus d'une fois, se souvenait Kirk avec une certaine mélancolie.

Kirk avait posé sa candidature à l'emploi d'entraîneur et avait obtenu le poste. Il était l'entraîneur en chef de l'équipe de soccer de l'école en plus d'être le professeur d'éducation physique pour les étudiants du 4e et 5e secondaire. Il avait rencontré sa conjointe, Bianca, dans une soirée organisée pour souligner le départ à la retraite du directeur de l'école, monsieur Normandeau. Il y était allé parce qu'il respectait beaucoup l'homme qui l'avait embauché et avec qui il avait développé une grande complicité. Ensemble, ils avaient organisé des tournois et des activités parascolaires dont plusieurs universités auraient été jalouses. Les deux en tiraient beaucoup de satisfaction, car

cela faisait une belle publicité pour l'école en général et facilitait, en même temps, le recrutement de nouveaux talents pour l'équipe de soccer.

Une fois la cérémonie presque terminée, Kirk eut bien l'intention de passer saluer le nouveau retraité une dernière fois avant de partir, mais le destin en décida autrement. En précipitant son geste pour se rendre devant monsieur Normandeau, il fonça accidentellement sur un jeune homme qui tenait un plateau de consommations. Celui-ci se mit à virevolter sur lui-même afin d'éviter Kirk qui s'était déjà trop avancé pour éviter l'impact. Les deux se retrouvèrent sur le derrière. Témoin de la scène, Bianca s'était mise à rire, en voyant que malgré tout, les verres étaient demeurés bien en place sur le plateau. Une collègue vint porter assistance au serveur. Bianca, elle, s'avança vers Kirk et lui demanda si elle pouvait l'aider. Ce qu'il accepta avec plaisir.

Encore aujourd'hui, Bianca est incapable de raconter cette histoire sans se tordre de rire. Bianca et Kirk ont adopté une petite orpheline qui se nomme Lilly. Elle aura bientôt 4 ans.

Léopold Deschamps, l'autre fils de Maria et Fabien, avait attiré l'attention des plus grandes équipes de soccer européennes, il se voyait déjà riche et célèbre. Toutefois, il passerait à l'histoire pour avoir marqué le plus de buts dans un match de finale, au niveau universitaire... et aussi pour avoir parié une grosse somme sur la victoire de son équipe. Il avait également consommé des stimulants illégaux afin de rehausser ses performances. Cela fut la goutte qui fit déborder le vase, c'était la fin de son rêve, jamais il ne pourrait accéder à la prestigieuse carrière professionnelle à laquelle il était pourtant voué. Son immaturité perpétuelle l'avait mal servi.

Le quasi-joueur de soccer professionnel avait un léger problème d'élocution. Il

consultait France Pharand, orthophoniste et belle-sœur de sa sœur Katie pour essayer de corriger sa diction. Depuis son retour au pays après ses mésaventures en Europe, il occupait un petit boulot de journalier dans l'entreprise familiale et il était toujours célibataire.

Après avoir mangé une pointe de pizza qu'il avait achetée en revenant à la maison, Dieumegarde sortit sur le balcon de son petit appartement de la rue Rivard, à Montréal, pour prendre un peu d'air. Il faisait chaud et il n'avait pas l'air climatisé, juste un petit ventilateur qui déplaçait la masse d'air chaud. Il tenait le petit sac dans lequel il avait soigneusement placé les poils trouvés dans la maison de Pascal Craig. Il remettrait le sac au laboratoire dès le lendemain matin, mais en attendant, il observait attentivement son contenu sans le retirer du sac pour éviter toute contamination. Une chose attira son attention, une toute petite bande blanche,

presque translucide, semblait tenir les poils ensemble.

Le soleil poursuivait rapidement sa course vers l'ouest et il en profita quelques minutes pour emmagasiner un peu d'énergie. Ensuite, il rentra chez lui pour s'installer devant son portable. Il possédait de bons outils informatiques ; un MacBook dernier cri. Il avait convaincu son patron d'investir les cinq mille dollars qu'il fallait pour pouvoir travailler adéquatement sur l'Internet. Il se brancha via le « *hub* » du service de police, et amorça sa session de travail sur le « *dark web* ». Habitué à cet environnement, il avait ses relations dans le milieu et savait quoi faire pour obtenir les dernières nouvelles au sujet de transactions reliées à des vols d'identité. D'une page à l'autre, on voyait défiler les transactions, les plus récentes apparaissant en premier. Toutes les six heures, les transactions étaient effacées de la plateforme et étaient, en fait, transférées dans une base de données, inaccessible au commun des mortels.

Il fit appel à son collègue Jérôme. En tant que policier, Jérôme pouvait faire une demande d'accès à l'information auprès de l'unité spéciale responsable d'acquérir les données provenant du « *dark web* ». Malheureusement, cela prendrait quelques heures avant de pouvoir fournir les pièces justifiant la requête. Dans les dizaines de pages qu'il scrutait à la loupe, Dieumegarde n'avait rien trouvé en lien direct avec son affaire. Jérôme pourrait poursuivre les recherches à sa place et trouverait certainement.

Dieumegarde tomba endormi dans son fauteuil avant même que le soleil ne se couche totalement.

France finit par retourner l'appel de Patrick vers 17 h. Elle avait eu une journée de fou, les premiers clients étaient arrivés en retard, et lorsque cela se produisait, immanquablement, la journée allait être un

feu roulant qui ne s'arrêterait qu'une fois le dernier client parti. Cela faisait l'affaire de Patrick, car le policier venait juste de partir, il tenait encore la carte de visite dans sa main et la plaça dans la poche arrière de son pantalon. France s'excusa pour le temps qu'elle avait mis pour le rappeler, et demanda ce qui n'allait pas. Patrick ne la dérangeait jamais au bureau à moins que quelque chose d'important ne survienne.

— Eh bien, écoute, je voulais que tu sois préparée avant de revenir à la maison.

— Mais qu'est-ce qui se passe bon Dieu ?! France était déjà énervée.

— Calme-toi, c'est juste que je suis tombé dans l'escalier et que je me suis cogné la tête sur le plancher. Rien de grave, j'ai quand même une marque sur le côté de la tête et je voulais que tu sois... France l'interrompt :

— Attends-moi, j'arrive ! France mit fin à l'appel aussitôt. Clic !

À son arrivée, constatant la lésion que Patrick avait sur la tête, elle l'inspecta plus attentivement. Elle n'avait pas peur du sang et savait quoi faire pour éviter que la

blessure ne s'aggrave. Elle prépara une compresse d'eau froide et la plaça délicatement sur la tête de son amoureux. « Ne bouge plus pour éviter les étourdissements, je m'occupe du souper. » Patrick ne pouvait plus dire un mot, il lui fallait obéir ! Sinon, cela ne pouvait qu'empirer.

Ce soir-là, Maria avait préparé sa soirée méticuleusement, tout était en place. Elle révisait son plan avant de le mettre en branle. Un bon repas, du bon vin, un délicieux dessert accompagné de café et suivi d'un digestif. « J'ai mon dépliant de campagne de financement en main. OK, je suis prête ! »

La soirée se déroulait comme prévu. Le repas que Maria avait préparé pour Fabien était son préféré : un bon « divan au poulet ». C'était crémeux à souhait et Maria le préparait avec des carottes, sachant que

Fabien les préférait au brocoli. Maria savait comment gagner son homme. Avec le vin qu'elle avait choisi, un Chardonnay du sud de l'Afrique, c'était sublime. Amateur de dessert, Fabien n'allait pas être déçu, Maria avait préparé sa fameuse tarte au chocolat dont elle seule connaissait le secret ; même sa propre mère ne la réussissait pas aussi bien. Un velouté de chocolat avec une croûte juste assez croquante pour envelopper le tout en bouche. Le café expresso qu'elle lui avait servi avec la tarte lui permettait, à chaque bouchée, de satisfaire son attrait pour le mélange des saveurs. Fabien se régala vraiment ce soir.

Ils passèrent au salon pour être plus confortables et pour siroter le petit digestif laiteux que Maria avait servi sur glace, dans un verre costaud et bas. Maria croyait bien que c'était le bon moment pour sortir sa brochure. Elle la déposa sur la table du salon, là où les verres étaient placés. Ne voulant pas que son charmant soit sur la défensive, elle le fit avec beaucoup de

discrétion, en même temps que Fabien prenait une gorgée de son délicieux breuvage. Elle poursuivit la discussion à propos d'un contrat que Fabien voudrait bien obtenir et sur divers sujets qui ne l'intéressaient pas beaucoup. En tout cas, pas autant que son sujet à elle. Tout à coup, elle dit :

— Oh ! Regarde le prospectus que nous avons reçu aujourd'hui par la poste.
[Foutaise, elle avait ramassé cette publicité à la bibliothèque municipale où Pascal travaillait à temps partiel depuis quelques années maintenant]. Tu parles d'une coïncidence, hier, on parlait de trouver du financement pour venir en aide à Katie et Pascal. Les frais d'hôpital sont exorbitants et ils le sont encore plus aux États-Unis ! Il va nous falloir trouver une façon de les aider, ces pauvres. Et puis, notre petite Charlotte, on ne peut pas la laisser partir sans avoir tout essayé !

Fabien connaissait la chanson, il l'avait entendue déjà mille fois depuis que le

diagnostic était tombé. Il ne se passait pas une semaine sans que le sujet ne revienne sur le tapis. Il en avait assez. Il se leva et haussa le ton en lançant.

— Les fonds de financement par-ci, les campagnes de collectes de fonds par-là et puis quoi encore ? Ne crois-tu pas que je suis au courant ? Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? J'ai un plan, je veux me lancer dans l'aménagement paysager et le déneigement pour ajouter des revenus. Il paraît qu'il y a beaucoup de blé à se faire en dessous de la table... je m'en occupe, laisse-moi faire ! Encore trop fâché, il enchaîna :

« Ça va se virer contre toi, la prochaine fois que tu me parleras de ça, je vais être obligé de te demander de contribuer et de retourner travailler pour payer une partie des frais médicaux de la petite ! ».

Maria rappelait à son homme que leur fille Lori était déjà dans le domaine de l'horticulture et qu'il s'agirait probablement d'une façon plus facile de se lancer dans ce marché que de faire affaire avec les Italiens.

En fait, les Italiens étaient de très bons clients de la pépinière de Lori et Pete. Se lancer dans cette aventure sans prendre en considération toutes les parties prenantes pourrait s'avérer très risqué. Si le projet ne fonctionnait pas comme il le souhaitait, il aurait les Italiens au derrière et placerait leur fille Lori dans le pétrin. Fabien remercia sa douce pour son point de vue. Il y penserait plus en détail.

Maria ne voyait pas comment cela pourrait se réaliser, mais elle n'osait pas lui dire. Elle finirait bien par trouver une façon de trouver de l'argent pour payer les soins de la petite.

La pression constante pour aider à payer d'éventuels frais d'hospitalisation avait fini par détériorer la relation amoureuse que les deux entretenaient depuis plus de trente-six ans. Pourtant, lorsque les enfants avaient quitté le foyer familial, ils avaient commencé à voyager et à s'organiser de belles escapades amoureuses les unes après les autres. Fabien rapportait suffisamment

d'argent pour se permettre cela. Maria restait à la maison et s'occupait des affaires courantes. Ils avaient filé le parfait bonheur pendant ces quelques années ; entre le départ des enfants et l'arrivée de la triste nouvelle. Tous deux savaient qu'ils auraient des efforts à faire afin de se retrouver.

Fabien et Maria étaient désolés de la tournure des événements et trouvèrent le moyen de se réconcilier avant d'aller se coucher. Chose certaine, l'argent pour soigner Charlotte était au cœur du débat.

Le lendemain, Fabien était parti tôt, bien déterminé à tenter d'ouvrir la discussion avec la famille Castellini. Il demanda, par l'entremise de sa secrétaire, que Johny Seraccino passe le voir à la fin de son quart de travail. Johny avait bien reçu l'invitation par courriel et avait accepté la réunion prévue pour 15 h. Il s'inquiéta toute la journée, se demandant ce qui lui valait une

rencontre avec le grand patron. Il avait hâte que la journée soit terminée pour enfin savoir ce qui se passait. Jamais auparavant le grand patron n'avait demandé à le voir ainsi. Les rencontres informelles avec le personnel étaient plutôt rares et se tenaient très tôt le matin, avant que les ouvriers ne partent sur les différents chantiers. Habituellement, Johny rencontrait Fabien dans l'arrière-boutique, à la fin de sa journée, c'était souvent près de son casier que Fabien lui faisait part de son évaluation de rendement et si oui ou non, il s'était mérité une augmentation cette année-là.

L'ouvrier convoqué au bureau finissait de nettoyer la salle de bain qu'il venait de rénover en totalité. Tout avait été refait ; plafond, mur, plancher en céramique, éclairage et espace de rangement encastré. Le client avait mis le paquet et Johny souhaitait, comme à son habitude, qu'il soit totalement satisfait. Il n'aurait pas le temps d'attendre que les clients reviennent à la maison cette fois-ci, mais il se promettait de

passer tôt le lendemain matin, avant que ses clients ne partent pour le travail, pour s'enquérir de leurs commentaires. À tous les coups, il recevait des éloges. Cela représentait une forme de récompense, et ça lui faisait du bien.

La notification du rappel pour la rencontre venait d'apparaître sur l'écran du téléphone de Johnny quand il stationna sa camionnette F350 derrière le magasin. Il avait programmé le rappel quinze minutes avant pour être certain d'arriver à l'heure. Monsieur Deschamps n'appréciait guère les retardataires. Johnny entra dans le bureau après s'être changé et s'être passé un linge humide à la figure. Fier de sa personne, il voulait faire bonne impression. Monsieur Deschamps lui fit signe d'entrer dans son bureau. Il lui offrit quelque chose à boire ; un café, une liqueur, de l'eau, demanda-t-il à son employé.

- Non rien, merci, monsieur Deschamps.
- Johnny, cela fait maintenant plus de dix ans que tu travailles ici et je t'apprécie

beaucoup. Tu es un employé modèle. Bien d'autres m'auraient demandé des augmentations, des congés ou toutes sortes de faveurs, mais pas toi. Toujours fidèle au poste et jamais en retard, de surcroît. Les clients ont toujours de bons mots pour toi.

— Arrêtez monsieur Deschamps, cela me gêne.

— Non, non Johny ! Il faut que tu me laisses finir. Fabien poursuit les félicitations.

— Johny, j'ai besoin d'une personne comme toi pour entreprendre un nouveau projet, quelque chose qui permettrait à l'entreprise d'augmenter ses revenus et de garder les employés au travail à l'année.

— Mais à quoi pensez-vous, monsieur Deschamps ?

— Il est venu à mes oreilles que le domaine de l'aménagement paysager et du déneigement pouvait être assez lucratif. Seulement, vois-tu, je veux le faire proprement. C'est-à-dire que je ne veux pas avoir la famille Castellini sur le dos et je cherche un moyen de travailler avec eux.

Alors, voici ce que j'ai à te demander :
penses-tu que tu pourrais nous organiser
une rencontre avec les décideurs ?

— Laissez-moi voir ce que je peux faire
monsieur Deschamps. Mais dites-moi,
qu'est-ce qu'il y aurait pour moi dans tout
cela ?

— Si cela fonctionne, tu seras la tête
dirigeante de la nouvelle division. Moi j'en ai
plein les bras avec les activités actuelles de
la compagnie et je voudrais pouvoir compter
sur quelqu'un de fiable, comme toi. De plus,
tu détiendrais 49 % des parts de la nouvelle
entité, je ferais de toi mon associé, Johny.
Qu'est-ce que tu en dis ?

Deschamps savait qu'il devait faire miroiter
un gain important pour que Johny accepte de
l'aider dans ce projet.

— Très bien monsieur Deschamps, je v...

Fabien l'interrompt et lui dit :

— Hep, hep, Johny, dorénavant, tu
m'appelles Fabien, OK ?

— Très bien monsieur Fabien, je vais voir
ce qui peut être fait et je vous tiendrai au
courant.

Fabien se mit à rire.

— Juste Fabien suffira. C'est terminé les vouvoiements et autres formes de politesse entre nous.

La rencontre fut brève et se termina juste à temps pour que Fabien puisse rencontrer l'autre employé à qui il voulait parler, son propre garçon, Léopold. Il lui fit signe d'entrer en saluant Johny qui sortait tout sourire de son bureau. Léopold se demandait bien ce qui avait bien pu dessiner ce sourire au visage de Johny, lui qui est habituellement plutôt d'humeur égale, plaisante, mais égale. Il n'eut pas à attendre longtemps avant que son père le mette au parfum. Léopold aurait son rôle à jouer dans cette tentative d'unification des familles Castellini, Seraccino et Deschamps. Fabien lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Léopold comprit exactement ce que son père voulait faire. Et comment il voulait le faire.

Ce mercredi matin était important pour plusieurs personnes. À la première heure,

Dieumegarde entra dans le bureau, passa par le laboratoire et y remit son petit sac contenant les poils. Ensuite, il se dirigea dans le bureau de son patron pour lui demander qu'on lui prête main-forte : une demande d'accès à l'information classifiée. Pour accélérer la demande, Jérôme avait déjà rempli le formulaire D-1345 requis dans de tels cas. Il avait fourni toutes les justifications pour accéder aux informations. Celles-ci lui seraient essentielles dans le dénouement de son affaire. Le temps pressait et son supérieur le savait ; dans ces cas, les données sont vendues et utilisées très rapidement dans le réseau.

Son patron fit le suivi auprès du département responsable de ce genre de demandes. Personne ne sait vraiment qui y travaille et où est situé ce bureau. On dirait un trou noir. Par contre, on sait qu'il y a toujours quelqu'un, à toute heure du jour et de la nuit, et que les réponses viennent rapidement. D'ailleurs, la demande en question était déjà en traitement par le

département et une réponse était promise d'ici 10 h ce matin-là. C'est tout ce que son patron put lui confirmer.

— Dès que j'ai des nouvelles, je vous ferai signe, promet le commandant à son sous-intendant.

Dieumegarde le remercia en sortant du bureau et en lui mentionnant que le nombre de délits du genre était nettement en augmentation, justifiant ainsi la mise sur pied de son équipe multidisciplinaire. Il tapotait avec ses doigts sur le cadrage de la porte du commandant pour souligner la bonne idée qu'il avait eue de créer son unité.

En effet, Dieumegarde avait obtenu les budgets pour former une équipe qui pourrait contrer de façon plus proactive la montée des crimes commis via l'Internet. Pas étonnant qu'on lui eût confié le mandat : diplômé de l'École de technologie supérieure (ÉTS) en informatique en plus de sa formation d'enquêteur, Jean D. Dieumegarde était tout désigné pour le poste. Il avait rassemblé de bons éléments ; une belle

petite équipe de quatre personnes, dont lui-même. Il y avait :

Jérôme, responsable des recherches sur le « *dark web* » et sur le web en général.

Nadine, chargée de la logistique et des déplacements. C'est elle qui supervisait les poursuites, les perquisitions policières ainsi que les opérations de surveillance.

Et Sam, nouvellement gradué, s'occupait de faire les courses et toutes les autres tâches connexes.

En attendant, Dieumegarde s'affairait à d'autres dossiers, moins importants, mais qu'il lui fallait régler. Il ne quitterait pas le bureau avant d'avoir obtenu l'information dont il avait besoin.

À 9 h 55, Jérôme levait le bras depuis son bureau afin que Dieumegarde le voie. À l'instant même, le bip du portable de Dieumegarde se fit entendre, c'était le message espéré. Il contenait un lien à partir duquel il pourrait accéder aux informations privilégiées. Dieumegarde s'empressa de

faire signe à Jérôme de le suivre et ils s'enfermèrent dans un bureau inoccupé.

Dieumegarde ouvrit son ordinateur portable et suivit la même procédure de connexion que la veille pour démarrer sa session de travail. Cette fois-ci, il y avait un encadré bleu foncé sur le pourtour de l'application, et le seul lien disponible sur l'écran était celui que « *le département* » lui avait envoyé. C'était la procédure et il savait qu'une fois qu'il aurait cliqué sur ce lien, il aurait accès aux informations qu'il recherchait, mais seulement pour les trois prochaines heures.

Il tourna son ordinateur portable vers Jérôme et lui fit signe de poursuivre, car Jérôme connaissait encore mieux cet environnement. Dans ce système de recherche, l'astérisque (*) représentait un atout important. Chaque fois qu'il était utilisé, l'outil de recherche scindait les mots à chaque astérisque et recherchait toutes les possibilités. Les annonces pouvaient contenir des mots écrits de différentes façons et

pouvaient aussi contenir des fautes d'orthographe et des mots écrits en anglais. Voici les mots clés que Jérôme utilisa pour sa requête : information*s ; person*al*nel*le*s ; identit*y*é ; car*d*s*te*tes.

Le système généra et présenta, sous forme de tableau, les cinq transactions les plus susceptibles de correspondre aux critères de recherche qui avaient été entrés. Dieumegarde prit en note les cinq transactions sur l'envers d'un bout de papier qui traînait sur le bureau vacant.

Figure 1 : Tableau des transactions

\$ prix	@ acheteur	ID vendeur	IP vendeur
\$3000	a###di@yahoo.com	poloto	###.###.24.2
\$4200	pa##a##a@hotmail.ru	CashTag	###.###.68.3
\$666	l#fr##e@hotmail.com	no55	###.###.44.2
5000 \$	l##n#@yahoo.ru	PowPow	###.###.80.1
\$5000	#uic##@icloud.com	Shea	###.###.123.0

(1) Les informations figuraient dans leur intégralité, sans les signes #, sur le rapport qu'avait reçu Dieumegarde. Ce roman est une œuvre de pure fiction, en conséquence toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Quatrième chapitre



France fit remarquer à Patrick que les voisins d'en face avaient récemment fait refaire l'aménagement paysager de leur propriété. En façade, tout était épuré, des pierres aplaties formant des lignes droites à l'horizontale longeaient la maison et la faisaient paraître plus longue que nature. Les arbustes minutieusement choisis ne cachaient pas la maison.

Sa femme lui expliquait que ces arbres ornementaux étaient spécialement cultivés pour ne pas devenir trop grands, ainsi, ils ne cacheraient jamais la maison. Ce qu'elle trouvait joli, mais elle ajouta que, pour chez eux, le manque d'ombre que procurent les

gros arbres lui manquerait. Les voisins avaient fait couper un superbe arbre, en pleine santé, pour faire place à leur nouvel aménagement et France n'avait pas apprécié.

Tout leur voisinage semblait s'être passé le mot, c'était le troisième voisin cette année qui s'adonnait à investir dans un aménagement paysager complet. Même Pascal, le frère jumeau de Patrick, avait fait refaire le sien. D'autres, par contre, y allaient de quelques petites retouches ; un élagage pour laisser passer plus de lumière, l'ajout de petits arbustes supplémentaires pour rehausser les couleurs autour de la maison. D'autres encore optaient pour la création de clôtures naturelles avec les voisins, ce qui semblait moins terne que la clôture de bois trop haute que plusieurs avaient installée au début du projet domiciliaire, il y a de cela trente ans.

France et Patrick habitaient dans un secteur paisible de la ville et avaient de

beaux arbres matures. Il y avait des conifères, qui isolaient la maison du côté nord-ouest. Du fait que les conifères ne perdent pas leur feuillage (épinés) durant l'hiver, cela permet de mieux protéger la maison contre les vents froids, et procure une cour juste assez ombragée pour pouvoir y manger à l'extérieur durant la saison estivale. Chose certaine, les propriétaires précédents avaient savamment aménagé la cour pour maximiser l'économie d'énergie en utilisant la nature.

Pour France et Patrick, pas de changement majeur cette année, seuls quelques arbustes et fleurs qu'ils avaient plantés ici et là suffiraient à agrémenter la cour déjà bien garnie.

Le centre de jardinage local, « L'orée Deschamps », qui appartenait à la belle-sœur de Pascal, Lorie Deschamps, était bondé. Les rangées extérieures étaient remplies de fleurs et d'arbustes de toutes les variétés. Les propriétaires étaient souriants et les

jeunes employés, des étudiants en horticulture pour la plupart, étaient joyeux d'être à l'extérieur. Les enfants de Lori et Pete, les petits Joey et Jimmy, jouaient à l'extérieur. Pas encore en âge de travailler, mais assez grands pour s'amuser entre eux, sans trop déranger les parents qui étaient complètement débordés. Patrick et France y allaient pour remplacer quelques arbustes qui n'avaient pas survécu au dernier, particulièrement rude.

Arrivé au comptoir, pour régler la facture, Patrick avait remarqué qu'il y avait des semences de tournesol. Il en avait planté par le passé et avait trouvé fascinant la rapidité avec laquelle ces fleurs poussaient. Il aimait les observer, constamment à la recherche des rayons du soleil. La petite Charlotte apprécierait lorsqu'elle reviendrait les visiter avec ses parents, un jour prochain.

Pascal Craig avait signé son contrat et avait célébré une bonne partie de la nuit. Il venait de se réveiller et avait encore un peu mal à la tête, un lendemain de veille, se disait-il. Il avait maintenant hâte de revenir à la maison. Il s'ennuyait de Katie et s'inquiétait de Charlotte. Il y avait aussi cette affaire de vol d'identité qui le préoccupait de plus en plus. Il n'avait pas eu l'occasion de reparler avec son frère depuis la veille, le jour du vol. Il tenterait de joindre son jumeau plus tard dans la journée. Pascal demanda à Xavier de bien vouloir suivre le dossier pour lui, il viendrait aux nouvelles plus tard, après son dîner.

Pour le moment, il devait prendre une douche et se préparer pour le rendez-vous auquel il avait été convié par Langton. Le dîner promettait d'être divertissant. Langton avait invité une vedette d'Hollywood qui voulait mousser sa candidature pour le rôle du nouveau héros des épisodes télévisés de Pascal Craig et produits par *Langton Productions Corporation*. Pascal avait permis

à monsieur Langton de divulguer l'information au sujet des caractéristiques exceptionnelles que possédait le nouveau personnage au centre des épisodes à venir. Il se demanda qui cela pouvait bien être.

Robert Langton et Pascal étaient déjà installés à la meilleure table du restaurant, située loin des toilettes et du comptoir de service, stratégiquement positionnée pour offrir une vue sur l'ensemble de la salle à manger et sur l'entrée. Langton était un homme connu et un habitué de l'établissement. Il aimait voir arriver son monde. Il était salué par toutes les personnes qui franchissaient la porte, sauf par les touristes qui avaient réussi à obtenir une réservation de dernière minute.

Et voilà que débarquait Mlle Youmi, comme elle aimait se faire appeler. C'était la vedette des vedettes, très populaire depuis sa participation dans le dernier film des frères Coben. Leur imagination débordante avait poussé la jeune actrice à des

performances hors du commun. Elle réussissait à incarner parfaitement des rôles féminins et masculins ; tantôt, elle incarnait une dame de la haute société avec des manières distinguées, un autre tantôt, elle était un politicien, une danseuse de cabaret, un caissier dans une banque ou même un médecin. Elle avait dû se familiariser avec tous ces domaines afin de pouvoir jouer « vrai » comme ils disent dans le milieu du septième art.

L'actrice jouissait de sa célébrité et elle appréciait chaque seconde d'attention qu'elle recevait au passage. Elle salua monsieur Langton en hochant la tête et fit le même signe envers Pascal. Il s'en sentit flatté. Mlle Youmi avait une démarche de mannequin, mais sans trop exagérer le mouvement des hanches, cela lui permettait de mettre en valeur l'ensemble de sa silhouette élancée et de son buste juste assez proéminent pour attirer les regards. La robe, épousant avantageusement ses

formes, complétait l'allure d'enfer de la jeune comédienne.

Elle se dirigea vers la table avec un sourire qui se voyait jusque dans son regard. À son approche finale, Pascal nota un petit pli apparaissant dans le coin inférieur de son œil gauche, cela lui donnait un air accueillant et chaleureux. Mlle Youmi accéléra sa démarche pour rejoindre les deux hommes plus rapidement. Elle avait tellement hâte d'échanger avec eux au sujet de la nouvelle série télévisée.

Les hommes se levèrent afin d'inviter Mlle Youmi à s'asseoir devant eux. Elle s'approcha pour les bises habituelles et s'assit sur la chaise qui avait été savamment disposée ; un peu de biais afin que l'actrice ne tourne pas le dos à l'entrée principale et au reste du restaurant. Langton ouvrit la conversation :

— Mlle Youmi, nous sommes honorés par votre présence, ici, ce midi et aussi par la grande marque d'intérêt que vous avez

témoignée envers le rôle du personnage central de notre nouveau projet. Nous reconnaissons l'impressionnante performance d'actrice dont vous avez fait preuve, entre autres, dans vos plus récents rôles, dit-il en riant, se remémorant quelques passages hilarants du film, mais en voulant surtout mettre l'accent sur le fait qu'elle avait tenu à merveille plusieurs rôles dans un seul et même film. Il termina son introduction en lui promettant son soutien tout au long du processus de nominations pour le prochain gala des Oscars.

Il se tourna vers l'auteur voué à un bel avenir et ajouta :

— Pascal, si vous vouliez bien poursuivre.

Pascal était bouche bée, il ne savait pas par où commencer, la surprise était totale. Depuis l'entrée en scène de Mlle Youmi, il sentait monter en lui la fierté de l'accomplissement, et du vertige qui l'accompagnait, assurément.

Il finit par prononcer quelques mots qui se résumèrent en des formules toutes faites qu'il oublia immédiatement après. La demoiselle l'avait trouvé mignon dans sa timidité et lui avait décoché l'un de ses plus beaux sourires, ce qui le rassura.

Pascal l'invita à prendre la parole. Mlle Youmi était articulée, elle avait une aisance avec les mots et savait exactement à quel moment faire une pause pour appuyer un propos. Parfois, elle ralentissait volontairement le débit afin de leur permettre de mieux apprécier l'importance de ce qu'elle disait. Pascal remarqua qu'elle gardait son regard dans leur direction, ne se laissant distraire par absolument rien d'autre autour. Les deux hommes étaient nettement sa cible et elle avait soigneusement préparé sa prestation afin de leur en mettre plein la vue, et les oreilles. Ce qu'elle réussit sans l'ombre d'un doute. « C'est la bonne personne pour incarner mon héroïne, elle sera plus que parfaite ! » se disait Pascal.

Elle termina avec la question assassine :
« Et puis, messieurs, ai-je le contrat ? » Cela démontrait à quel point elle avait confiance en elle.

Un échange de regards entre Langton et Pascal suffisait pour conclure l'affaire. Langton informa Mlle Youmi qu'elle recevrait la paperasse au courant de la journée du lendemain et qu'il était persuadé que les modalités seraient à la hauteur de ses attentes. Mlle Youmi était venue sans même inviter son agent, monsieur Prescott. Elle comptait lui en parler seulement si elle obtenait le rôle. Elle demanda à Langton de faire suivre le tout à celui-ci, ils en discuteraient ensemble dès la réception de l'offre. Langton acquiesça à la demande.

Enfin, les tapas et le vin avaient été déposés sur la table durant leur entretien et personne n'avait encore rien touché. Langton les invita tous à prendre une petite bouchée et à faire un toast pour souligner l'occasion.
« À une rencontre prometteuse ! ».

Ils poursuivirent la discussion tout au long du dîner et se quittèrent tous enchantés de cette possible association. Mlle Youmi se tourna vers Pascal avant de partir et lui lança un défi :

« J'ai confiance en votre immense talent. S'il vous plaît, promettez-moi de me placer dans des situations extrêmement difficiles ; c'est dans ces épreuves que je réussis le mieux. Ensemble, nous ferons de grandes choses Pascal, j'en suis certaine ! » conclut l'actrice motivée.

— Eh bien, comment pourrais-je refuser ? C'est promis Mlle Youmi !

Après le dîner, lorsque Pascal revint dans sa chambre, il savait qu'il devrait changer quelques-unes des aventures afin de satisfaire la demande de Mlle Youmi. L'ayant attentivement observé lors de la rencontre, il savait exactement ce qui serait à la mesure de celle-ci. Il avait hâte de replonger dans ses histoires afin d'y incorporer les difficultés pour lesquelles il avait été dédouané par

l'actrice elle-même. Il fallait quand même attendre que le contrat soit signé, il était emballé et prêt à s'y mettre. L'attente serait interminable.

Johny Seraccino avait, dans la liste de ses contacts, le numéro de téléphone principal de l'entreprise familiale appartenant, en théorie, à son oncle Roberto Castellini. Dans les faits, tout le monde savait que c'était le clan Seraccino qui menait la barque par le biais de Mama Patrone.

Johny n'osait pas téléphoner à Mama Patrone directement. Il préférait commencer par en parler avec ses cousins ; un d'entre eux plus particulièrement, soit Paolo. Il avait fait les 400 coups avec lui à une autre époque. C'était plus facile de parler avec lui. Ils ne se voyaient que dans des circonstances tristes ou joyeuses comme le décès d'un oncle ou le baptême d'une nouvelle cousine, mais ils avaient quand

même de la sympathie l'un envers l'autre. Chaque fois qu'ils se rencontraient, ils parlaient pendant de longues minutes sans vraiment s'en apercevoir. C'était comme ça.

Il défilait donc tous les contacts de la famille Castellini qu'il avait dans sa liste et finit par tomber sur celui de Paolo et l'appela.

— Paolo !

— « *Oui, cé qui ?* »

— C'est ton cousin Johny.

— « *Ah ! Salut Johny, ça va bein toé, qu'est-ce qu'y'a ?* »

— Oui, oui, ça va, je me demandais si tu avais un peu de temps pour discuter cet après-midi.

— « *Ouf, pas mal occupé ces temps-cite. J'va êtes su Papineau, près de Laurier vers 16 h, faut que j'fasse laver l'truck, peux-tu me r'joinde là ?* »

— Oui, je serai là, merci, Paolo.

— « *Pas d'troube. Bye !* »

Les premiers pas étaient franchis, il suffisait de se préparer un peu. *[Avec Paolo, il ne fallait pas tourner autour du pot. Tu dis*

ce que tu as à dire puis il te répond aussi vite. Ça sort comme ça sort, mais cela a le mérite d'être clair, net et précis].

Vers 15 h 45, Johnny partit du bureau pour le lieu de rencontre, ce n'était pas très loin. À 16 h, il était arrivé et Paolo aussi. Ils se saluèrent en cognant leur poing l'un contre l'autre, comme ils le faisaient quand ils étaient plus jeunes.

— « *Pis le cousin, de quoi tu veux m'parler ?* » demanda Paolo en portant un café à sa bouche.

— Tu es bien occupé ces temps-ci, me disais-tu. Le business de l'aménagement paysager vous garde occupés. Et puis, il y a le déneigement l'hiver, on n'arrive jamais à se voir tellement vous en avez par-dessus la tête !

— « *Où tu t'en va avec ça Johnny ? Tu l'sais, moé, faut que tu me dises cé quoi tu veux là.* »

— Bon ! Écoute, je voulais savoir si vous pensiez qu'il y aurait de la place pour un autre joueur dans le territoire.

— « *Cé l'Français qui t'enweye ? Y veut commencer à v'nir jouer dans nos plates-bandes ?* »

— Écoute Paolo, il m'a dit que je serais son « *Partner* » à 49 %, ce qui serait une façon pour lui de redonner à nos familles, payant ainsi sa quote-part, tu vois ? Johny l'avait bien placé celle-là, il en était fier. Paolo avait même légèrement hoché de la tête, en disant :

— « *Ouain, pas pire ! J'en parle avec tu cé qui.* »

Au même moment, son frère Alfonso faisait signe à Paolo, en pointant sa montre, de s'en revenir, car le camion avait été lavé et qu'il leur fallait reprendre la route. Paolo cogna à nouveau le poing de son cousin. « *Salut Johny, j'te r'viens là-d'ssus et dis bonjour à mononque Franky* », faisant allusion au père de Johny.

Alfonso salua Johny discrètement en embarquant dans le camion, sur le côté du passager.

Après la rencontre, Johny savait que Paolo en parlerait avec *La Patrone*.

En soirée, Mama Patrone avait fini de ramasser la vaisselle qui avait servi pour préparer son succulent plat de pâtes fraîches accompagnées d'une sauce aux tomates et basilic. Pour les amateurs de viande, elle mettait à leur disposition une assiette de viandes fraîches italiennes : prosciutto, capicollo et mortadelle.

D'une fraîcheur unique, tous les ingrédients de base étaient cultivés dans son jardin, adjacent à la résidence, et les pâtes étaient confectionnées à la main avec l'équipement qu'il fallait pour fabriquer les meilleures « *pasta* » au monde. Du moins, c'était l'avis de tous les convives assis autour de la table. *La Patrone* savait cuisiner.

Une fois le repas terminé, la traditionnelle réunion du mercredi soir pouvait

officiellement débiter. Cela avait toujours été ainsi et personne ne pouvait s'absenter de cette rencontre à moins d'une permission spéciale, comme dans l'armée. Rares sont les fois où la permission était accordée. Une fois, Paolo en avait fait la demande, car il s'était cassé le poignet en glissant sur le trottoir. On lui avait refusé et il dut attendre la fin de la rencontre avant de se présenter à l'urgence. Sinon, seuls les accouchements et les funérailles trouvaient grâce aux yeux de Mama Patrone.

Les places étaient assignées : à la position de tête, il y avait Mama Patrone, suivait à sa gauche Papa Roberto, et Alfonso ; en poursuivant sur la gauche, il y avait Élise, conjointe d'Alfonso, puis Isabella, la conjointe de Paolo, et enfin, Paolo lui-même qui fermait le cercle.

Traditionnellement, le tour de table commençait par Papa Roberto et se terminait par Mama Patrone. Papa Roberto s'était résolu à son rôle de la planification des

opérations, il était bon là-dedans. Par contre, tout ce qui touchait les finances, l'administration et les investissements, Mama Patrone s'en occupait très bien. Donc, pour sa part, Roberto fit mention que tout le monde était très occupé. Il ajouta qu'ils auraient besoin de main-d'œuvre supplémentaire pour livrer tous les projets du carnet de commandes avant la fin de la saison. Il donna rapidement des nouvelles sur le gros contrat qu'ils avaient obtenu de la ville en ajoutant que là aussi, la main-d'œuvre était insuffisante. La ville avait été patiente, mais exigerait que les travaux soient terminés avant les vacances de la construction.

Dans l'ordre, c'était au tour d'Alfonso de parler, car il était l'aîné de la famille. Sa sphère d'activités était différente ; il travaillait dans l'entreprise familiale, mais s'occupait davantage des relations d'affaires avec la Sicile. C'est lui qui allait en Italie, une fois par année pour s'assurer que les fonds envoyés par sa famille servaient bien à la bonne

cause : remplir les coffres des familles mafieuses de la région. Et pour faire bonne impression, il ajoutait un volet « humanitaire » : aider les familles défavorisées à se sortir de la misère. *[Une cause très noble si l'on ferme les yeux sur la provenance de l'argent et cela était la spécialité d'Alfonso.]*

Son intervention débuta avec de mauvaises nouvelles : la température élevée et le manque d'eau provoquaient des pénuries de nourriture pour de nombreuses familles. Les récoltes seraient nettement insuffisantes cette année, il faudrait donc remédier à cela en envoyant des cargaisons de nourriture par l'entremise de leurs amis navigateurs.

Le deuxième point d'Alfonso était une simple remarque personnelle sur l'état des finances et qu'il faudrait trouver d'autres sources de financement incessamment. À quoi Mama Patrone rétorqua sèchement : « je m'en occupe fiston ! » Alfonso n'ajouta

plus rien, il savait qu'il ne fallait pas chercher sa *Mama*, car il la trouverait.

La conjointe d'Alfonso avait peu à dire cette semaine, ce qui était rare. Habituellement, Élise ne manquait pas de sujets. Il faut dire qu'elle avait passé la semaine à répondre à des demandes de clients, c'était également elle qui répondait aux appels d'offres. Complètement débordée, elle n'avait pas eu le temps de vraiment se préparer pour la rencontre. Toutefois, elle mentionnait être totalement en accord avec Papa Roberto ; il manquait d'employés pour suffire à la tâche, dans le bureau aussi, précisa-t-elle.

Isabella, conjointe de Paolo, était la prochaine à prendre la parole. Elle était là bien malgré elle. Ces réunions l'ennuyaient au plus haut point. Son implication dans l'entreprise était limitée à celle de réceptionniste. Elle accueillait les clients, leur proposait un café, le préparait au besoin, prenait les messages et tenait à jour le

carnet des personnes participant au tirage de la loterie hebdomadaire. Elle était complètement blasée par son travail. Elle trouvait de peine et de misère un point par semaine. Cette semaine, elle souhaitait sensibiliser les employés à la propreté des lieux. Les ouvriers revenaient au bureau avec les bottes pleines de boue et ils en laissaient partout. L'entrée du commerce avait souvent l'air d'une soue à cochons.

Mama Patrone n'était pas contente d'entendre ça et demanda à Papa Roberto de faire installer ce qu'il fallait pour que les employés se nettoient les bottes avant d'entrer dans le bureau. « Sinon, qu'ils entrent par le grand garage et qu'ils se changent avant de venir porter les feuilles de travail. Qu'on fasse installer les affiches faisant mention de ces nouvelles instructions et qu'on sanctionne les contrevenants. Pas de passe-droit pour personne ! » C'était un ordre, tout le monde l'avait bien compris !

Mama Patrone félicita Isabella pour son point et l'encouragea à se manifester davantage. D'ailleurs, elle avait peut-être exagéré les actions à prendre pour résoudre le problème, souhaitant ainsi démontrer à Isabella que son point de vue comptait.

Enfin, Paolo put s'exprimer. Il détestait sa position autour de la table, car il était le dernier à parler avant La Patrone. Chaque fois, il sentait la pression monter, c'était comme se tenir entre un beau morceau de viande et un lion affamé. Il prit son souffle, et fidèle à lui-même, il sortait ce qu'il avait à dire sans trop se soucier du comment.

— On m'a approché pour savoir si nous serions ouverts à un partage du territoire pour l'aménagement paysager et le déneigement. Bon ! C'était dit !

— Non ! Pas question ! répliqua Alfonso spontanément.

Papa Roberto hésita avant de réagir à la proposition. En se frottant le menton, il demanda à Paolo :

— As-tu plus de détails ?

Mama Patrone approuva la question en la répétant.

— Oui, Paolo, as-tu plus de détails ?

Surpris de la réaction des parents, Paolo se mit à déballer l'offre que le cousin Johny lui avait présentée. C'était sommaire, mais cela était le début d'une discussion qui pourrait, si le groupe le souhaitait, se poursuivre avec les bons intervenants autour de la table. Paolo poursuivit ;

— *Oui, l'cousin m'a parlé de quote-part, mais pour en savoir plus, j'propose une réunion a'ec Johny Seraccino et l'Français.*

— Je seconde la proposition de Paolo, enchaîna Papa Roberto.

— On passe au vote ! annonça Mama Patrone.

Tour à tour, ils se prononcèrent :

Alfonso garda sa position et refusait toutes discussions avec ce groupe. C'était le seul à s'opposer à l'idée. Même les conjointes approuvèrent l'idée de poursuivre les discussions.

La proposition fut acceptée à 5 contre 1, Mama Patrone fit l'inscription dans le grand livre de la compagnie. La Patrone prit la parole : « Qu'on invite Johny Seraccino et Fabien Deschamps à une réunion extraordinaire samedi, à 14 h, ici même. Soyez-y tous et toutes ! La réunion est terminée ! »

Isabella n'était pas contente, elle devrait participer à deux réunions cette semaine-là et elle savait qu'Alfonso lui ferait tout un sermon en revenant à la maison parce qu'elle n'avait pas voté comme lui. Elle aurait bien pu se ranger du même côté que son mari, le résultat du vote demeurerait inchangé, mais cela ne représentait pas sa vision de l'affaire. Donc, elle encaissa le *char de marde* qu'Alfonso lui lança par la tête sur le chemin du retour.

Mama Patrone et Roberto restèrent quelques minutes de plus et poursuivirent la discussion, le point d'Alfonso revint sur la table. Ils étaient d'accord, il fallait trouver

d'autres sources de revenus. Le plan, Mama Patrone l'avait déjà pensé et repensé ; le clan sicilien ferait une offensive pour prendre le contrôle de l'île de Montréal en totalité, rien de moins. Elle fit un appel et donna le feu vert.

Des renforts, provenant des États-Unis, arriveraient au cours des prochaines semaines. En premier, la tête dirigeante du clan calabrais devait rouler, ensuite, ils s'occuperaient des plus petits joueurs sur le territoire, un à un.

Cinquième chapitre



Le ciel était couvert ce matin-là, les nuages laissaient passer de beaux rayons de soleil qui faisaient de gros efforts pour prendre

leur place dans un ciel d'été de Montréal. Katie avait un bon moral aujourd'hui, elle se sentait d'attaque pour le dernier traitement que Charlotte devait recevoir. C'était la deuxième vague, la petite réagissait bien aux traitements malgré les effets secondaires apparents. Le médecin traitant avait bon espoir que le nouveau cocktail de médicaments permettrait de ralentir la maladie de façon plus significative que lors de la première vague. C'était encourageant dans les circonstances. Katie s'accrochait à toutes les sources d'espoir.

Avec cette pensée en tête, elle ramassa sa veste et sortit de sa chambre. Ces chambres étaient spécialement aménagées pour les parents qui étaient hébergés au manoir, là-même où les enfants recevaient leurs soins. En direction du petit lieu de prière où elle allait tous les matins, Katie s'immobilisa devant un panneau d'information à affichage électronique pour lire la nouvelle ; le titre avait attiré son attention au passage : « Remède miracle contre le cancer ».

Était-ce le mot « remède » ou « miracle » qui attira son attention ainsi ? C'était sûrement le mariage des deux mots qui sonnait merveilleusement bien à ses oreilles. Les mots « contre le cancer » ne faisaient qu'ajouter au plaisir. Les mots peuvent être très puissants à l'occasion, se disait-elle.

L'article parlait d'une découverte scientifique marquante, permettant de guérir le cancer.

Le texte se lisait ainsi :

« Dans une étude, publiée dans Nature Communications (1), des chercheurs ont mis au jour le rôle fondamental que joue une protéine appelée Ran dans la mobilité des cellules cancéreuses. Ils ont démontré que ces cellules ne peuvent pas se détacher sans l'aide de Ran.

Active dans la propagation du cancer et dans sa survie, Ran est souvent qualifiée de protéine navette, soutenant principalement le transport entre l'intérieur d'une cellule et son noyau. Dans le cas des cellules cancéreuses, l'équipe de chercheurs a montré que Ran sert de moyen de transport vers la membrane cellulaire à une autre protéine, RhoA, qui est importante pour la migration des cellules.

Dans des cellules normales, RhoA peut atteindre directement la membrane cellulaire, mais dans les cellules cancéreuses, cela n'est pas possible. Elle doit tout d'abord se fixer à Ran pour parvenir à la membrane cellulaire. Il lui faut vraiment un moyen de transport, a déclaré la chercheuse. Dans

notre étude, nous avons démontré que, si nous inhibons l'action de Ran dans les cellules cancéreuses, RhoA se décompose. Sans RhoA, les cellules cancéreuses perdent alors leur aptitude à se déplacer, migrer et envahir les tissus sains. »

(1) Texte extrait et adapté pour ce roman. Source : Une étude publiée dans Nature Communications, des chercheurs du Centre de recherche du Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CRCHUM) ; l'équipe de chercheurs menée par Anne-Marie Mes-Masson et la Dre Diane Provencher.

Katie n'en croyait pas ses yeux, elle s'informerait et mettrait la main sur tout ce qui serait publié à ce sujet. Le cœur plus léger qu'à l'habitude, elle reprit le chemin vers le petit local où l'administration du manoir avait aménagé des bancs et des lumières tamisées. Il n'y avait aucun signe religieux, juste un endroit paisible où il faisait bon s'isoler pour se ressourcer. Katie remerciait le ciel pour cette merveilleuse nouvelle dont elle venait de prendre connaissance et demandait à ce que Charlotte puisse survivre jusqu'à ce que le remède miracle soit mis à la disposition des médecins.

Lorsque Katie cogna à la porte de la chambre de sa Jolie, elle était prête pour son dernier traitement qui lui serait administré seulement après le dîner, comme à l'habitude. Elle était anxieuse et voulait passer à autre chose le plus rapidement possible. Elle savait que quelques jours après celui-ci, elle pourrait retourner chez elle et vaquer à ses occupations normales. Contrairement à la plupart des autres enfants, elle avait hâte que l'été se termine pour enfin retourner à l'école. Apprendre, toujours apprendre, elle en était obsédée. Elle voulait être certaine d'avoir appris le maximum de choses avant de partir. S'il fallait qu'elle parte prématurément, elle s'en irait la tête remplie de savoir.

Katie avait une bonne nouvelle à lui annoncer. Assieds-toi ma Jolie, j'ai une excellente nouvelle pour toi. Je l'ai su hier, durant ton traitement, alors ne m'en veut pas trop d'avoir tardé à te l'annoncer. Tu avais besoin de repos et j'ai préféré te laisser

dormir. Imagine-toi que ton Papa a signé un contrat pour une nouvelle série télévisée ! Il pourra te faire lire toute la série en avance, si tu veux, mais il faudra que tu gardes le secret, car les épisodes ne seront diffusés au grand public qu'à raison d'un épisode par semaine, à partir de l'année prochaine seulement.

— Cela ne pouvait pas mieux tomber maman ! Je viens de trouver mon occupation pour faire passer plus vite l'été. Ah ! Je suis contente ! Donne un gros bisou à Papa, s'il te plaît !

— Et ce n'est pas tout, Jolie !

— Attends maman, je voudrais mettre mon bandeau [*Coquette, elle souhaitait cacher la perte de ses cheveux*], tu veux bien m'aider à l'attacher s'il te plaît. Merci, je suis maintenant prête, tu peux y aller !

— Papa sera de retour ce samedi !

Cela faisait déjà quelques semaines que Pascal était parti dans l'Ouest américain pour régler son dossier. « J'ai validé avec docteur Durocher et tu pourras sortir du manoir

samedi matin. On ira l'accueillir à l'aéroport ensemble, tu veux ? »

— Si je veux ? dit Charlotte, le sourire fendu jusqu'à ses petites oreilles. Je comprends que je veux ! C'est le plus beau jour de ma vie ! ... jusqu'à ce que je revoie papa, ajouta la petite en se blottissant dans les bras de sa maman et en laissant s'échapper un « Je t'aime maman ! ».

Par texto, Patrick et Pascal avaient convenu de ne pas parler de l'entrée forcée et du vol d'information dont ils avaient été victimes ; Patrick physiquement sur les lieux du crime, et Pascal, virtuellement, à distance.

Ils avaient tous les deux de très bonnes raisons pour ne pas vouloir en parler à leur entourage. Du moins, le temps de voir comment l'enquête évoluerait. Et jusqu'à ce que le climat familial soit plus propice.

Le voleur d'identité n'avait pris aucune information sur Katie, car elle s'était acheté un boîtier en plastique muni d'un couvercle avec verrou à combinaison pour y transporter tous ses documents importants. Les longues journées au manoir lui permettaient de régler ses affaires personnelles, cela lui évitait bien des déplacements entre la maison et le manoir. Elle pouvait ainsi passer plus de temps avec Charlotte. Pour ne pas en ajouter sur les bras de Katie, Patrick s'occupait des affaires personnelles de Pascal, le temps qu'il était à l'extérieur.

Fabien allait prochainement tenir la fête annonçant les vacances annuelles d'été. Il en faisait une deuxième, pour les vacances des fêtes, l'hiver. Chaque année, Fabien Deschamps se faisait un devoir de rassembler les troupes et de souligner les efforts de chacun. En tant que leader de l'entreprise, il jugeait que cela était important de remercier ses employés.

Les employés appréciaient la journée, car elle leur était consacrée, tout était pensé pour créer une atmosphère familiale et conviviale. Fabien louait un chapiteau qu'il faisait ériger en plein centre de sa cour arrière. Tout autour, il y avait suffisamment d'espace pour y installer des jeux d'adresse. Le barbecue était pris en charge par un ami restaurateur de Fabien, sa spécialité était les côtes levées qu'il faisait bouillir et mariner pendant de longues heures avant de les faire cuire lentement. L'odeur de ses côtes levées éveillait les papilles gustatives de tout le voisinage. Certains voisins curieux venaient même humer le sublime parfum en feignant promener leur chien. C'était comique de voir ça.

Les enfants des employés avaient accès à des activités : escalades, glissades gonflables, chasse au trésor et piscine. Pour que la baignade soit sécuritaire, Fabien embauchait deux jeunes sauveteurs que lui recommandait Kirk, son fils, professeur

d'éducation physique. Un réfrigérateur rempli de boissons gazeuses et de jus de toutes sortes était à leur disposition toute la journée.

Les grands enfants, eux, pouvaient éteindre leur soif au bar, bien positionné à l'entrée du chapiteau. Le barman avait des directives claires quant aux abus de boissons et tout le monde connaissait la règle. Malgré cela, il y en avait toujours un, ou une, pour en abuser. Une fois, le barman avait surpris un invité en train de boire à même le bec verseur d'un « vinier ». *[Certains ne deviendront jamais des adultes.]*

Maria avait préparé les cartons d'invitation et ils étaient prêts à être envoyés. Fabien savait qu'il pouvait compter sur elle, car elle aimait les rassemblements, c'était aussi une occasion de plus pour voir sa petite famille. Elle informa Fabien qu'il y aurait plus de cent personnes cette année, en incluant les conjointes, les conjoints et les enfants. Ça serait la fête !

Un texto entra sur le portable de
Mlle Youmi :

« Bonjour, Mlle Youmi. Comme vous l'aviez demandé, votre contrat a été envoyé à l'attention de monsieur Prescott. Nous espérons que cela sera à votre entière satisfaction. Prière de confirmer votre acceptation dès que possible. »

Le texto était signé par l'adjoint administratif de monsieur Langton. Il y avait une mention de bas de texto : « P.-S. — Je suis un admirateur inconditionnel ! »

Le téléphone sonna, c'était Prescott, bien entendu !

— Youmi. Elle répondait toujours à ses appels en omettant le « Mlle » devant son nom d'artiste.

— Bonjour, Mlle Youmi. Comment dire, je viens de recevoir un contrat de *Langton Productions*, quand aviez-vous l'intention de m'en parler, dites-moi ?

— Bon OK. On se calme Andy ! Je viens de te sauver des semaines, voire des mois

de travail. J'ai vu une occasion favorable et j'ai foncé, voilà tout mon cher !

— C'est beau tout ça, Mlle Youmi, mais ce n'est pas comme ça que ça marche à Hollywood ! Je vais organiser une réunion avec Langton afin de négocier en votre faveur et d'encaisser ma commission avec le sentiment d'avoir contribué à votre succès !

— D'accord Andy ! Mais ne fais pas tout foirer. Bisous !

Elle raccrocha.

Dans les minutes qui suivirent, Prescott reçut un appel de Langton. Après une discussion qui fut très brève, il fit comprendre à l'agent d'artiste qu'il n'était absolument pas nécessaire de le rencontrer. Il lui fallait plutôt faire signer ce contrat par Mlle Youmi dans la journée, car le téléphone ne déroutait pas, tous des candidats intéressés par le rôle de la future héroïne. La nouvelle avait fait beaucoup de bruit. Pas étonnant, Langton avait une recette gagnante et tout le milieu voulait travailler avec lui.

Prescott savait bien qu'il serait difficile de faire changer quoi que ce soit, ne serait-ce qu'une seule virgule de ce contrat. Il se risqua quand même à demander une petite précision ;

— Pourriez-vous stipuler que la rétribution de Mlle Youmi sera payable en lingots d'or, s'il vous plaît ?

— C'est une demande inusitée Andy, mais c'est toi son agent. OK ! Je fais faire la modification et l'on te retourne le contrat d'ici quinze minutes maximum. N'oublie pas Andy, je veux ce contrat, dûment signé, sur mon bureau avant la fin de la journée !

Prescott rappela immédiatement sa protégée et lui ordonna de signer le contrat qu'il lui enverrait d'ici peu et de le lui retourner dans l'heure, sans en dire plus. Mlle Youmi répondit dans l'affirmative et ils raccrochèrent. De peur de le froisser, elle n'osa pas lui demander pourquoi il n'y aurait pas de rencontre avec Langton et pourquoi cela avait été aussi rapide. Andy, quant à lui,

se disait que Mlle Youmi lui en serait reconnaissante plus tard.

À peine arrivée chez elle, Mlle Youmi reçut le contrat et le signa, sans avoir remarqué le paiement en lingots d'or. Elle le numérisa et le retourna à son gérant. Les confirmations d'envoi et de réception entraient dans sa boîte de réception. Affaire classée, elle se servit un verre de whisky sur glace pour célébrer sa victoire.

Quand il reçut la nouvelle confirmant l'entente avec Mlle Youmi dans le rôle de « lamU » [*lire I am you*], la plus magnifique des héroïnes, Pascal était revenu à sa chambre et discutait des prochaines étapes avec Xavier. Il avait aussi échangé avec lui sur de nouvelles aventures auxquelles il avait pensé pour son célèbre personnage ; Sir Wellington de Sher.

Pascal proposa une pause à Xavier et fit monter une bouteille de vin et une assiette

de noix et fromages, pour souligner la bonne nouvelle.

Avant de sortir pour le souper, les deux acolytes se mirent à imaginer des scénarios pour Mlle Youmi. Pascal voulut les prendre en note dans son ordinateur pour ne pas les perdre. À l'écran, Pascal cliqua sur son dossier, intitulé : « lamU ». Et, cliqua ensuite sur le fichier du premier épisode : « lamU, c'est ma force ! »

Le fichier s'ouvrit, mais il constata avec stupéfaction que le texte était complètement encodé !

Mais voyons... pourquoi, comment ça ? Il redémarra l'ordinateur, relança le logiciel et tenta d'ouvrir le fichier à nouveau, même résultat. « *Merde de merde de merde !* » Ce n'est pas vrai ! Comment est-ce possible ? En se posant la question à voix haute, il réalisa qu'il connaissait la réponse à cette question.

Ce bandit n'avait pas perdu de temps, il était déjà en train d'utiliser ses données personnelles. « Que fallait-il faire maintenant ? Il ne savait pas. Appeler la police ? Tenter de négocier avec les bandits directement ? Apporter son ordinateur chez un détaillant Apple ? Que faire ? » demanda-t-il à Xavier qui était bien incapable de répondre à toute cette rafale de questions.

Personne ne lui avait parlé de ce qu'il fallait faire contre ce genre de crime auparavant, personne ! Mais où étaient donc les autorités dans ce monde numérique, à la merci des bandits de l'informatique. On se croirait revenu à l'époque des pirates !

Il avait reçu un nouveau message pendant qu'il blasphémait à haute voix. Sous ses cris, il n'avait pas entendu la sonnerie de son ordinateur, pourtant distinctive, annonçant l'arrivée d'un nouveau message. Vous avez un nouveau message ! répéta Pascal en parlant du nez, voulant ainsi se moquer de la voix synthétisée.

Le message provenait d'une adresse non lisible à première vue, mais en cliquant sur celle-ci, il put la lire : Message en provenance de : « l###@yahoo.ru ». Le titre du message disait « lamU ».

— J'ouvre ou je n'ouvre pas ? Non, mais faut vraiment être baveux, intituler le message avec le nom de ma future héroïne, les enfants de chiennes ! Si j'ouvre, qu'est-ce qui se produira ? Je n'ai pas d'autres choix ! Bon, j'ouvre !

Il hésita encore un peu, virevolta sur lui-même en se fermant les yeux et cliqua pour ouvrir le message !

Encore une fois, le message était bref : « S'il vous plaît, ouvrez le fichier joint si vous voulez récupérer vos épisodes. »

Pascal cliqua sur le fichier en se fermant rien qu'un œil cette fois-ci, mais en grimaçant un peu quand même.

Son MacBook se mit à vibrer. C'était le ventilateur de l'ordinateur qui s'activait comme il ne l'avait jamais entendu auparavant. Ça chauffait là-dessous ! Des fichiers se déplaçaient sur l'écran de son ordinateur, tantôt des images, tantôt des icônes, il y avait tant d'activités qui se déroulaient simultanément, c'était incroyable ! Il n'avait pas idée de toute la puissance qu'avait son précieux outil de travail. Et tout à coup, son ordinateur s'éteignit brusquement comme s'il était rendu au bout du rouleau. Tout était noir, plus rien, juste un écran noir ! Il eut beau tenter de redémarrer, débrancher la fiche électrique, appuyer sur l'interrupteur pendant de longues secondes. Rien à faire, l'ordinateur était mort.

Il s'affaissa sur le divan qui était juste derrière lui et ferma les yeux un court instant, cela lui parut une éternité, car chaque minute comptait, il fallait réagir vite !

Il disait, en criant presque « Un fichier malveillant a effacé toutes mes données ! Oh non pas ça ! »

Son cellulaire se mit à vibrer, il n'avait pas encore enlevé le mode discrétion depuis la rencontre de ce midi avec Mlle Youmi et monsieur Langton. Il attrapa rapidement son téléphone et aperçut le nom de l'appelant : « lamU ».

En fronçant son sourcil droit comme il a le réflexe de le faire lorsqu'il est nerveux (exactement comme son frère Patrick), Pascal prit l'appel.

— Qui est-ce ?

— Pas important ! Prenez. Note. Numéro. Compte. Banque. Pour. Transfert. Argent.

Chaque mot était accompagné par une pause comme un télégramme. La voix était modifiée électroniquement et n'était pas nord-américaine non plus !

— Quoi ?

— Voici. Numéro. 47-88760-2.

— Eh !

- Voici. Montant. 500 000 \$.
- Mais je n'ai pas une telle somme, voyons !
- Vous avez cinq jours. Merci. Disait la voix robotisée, et clic !
- Allô ! Allô ! Il y a quelqu'un ?

Il dit tout haut :

« Me voilà dans de beaux draps, réellement, je suis dans la merde pas à peu près. »

Complètement exténué de sa journée et par le surréalisme de ce qui venait de se passer. Il suggéra à son adjoint de se quitter et de se revoir le lendemain. Il s'endormit, bien malgré lui, sur le divan d'où il avait pris l'appel de l'usurpateur de « lamU ».

Dieumegarde avait une piste. Son grand sens de l'observation lui permit d'identifier la seule transaction qui avait pu être formulée par un francophone. *[En langue française,*

nous plaçons le symbole d'unité monétaire à la droite du nombre alors que dans la langue anglaise, ce symbole est placé à la gauche du nombre. PowPow avait utilisé la version française de la plateforme de revente. Le système avait, par défaut, inscrit le montant demandé en utilisant les normes de la langue française.] Il rencontra son patron pour lui présenter le résultat de ses recherches et justifia la demande d'impliquer Interpol. Ils en auraient besoin pour retrouver les gens qui avaient acheté les données personnelles de Pascal, à partir de l'étranger. Il lui restait à valider une petite chose au sujet des frères jumeaux, disait-il.

Le commandant lui offrit tout son support. Dieumegarde en profita pour l'informer qu'il devrait procéder à une arrestation préventive d'ici peu et qu'il aurait, à nouveau, besoin de sa collaboration. Il lui expliqua la situation, le commandant accepta. Dieumegarde lui ferait signe, le temps venu.

Le sergent-détective prit sa voiture pour se rendre chez Patrick afin de lui poser deux ou trois questions.

Il arriva chez Patrick juste avant 11 h, Dieumegarde activa la sonnette à plusieurs reprises, mais personne ne vint répondre. Pourtant, la voiture était garée dans le stationnement et le téléviseur était allumé. Tout à coup, Patrick apparut sur le côté de la maison, il était en train de jardiner dans la cour arrière et rentrait justement pour prendre le thé.

— Vous en voulez un ? demanda-t-il au policier.

— Non merci monsieur Craig. Je suis ici pour vous poser quelques questions.

— Mais bien sûr ! dit Patrick en préparant son breuvage.

Patrick commença par ébouillanter la théière, pour réchauffer les feuilles de thé et leur permettre de libérer tout leur parfum. Ensuite, il mit dans la théière une petite cuillerée de thé par tasse, plus une pour la théière. Il versa l'eau frémissante, pas

bouillante, sur les feuilles et les laissa infuser trois à cinq minutes. Il remua et se servit.

— Dites-moi Patrick, si vous me permettez de vous appeler Patrick ? Il n'attendit pas l'approbation et poursuivit. « Pourquoi Pascal vous avait-il laissé autant de papiers sur le comptoir ? »

— Il voulait que je trouve facilement les informations au cas où j'en aurais besoin.

— La plupart des gens ne font pas cela, vous savez ?

— Nous avons toujours été très confiants l'un envers l'autre.

— Ah oui, vraiment !

Ce n'est pas le lien de confiance qui turlupinait le policier, mais bien le fait de laisser les papiers bien en vue sur le comptoir qu'il trouvait inhabituel.

— Et vous venez souvent travailler ici plutôt que dans le confort de votre demeure ?

— Monsieur l'agent, c'est simplement pour que la maison ait l'air habitée, je ne travaille pas tous les jours de chez Pascal, seulement deux jours par semaine ; les mardis et jeudis.

— Je comprends.

Le policier informa Patrick qu'il devait retourner dans la résidence de Pascal et lui demanda les clés de la maison ainsi que celle de la chambre de la petite.

Patrick, lui remit les clés en fronçant son sourcil droit. Il n'avait pas d'autres questions pour lui à ce moment-là. Il le salua.

Lorsque Dieumegarde entra dans la maison de Pascal, il se dirigea directement dans la chambre de Charlotte. Quelque chose avait attiré son attention lors de sa première visite ; il s'agissait d'une photographie placée sur un gros meuble blanc. Au premier plan, on pouvait y voir Charlotte accompagnée d'une femme et d'un homme. En arrière-plan, une cabine téléphonique rouge, typique de Londres, suscita la curiosité de Dieumegarde. La photo datait de quelques années, car Charlotte était plus petite. Par contre, il était incapable d'identifier les deux adultes. Il prit

le cadre et enleva la photo pour voir s'il n'y avait pas une inscription derrière celle-ci.

Ce que vit Dieumegarde le conforta dans sa lecture de l'affaire. Il ferait des recherches croisées pour valider sa thèse.

Il replaça la photo, mais pas avant d'en avoir pris une copie, des deux côtés, avec son dispositif portable.

Dieumegarde semblait satisfait des informations qu'il avait recueillies ce jour-là. Avant d'embrayer la voiture, il nota dans son carnet, sur une nouvelle page.

Craig

- *Pas de photos des occupants dans la maison ou sur les murs de la résidence. Exception, une seule photo dans la chambre de la petite.*

- *Confirmer l'identité des personnes sur la photographie dans la chambre de Charlotte.*
- *Demander à Nadine d'organiser une rencontre avec Pascal dès son retour.*
- *Tic nerveux, Patrick Craig fronce le sourcil droit lorsqu'il est nerveux ou ment. Vérifier si idem pour Pascal.*

En mettant la voiture en marche, il activa le climatiseur car il faisait encore chaud en ce début juillet. Son prochain arrêt serait un peu plus délicat. Il connaissait quelques individus qui se spécialisaient dans les entrées par effraction, vols et autres petits crimes.

Dieumegarde se dirigeait vers la prison. Il voulait interroger une de ses dernières prises, le petit Chris avait été pris en flagrant délit de vol dans une résidence huppée de Westmount. Il s'était fié aux informations de

son donneur d'ouvrage, celui-ci n'avait pas remarqué la présence d'un système de surveillance augmenté, directement relié à un service d'intervention. Chris n'avait eu aucune chance de sortir de cette maison sans se faire épingle.

À son arrestation, il avait accepté de collaborer avec les autorités pour réduire sa peine, car il en était à sa troisième arrestation en trois mois pour le même délit. Le juge opta pour un temps d'arrêt forcé, croyant que cela profiterait au jeune afin qu'il fasse un examen de conscience. Par vengeance surtout, Chris divulguait des informations à Dieumegarde. Il faut dire que le policier avait été un gentleman à son égard, il l'avait protégé de sa propre famille et des autres rapaces qui gravitaient autour de lui, jusque dans la prison. Chris l'appréciait. Dieumegarde lui apportait des cigarettes et de la gomme à chacune de ses visites.

À l'entrée de la prison, Dieumegarde montra patte blanche, il enfila ensuite sa casquette et ses lunettes afin d'éviter d'être reconnu par d'autres détenus. On fit venir le garçon dans une salle de rencontre et ils s'échangèrent les salutations usuelles avant de s'asseoir.

— Tiens ! dit Dieumegarde en poussant les cigarettes et la gomme vers Chris.

— Merci !

— Il se passe de plus en plus de vol d'identité sur l'île, aurais-tu entendu parler de quelque chose ?

— Chris hésita et opta pour la diversion. Il s'alluma une cigarette et pompa sa première bouffée avec intensité, cela avait l'air de lui procurer grand bien.

— Tu allais dire, insista le policier ?

— Chris savait que son interlocuteur le connaissait bien, trop bien ! Alors il se mit à raconter que l'un des prisonniers avait un ami qui pourrait lui faire gagner beaucoup d'argent et il a mentionné que ça serait via le web ; plus besoin de rentrer chez les gens.

Chris s'était senti visé quand le prisonnier avait dit cela. Si seulement les gens qui l'avaient envoyé cambrioler avaient été plus prudents, il ne serait pas en prison aujourd'hui. Il s'était promis de ne plus jamais faire confiance aux informations relayées par d'autres.

Chris continua son histoire. Ce gars-là dit que c'est facile et qu'il sait comment nous mettre en lien avec la bonne personne. Des milliers de piastres à se faire en peu de temps.

Dieumegarde n'était pas certain d'être sur la bonne piste parce que le bandit qu'il recherchait ne semblait pas avoir eu peur d'entrer dans la maison d'un inconnu pour lui voler son identité.

Il nota dans son calepin : *le bandit a beaucoup de « guts »* (cran).

Il revint à Chris en lui demandant s'il pouvait se montrer intéressé à l'offre du

prisonnier en question, il reviendrait le voir dans deux jours.

— Chris accepta. Dieumegarde fit un signe au gardien de prison, la visite était terminée.

Le sergent-détective trouvait que la matinée s'était bien déroulée et décida donc de faire une pause. Il s'arrêta dans une brasserie de la rue Iberville qu'il connaissait bien. On l'avait suivi depuis la prison, deux gars, dans une Chevrolet Monte Carlo de couleur noire. Les deux hommes, des armoires à glace, étaient entrés peu après lui, pour ne pas se faire remarquer, mais Dieumegarde les avait déjà identifiés. Il s'agissait de deux hommes de main affiliés à la mafia italienne de Montréal, les fiches d'informations apparaissaient sur le cellulaire du policier.

Danny et Peter avaient été arrêtés pour menaces de mort envers un restaurateur tenace. Ils avaient commencé par lui casser

une jambe, mais le restaurateur demeurait insensible aux demandes de la mafia et avait demandé l'aide de la police. Un policier avait joué le rôle d'un serveur pendant quelques semaines, le temps que les mafiosi reviennent à la charge.

Comme prévu, ils étaient revenus avec la ferme intention de régler le dossier. Poings américains et bâtons à la main, les deux colosses étaient entrés par l'arrière du restaurant qui était presque vide, à la fin d'une petite soirée tranquille. L'agent double avait eu le temps de mettre la main sur son fusil juste à temps pour éviter le carnage. Les deux hommes boitaient désormais, mais ils étaient encore libres, cela était étonnant vu les accusations qui avait été portée contre eux ! *[Enfin, comment vous dire ça ? La justice peut sembler injuste, parfois]*. Dieumegarde connaissait l'histoire du restaurant, car l'agent double était un bon ami à lui.

Son *hamburger steak* avait été moins savoureux que prévu. Il devait aller aux toilettes et il savait qu'il n'irait pas seul. Il se leva et se dirigea vers la petite pièce située au fond de la brasserie, les deux se levèrent et le suivirent. Le policier était sur ses gardes. Une fois dans la salle de bain, Peter s'approcha de lui et dit :

« Écoute bein le flic ! On sait t'es qui, tu fais quoi pis où tu vis. Ça fait que laisse notre prisonnier en paix. On va s'occuper des visites, c'tu clair ? »

— Dieumegarde leva sa fermeture éclair et répondit : « Message bien reçu ! » Et il sortit des toilettes sans même se laver les mains. Pas question de rester là une minute de plus.

Le policier demanderait à ce qu'un autre policier le remplace pour aller rendre visite à Chris. Il devait trouver une façon d'informer le détenu avant la rencontre pour qu'il ne s'inquiète pas et remettre l'information à son collègue.

Tout fut organisé avec le plus grand soin. Le jeune Chris avait accompli la mission que Dieumegarde lui avait demandée et le remplaçant avait aussi fait le travail. Dieumegarde avait obtenu le nom du donneur d'ouvrage pour les vols d'identité via le web.

Pascal se réveilla, se demandant s'il venait de faire un cauchemar ou si c'était bien la réalité. Il réalisa assez rapidement que c'était bien réel tout cela.

Ne sachant pas trop quoi faire, il communiqua avec Patrick et lui raconta ce qu'il avait vécu.

Patrick en était désolé et lui dit que tout irait mieux, une fois qu'il serait de retour à Montréal.

— Tu devrais communiquer avec la police immédiatement pour les informer au sujet de

la demande de rançons, lui recommandait fortement Patrick. « Ils mettront en place une protection pour toi et la famille. » Il insista à nouveau pour que Pascal informe les forces de l'ordre. Après les échanges de salutation, ils raccrochèrent.

Pascal ne voulait pas alarmer la maison de production de Robert J. Langton et Mlle Youmi. Ils seraient forcément inquiets s'ils apprenaient que tous les textes des épisodes étaient cryptés. Il décida donc d'attendre son retour pour appeler la police locale, car il ne voulait pas passer par le système de police américain. Il appela Langton pour lui dire qu'il devait devancer son retour, puisque sa fille, Charlotte, n'allait pas bien. Il quitterait Hollywood le plus tôt possible.

Prochain appel : Sa femme, pour l'informer de la bonne nouvelle, enfin, si l'on veut. Katie reçut la nouvelle avec beaucoup de joie, elle attendrait les prochaines informations pour aller le rejoindre à l'aéroport. Bien que cela

modifierait ses plans d'accueil avec Charlotte qui devait sortir du manoir juste à temps pour le retour attendu de Pascal, elle ne s'en réjouissait pas moins de pouvoir enfin revoir son homme.

Il était environ 9 h et Pascal avait réussi à obtenir un billet pour le retour vers Montréal cet après-midi-là, à 15 h 25. Il fit ses bagages en lançant les choses dans son sac et en laissant dans la chambre certains objets qui ne lui serviraient plus. Il voulait se diriger vers l'aéroport le plus tôt possible. Si tout allait bien, il dormirait à Montréal ce soir. Il informa Katie par texto, HAE : 18 h 56, Vol AC 1605.

(HAE : Heure d'arrivée estimée).

(AC : Air Canada).

En se dirigeant vers la réception de l'hôtel, il téléphona à Xavier pour lui dire de prendre le prochain vol en direction de Londres, il le rejoindrait plus tard. Il prit ses valises et sortit de la chambre. Son téléphone sonna, l'afficheur annonçait « lamU ». Il décida de ne

pas répondre. Aussitôt, un texto entra : « *Il reste quatre jours à vous.* » Il pressa le pas davantage.

La limousine qui le conduisait à l'aéroport filait à une bonne vitesse et Pascal appréciait la sensation d'être en mouvement. C'était encore ce besoin d'échapper à quelque chose, plus vite il serait chez lui, mieux ça serait, pensait-il. Arrivé à l'aéroport, il effectua le paiement, remit un pourboire en argent comptant au chauffeur et sortit. Le chauffeur, content de sa rétribution, descendit du véhicule et mit les bagages de Pascal sur le chariot qui avait été mis à sa disposition par un employé de l'aéroport.

Il passa les aires d'attentes et de sécurité sans problèmes. Il prit place dans un restaurant du côté dédouané, près de la porte d'embarquement. Cela le rassurait de se savoir si près de la porte de sortie de cet enfer. Plus que quelques heures d'attentes.

Le petit sandwich au jambon-fromage qu'il avait commandé ne passait pas très bien. Par contre, son thé le réconfortait, il tenait sa tasse de céramique à deux mains pour sentir la chaleur du breuvage le réchauffer intérieurement. Le ciel était dégagé, c'était une autre magnifique journée à Hollywood. Comme prévu, les passagers furent appelés à monter à bord une trentaine de minutes avant l'heure du départ et l'avion décolla pile à l'heure. Pascal en trembla un peu, probablement la crise de nerf qu'il avait su contrôler jusqu'à maintenant en absorbant des calmants.

On annonça, à l'interphone de l'avion, la nouvelle heure d'arrivée estimée : à 18 h 41, ainsi que la météo locale et d'autres informations sur le vol. L'attention de Pascal s'était détournée dès qu'il avait entendu la nouvelle heure d'arrivée, initialement estimée à 18 h 56. Ils étaient avantageusement poussés par le vent de l'ouest. Pascal pensa : « Un bon coup de pouce du ciel, c'est vraiment le cas de le dire ».

Katie avait pris congé du manoir plus tôt ce jour-là sans préciser les motifs de son départ hâtif à Charlotte. Elle ne pourrait pas l'amener avec elle à l'aéroport comme cela avait été initialement prévu. De toute façon, Charlotte allait participer à une fête organisée par le Centre pour souligner l'anniversaire de naissance de sa meilleure amie, la docteure Durocher. Charlotte ne manquerait pas ça pour tout l'or du monde.

Dieumegarde avait demandé à rencontrer Pascal dès que celui-ci poserait le pied en sol canadien. Il fut informé de son déplacement vers Montréal par Nadine. L'enquêteur serait là pour l'accueillir.

Katie était arrivée depuis 17 h 45, elle s'était pris un thé et était allée se refaire une beauté aux toilettes, elle voulait être au sommet de sa forme pour les retrouvailles.

Dieumegarde arriva vers 18 h 30, juste assez à l'avance pour avoir le temps de se diriger à la sortie des postes de douanes canadiennes. Il aurait souhaité pouvoir compter sur la collaboration des douaniers pour isoler Pascal, mais Nadine n'avait pas eu le temps de prendre de tels arrangements vu son départ précipité de la Californie. Dieumegarde nota dans son petit cahier de poche, sous le nom de Pascal : « *Il est parti plus tôt d'Hollywood.* ».

Lorsque les portes s'ouvrirent devant lui, Pascal faisait face à un homme de 6' 2" et bâti comme un athlète. C'était Dieumegarde qui, tout en montrant son badge, l'invitait à se déplacer dans un couloir menant à de petites salles. Nadine avait fourni à Dieumegarde le code pour entrer dans la salle B.23. Il composa le bon code, la porte s'ouvrit et il fit signe à Pascal d'entrer. Pascal n'offrit aucune résistance.

Katie ne vit absolument rien de tout cela. Sam, le collègue de Dieumegarde alla à sa

rencontre afin de l'informer de ce qui se passait. Elle devrait retourner chez elle seule, car Pascal serait détenu ce soir, tard. Elle était complètement abasourdie, elle ne comprenait pas ce qui se passait, elle avait bien senti Pascal énervé ce matin, mais elle croyait que cela était dû à son retour à la maison. Mais qu'avait-il bien pu se passer entre le moment où Pascal lui annonçait la signature de son plus important contrat et son arrivée à Montréal ? Voyant que madame Deschamps devenait pâle, Sam l'invita à s'asseoir sur un banc tout près.

« Écoutez madame Deschamps, nous pouvons organiser le transport pour votre retour à la maison. Voulez-vous que nous nous en occupions ? »

— Non ! répondit-elle sèchement. Elle n'avait plus d'énergie pour les belles façons. Dites-moi monsieur l'agent, est-ce que mon mari a droit à un avocat ?

— Soyez assurée que votre conjoint a été informé de tous ses droits.

— Puis-je le voir cinq minutes au moins ?
Cela fait plusieurs semaines que nous ne nous sommes pas vus.

— Je suis vraiment désolé, madame, cela ne sera pas possible, il faudra attendre que monsieur Craig soit libéré.

— Libéré ! Mais de quoi parlez-vous ? Il est en interrogation ou détenu comme un criminel ?

— Je ne peux vous en dire plus pour le moment. Laissez-moi vous accompagner à la maison. Tout sera beaucoup plus clair demain matin.

Sam avait un ton calme et rassurant. Même si Katie était fâchée et épuisée, elle se ressaisit et accepta qu'on la reconduise au manoir. Pas question qu'elle dorme seule à la maison, elle ne l'avait pas fait depuis que Pascal était parti à Hollywood.

En chemin, Sam ne posa pas de questions afin d'éviter tout froissement avec la pauvre dame. Toutefois, Katie profita du parcours pour tenter d'en savoir un peu plus.

- Suis-je en danger ? demanda-t-elle.
- Pas du tout madame.
- Pourquoi m'escorter alors ?
- Par simple courtoisie.
- C'est nouveau chez la police, ce service de raccompagnement, avec courtoisie ? lança-t-elle sarcastiquement.

Sam ne répondit pas, comprenant que la dame était mécontente de sa mésaventure. Qui ne le serait pas ? Le manoir était à peu de distance maintenant et Sam s'assura d'aller déposer la dame à bon port en toute sécurité.

Une voiture de surveillance était garée en face du manoir et Sam avait reconnu le numéro de la plaque d'immatriculation du véhicule banalisé. En ressortant de l'espace en forme de « U », servant de débarcadère, Sam s'alluma une fausse cigarette en guise de signal pour passer le flambeau à son coéquipier qui montait la garde.

Pendant ce temps, à l'aéroport, Pascal avait été informé de ses droits et avait choisi de ne pas faire appel à un avocat, pour le moment. Le policier le fouilla, il détecta la forme d'un téléphone portable. Il le prit et l'éteignit sur le champ. Ensuite, Dieumegarde demanda la permission d'enregistrer leur conversation.

— Bien sûr, répondit Pascal.

— J'ai quelques petites questions de routine pour vous.

Feuilletant son calepin, il demanda à Pascal :

« Pourquoi avez-vous laissé tant de documents personnels à la disposition de votre frère Patrick ? »

— Ce n'est pas la première fois que je doive m'absenter pour quelques semaines et nous avons établi que cela facilitait la vie de mon frère s'il avait besoin de renseignements.

Par le passé, il était arrivé que mon frère ait eu à fournir des informations sensibles à Revenu Québec. Cela avait occasionné un

tas de problèmes juste parce que j'avais laissé les documents dans un classeur verrouillé et que j'étais parti avec la clé, bien entendu !

— D'accord, dit le sergent-détective, il enchaîna avec la question de l'absence de photos sur les murs.

— Ah ça ! Monsieur l'agent. C'est que nous sommes sur le point de vendre notre maison. Il nous restait à communiquer avec un courtier immobilier. Nous en avons déjà consulté quelques-uns auparavant et ils ont été unanimes sur le fait qu'il fallait que nous enlevions tout ce qui rend la maison trop « personnelle ». Pour faciliter la vente, il serait aidant si les futurs acheteurs peuvent s'imaginer dans la maison. Le fait de ne pas avoir de nos photos sur les murs leur permettrait de mieux faire cela. Katie et moi devons aller acheter de nouveaux cadres pour décorer la maison plus anonymement.

Pascal ne voyait vraiment pas l'utilité de son arrestation et de cet interrogatoire. Il ne voyait pas pourquoi il aurait fait appel à un

avocat non plus, il s'en félicita. Il répéta la même l'histoire :

« Comme vous savez, mardi matin, mon frère Patrick a reçu la visite d'un individu qui s'est emparé de tous les documents sur lesquels il a pu mettre la main. Il a volé mes informations personnelles.

Mon frère a été frappé à la tête et est tombé inconscient. À son réveil, le malfaiteur a pris la clé des champs, à bord de ma voiture. Patrick avait été ligoté sur une chaise de la cuisine, il put s'en libérer et appeler la police. Il m'a informé de l'incident par la suite. »

Dieumegarde l'écoutait attentivement et encouragea Pascal à poursuivre même si jusqu'à maintenant, il n'y avait rien de nouveau sous le soleil.

Dieumegarde décida qu'il était temps de mettre Pascal au parfum, car celui-ci était en danger, bien plus qu'il ne pouvait l'imaginer. Il laissa une dernière chance à Pascal de divulguer toute l'histoire.

— Monsieur Craig, êtes-vous bien certain de ne pas avoir autre chose dont vous aimeriez parler à la police ? Votre sécurité en dépend.

— Oui ! répondit spontanément Pascal.

Le mot était sorti de sa bouche tout seul. Le policier devait savoir quelque chose de plus qu'il ne laissait pas paraître et Pascal comprit qu'il lui fallait jouer cartes sur table.

Pascal hésita un peu, et finit par raconter la demande de rançon que quelqu'un de très mal intentionné lui avait faite la veille. Sans aller dans les détails, il avait bien décrit la menace.

Sans autres formalités ou avertissements. Dieumegarde dit :

« Monsieur Pascal Craig, je dois vous placer sous arrestation ! ».

— Je vous demande pardon ?! rétorqua Pascal, plus surpris que jamais.

— C'est pour votre bien monsieur Craig. Laissez-moi vous expliquer. Voici ce qui va se passer : nous allons vous arrêter de façon

préventive sous de faux motifs ; possession de drogues. Vous serez mis en détention dans un endroit tenu secret d'où vous pourrez recevoir votre famille discrètement.

Votre frère sera aussi faussement arrêté pour complicité dans cette affaire.

Vos conjointes seront surveillées 24 heures sur 24. Elles seront en sécurité, je vous en donne ma parole. Même chose pour Charlotte.

C'est pour votre sécurité, vous comprenez ?

— Oui. Eh non ! dit Pascal, encore sous le choc de tout ce qui lui arrivait et surpris de voir à quel point l'agent connaissait bien sa famille.

— Ensuite, nous allons rendre votre arrestation publique.

— Ah non ! Cela pourrait compromettre le contrat d'écriture que je viens de signer avec un important producteur hollywoodien.

— Nous sommes au courant et nous sommes convaincus que Langton comprendra très bien ce qui vous arrive.

— Vous êtes déjà au courant ? dit Pascal en fronçant son sourcil droit.

— Oui. Nous vous laisserons lui parler. Et nous lui confirmerons les motifs réels de votre arrestation. Dieumegarde ajouta à ses notes : « *Pascal Craig fronce aussi le sourcil droit lorsqu'il est nerveux ou inquiet ou qu'il ment* ».

— Je suis foutu !

— Pourquoi dites-vous cela ?

— La rançon Dieumegarde, la rançon ! Si vous ouvrez mon ordinateur, vous verrez bien ce que je veux dire.

Dieumegarde entrouvrit la porte et aperçut Sam, qui était de retour. Il lui demanda d'aller lui chercher les bagages de Pascal Craig immédiatement.

Sam fit de son mieux, mais cela lui prit plusieurs minutes, ne serait-ce que pour

identifier et trouver le bon carrousel à bagages. Une fois arrivé devant le tapis qui roulait en serpentant, Sam se rendit bien compte que les bagages de Pascal n'étaient plus là. Il revint informer son supérieur, qui était visiblement déçu de la nouvelle.

— Demande à Nadine pour voir ! ordonna Dieumegarde à son apprenti.

— Oui monsieur !

Dieumegarde referma la porte et demanda à Pascal de poursuivre. Sachant très bien que la suite impliquerait le cryptage de données, c'était le cas classique.

— Ils ont tout crypté ! Je n'ai plus aucune copie de mes épisodes, sauf les bribes que j'avais fait envoyer à *Langton Productions Corporation* pour les convaincre d'acheter mes histoires, il ne me reste plus rien !

— Vous ne faisiez pas de copie de sauvegarde, monsieur Craig ?

— Bien sûr que si, mais pas religieusement. Vu les récents événements ; la maladie de notre petite Charlotte, la montée de ma popularité et le contrat, j'ai oublié de faire les sauvegardes. Ce qui fait

que toutes les dernières versions de mes épisodes sont perdues, elles ne sont pas sur mon disque dur externe non plus !

— D'accord, je comprends. Rassurez-vous, vous n'êtes pas le seul à qui ça arrive. On va devoir transiger avec eux. Après vous avoir placé en détention, nous ferons croire que quelqu'un d'autre a utilisé votre identité. Les gens qui ont acheté vos informations penseront avoir été floués par le vendeur... Et on verra bien la suite. La suite, Dieumegarde pouvait facilement l'imaginer. Il ne la partagerait pas tout de suite avec Pascal, qui en avait bien assez eu pour aujourd'hui.

On cogna à la porte, c'était Sam, il avait une bonne nouvelle. Nadine avait pris les dispositions avec les autorités de l'aéroport pour faire mettre de côté les bagages de monsieur Pascal Craig. Sam les avait récupérés dans un local qu'on lui avait indiqué après avoir montré son insigne.

— Les voici ! dit Sam en remettant les valises à Dieumegarde.

- Merci Sam !
- Autre chose que je peux faire pour vous mon sergent-détective ?
- Non, pas ce soir. Par contre, j'aurai besoin de vous demain matin, soyez au poste pour 7 h, s'il vous plaît.
- Très bien ! À demain.
- À demain Sam. Merci pour tout.

Dieumegarde demanda à Pascal d'ouvrir ses valises et de les déposer sur la table pour qu'il puisse les fouiller aisément. « Prenez votre ordinateur et mettez-le sous tension, s'il vous plaît ».

Pascal s'exécuta. Les valises étaient sens dessus dessous, mais rien ne pointait vers une illégalité quelconque. Il sortit son MacBook et appuya sur le bouton rond pour lancer le démarrage. L'ordinateur s'ouvrit normalement. Pascal allait cliquer sur l'icône pour récupérer ses courriels, car il voulait montrer les demandes de rançons au policier, mais celui-ci l'interrompit.

— Un instant, monsieur Craig ! Il faut patienter un peu.

— Pourquoi donc ?

— Vous verrez bien.

Quelques secondes plus tard, l'ordinateur se mit à fonctionner à grand régime comme il l'avait fait dans la chambre d'hôtel la veille. Et puis, encore une fois, plus rien ! Tout était noir !

Et voilà ! Dieumegarde savait que l'ordinateur était encore infecté, il s'occuperait de le nettoyer plus tard.

— Bon ! Je dois saisir votre ordinateur portable comme pièce à conviction. Il y a un policier qui monte la garde à l'extérieur, il vous amènera dans un endroit sûr pour la nuit. Demain, vous serez transféré dans un centre de détention confidentiel, réservé à nos enquêtes, une forteresse si vous préférez. Entretemps, je vous en prie, ne tentez rien de stupide.

Il demanda à Pascal de se tenir face à la table, la main gauche dans le dos.

— Ce n'est pas vrai, marmonna Pascal.

— Veuillez écarter les jambes s'il vous plaît. Et voilà ! dit-il en faisant claquer les menottes.

Dieumegarde cogna sur la porte, un policier avait pris la relève de Sam à l'extérieur du local B.23, celui-ci répondit avec le bon code. Dieumegarde ouvrit la porte et demanda au policier de bien vouloir escorter Pascal au lieu prévu.

Le lendemain matin, à 7 h 35, Dieumegarde et son acolyte Sam se rendirent chez Patrick Craig pour procéder à son arrestation. Puisqu'il s'agissait d'une fausse arrestation, Dieumegarde demanda à Sam de procéder le plus fidèlement possible, cela lui servirait de pratique.

— Monsieur Patrick Craig, vous êtes en état d'arrestation ! « Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz pourra être et sera utilisé contre vous devant une cour de justice. Vous avez le droit à un avocat et d'avoir un avocat présent lors de l'interrogatoire. »

Patrick faillit s'évanouir, il remerciait le ciel d'avoir épargné à sa femme d'assister à cette humiliante situation. Sa femme venait de quitter la maison pour le travail et les policiers le savaient, ils avaient attendu le départ de celle-ci avant de se présenter chez lui. Menottes aux poignets, il fut conduit au même endroit où Pascal avait passé la nuit.

On fit sortir les deux frères pour les reconduire au lieu de détention secret dont Dieumegarde avait parlé à Pascal la veille. À destination, Dieumegarde informa Pascal et Patrick que leurs conjointes respectives seraient rencontrées d'ici peu afin de leur fournir quelques explications, mais sans entrer dans tous les détails. Les fixant directement dans les yeux tour à tour, il leur dit : « Pour mener à bien l'opération, vous devrez vous en tenir au strict minimum. Vous avez été arrêté pour possession de drogue. Et vous, Patrick, vous êtes mis en arrestation pour complicité dans cette affaire. On vous gardera en lieu sûr le temps qu'il faudra.

Vous aurez droit à une visite par jour, d'une durée maximale de trois heures chacune.

Il sera important de ne pas trop en dire, tous vos échanges seront enregistrés et filmés. Vos conjointes et la petite Charlotte seront sous haute surveillance policière durant le temps que durera l'enquête. »

Pascal demanda qu'on lui remette son portable ou qu'on lui en fournisse un nouveau, car il aurait des appels à faire. Dieumegarde lui répondit qu'un téléphone jetable serait mis à sa disposition très bientôt.

L'annonce sortit d'abord en ligne, sur les réseaux sociaux. Le service de police avait mis le paquet pour que la nouvelle se propage à la vitesse grand V. Le lendemain, la plupart des journaux en faisaient leur première page. L'auteur qui venait de décrocher un gros contrat à Hollywood avait été arrêté pour possession de drogue. Il serait gardé en détention en attendant son

procès. Son frère avait également été arrêté pour complicité dans l'affaire.

Les jumeaux se serrèrent l'un contre l'autre un court moment, semblant se réconforter mutuellement. Pascal remarqua la marque que la crosse du fusil avait laissée sur le front de son frère, il comprit en même temps, les maux de tête que lui-même avait depuis deux jours. Ce n'était pas la première fois que cela se produisait, il était arrivé des incidents plus cocasses. Prenez par exemple, la fois où Patrick avait enfoncé sa bicyclette dans la voiture de la voisine. Pascal était à deux kilomètres de là, et jouait dans la cour d'école, il était tombé de sa bicyclette sans que rien le touche. Tous ses amis l'avaient regardé en se demandant ce qui avait bien pu lui arriver et s'étaient tous mis à rire, incluant Pascal. C'est lorsqu'il vit la voiture de la voisine imprégnée de la forme d'une bicyclette et que ses parents lui racontèrent l'histoire qu'il comprit enfin la puissance du lien qui l'unissait à son frère.

Patrick demanda à Pascal de bien vouloir l'excuser, il avait besoin de prendre un peu l'air. Il fit le tour de la maison et appréciait la grandeur des pièces. C'était un bungalow de grande dimension avec garage double ; les portes de garage étaient positionnées perpendiculairement par rapport à la maison. Il y avait trois chambres au rez-de-chaussée et quatre autres chambres à l'étage, toutes de bonnes dimensions. Il y avait deux salles de bain complètes, l'une sur chaque étage. Il n'y avait pas de sous-sol. La maison était étincelante, la police devait faire faire le ménage par une firme spécialisée, car tout était immaculé. Une fois qu'il eut terminé sa visite, il sortit de la maison, sur le balcon arrière d'où il put constater qu'il n'y avait aucune habitation aux alentours.

La cour, superbement aménagée d'arbres et arbustes en pleine santé, et le gazon était plus vert que vert. Encore une fois, il conclut que la police faisait affaire avec des professionnels pour l'entretien de la maison. La clôture était construite avec des planches

d'au moins douze pieds de hauteur, aucun interstice entre les planches et derrière la clôture, un immense boisé, à perte de vue. Ils étaient isolés au milieu de nulle part, se disait Patrick.

Dès que Pascal put mettre la main sur son nouvel appareil, il composa le numéro pour joindre Langton. Celui-ci était effectivement fort déçu et contrarié. Il avait tenté de joindre Pascal à plusieurs reprises depuis la sortie de la nouvelle dans les journaux, mais sans succès.

— Furieux, Langton dit : « Pascal, je ne comprends vraiment pas ce qui se passe. Vous devrez m'expliquer ! »

Il menaçait d'annuler le contrat.

Pascal offrit la garantie absolue que tout cela était un très gros malentendu et qu'il pourrait fournir toutes les preuves très rapidement.

— Je prends les arrangements pour que l'on vous confirme ce que je viens de vous dire.

— D'accord Pascal, d'ici demain matin, sinon je serai forcé d'annuler notre entente. La pression médiatique est forte ! Les romans pour adolescents écrits par des vendeurs de drogues, ça ne passe pas très bien, vous comprenez ?

— Bien sûr ! mais je vous rassure. Il n'y a rien de tout ça qui est vrai. Avant que je ne l'oublie, prenez en note mon nouveau numéro et détruisez l'ancien, s'il vous plaît.

Langton le nota et demanda à Pascal de le transmettre également à Martha, sa secrétaire, pour plus de sûreté.

— J'attendrai de vos nouvelles avec impatience, Pascal.

Pascal rappela chez *Langton Productions* pour remettre à Martha son nouveau numéro de cellulaire.

Ensuite, il tenta de joindre Dieumegarde à plusieurs reprises. Rien à faire, les appels étaient systématiquement transférés à sa messagerie vocale. Il ne laissa pas de message, préférant lui parler de vive voix

pour que l'officier mesure toute l'importance de sa demande.

Il sortit pour prendre l'air lui aussi et à ce moment, il comprit l'isolement qu'on leur infligeait. Son frère était à l'extérieur, il l'aperçut aux limites du terrain, il était au téléphone et il semblait préoccupé.

Après maintes tentatives, il finit par joindre le sergent-détective pour obtenir la confirmation policière au sujet des fausses accusations. Son contrat en dépendait et il était intransigeant quant à l'obtention de cette confirmation.

Dieumegarde sembla indisposé par la demande, mais lui promit quand même de lui revenir rapidement. Avant de raccrocher, Pascal insista à nouveau sur la nature urgente de sa demande.

Dieumegarde demanda à son commandant de préparer une lettre qui expliquait le réel motif de l'arrestation de

Pascal Craig, sans trop de détails, et surtout en insistant sur le caractère confidentiel de cette lettre. Le commandant répondit qu'il regarderait ça avec le contentieux cet après-midi-là. Craignant se faire refuser toute collaboration, Dieumegarde ne fit aucunement mention de l'urgence de la demande. Il connaissait bien son commandant.

À 17 h, le sergent-détective recevait la lettre officielle du service de police, logo, emblème et sceau de confidentialité, tout y était. Le contenu de la lettre était succinct et précis. Adressée à : Monsieur Robert J. Langton, personnellement et exclusivement.

À 17 h 15, Pascal recevait une enveloppe cachetée par messagerie privée interne de la police. Une note figurait à l'intérieur précisant que la lettre avait été envoyée de façon sécuritaire à monsieur Langton.

Le lendemain matin, Pascal recevait un message vocal de l'adjoint administratif de

monsieur Langton : « Nous sommes avec vous Pascal. N'ayez crainte ! »

Cela le rassura quelque peu. Hier encore, il pensait être obligé de faire ses adieux à son plus beau et plus grand projet.

Tôt le vendredi matin, France avait reçu la visite de Sam, un policier de la ville. Elle n'en croyait pas ses oreilles, son mari avait été arrêté pour complicité dans une affaire de drogue. Ce n'était pas son genre. L'agent ne lui avait raconté que le strict nécessaire. « Si tout se passait bien, l'affaire serait bientôt réglée et tout rentrerait dans l'ordre », avait-il dit.

Dès le départ du jeune policier, France tenta de joindre Patrick, elle était dans tous ses états, il fallait qu'elle lui parle, qu'elle entende l'histoire de sa propre bouche. Elle répéta les tentatives d'appels, mais toujours avec le même résultat, pas de réponse. Elle avait laissé des messages et la boîte vocale

du cellulaire de Patrick était maintenant pleine. Patrick voulait parler à son frère avant de répondre aux appels de sa femme.

Patrick rejoignit son frère et lui dit qu'ils devaient s'entendre sur la version qu'ils donneraient à leurs conjointes respectives. Pascal dit à Patrick :

— Je dirai la vérité à Katie. Il en a toujours été ainsi et je n'ai pas l'intention de lui cacher quoi que ce soit, j'ai déjà trop attendu.

— Mais voyons donc, frerot ! dit Patrick. Désapprouvant le raisonnement de son jumeau.

— Ne m'appelle pas comme ça ! répliqua Pascal.

— Bon désolé Pascal, mon frère. Écoute, Dieumegarde nous a dit de nous en tenir à l'histoire qu'ils ont raconté à nos conjointes, pas un mot de plus ! Tu risques de faire foirer l'enquête si tu dis tout à Katie !

— Oui, mais c'est comme ça entre nous !

— Merde que tu peux être con parfois !

— Laisse-moi maintenant, je dois me préparer pour parler avec Katie et Charlotte.

— Très bien, mais réfléchis bien à ce que Dieumegarde nous a dit hier.

Patrick et Pascal se rendirent chacun dans leurs chambres. Patrick avait pris une chambre à l'étage tandis que Pascal avait préféré une chambre près de la cuisine, au rez-de-chaussée.

Chacun fit les appels qu'il devait faire. Patrick avait décidé de s'en tenir à l'histoire de Dieumegarde, et Pascal optait pour la vérité en faisant promettre à Katie de ne rien dire à personne. Dans un cas comme dans l'autre, les conjointes ne crurent pas leurs époux.

Vu la tournure des événements, France décida de rester à la maison ce jour-là. Elle était certaine que son mari lui cachait quelque chose et elle trouverait ce que c'était. Curieuse de nature, elle entreprit des recherches. Elle fouilla dans tous les recoins de la maison, les tiroirs du bureau de Patrick, sans oublier l'établi. Rien du tout, pas

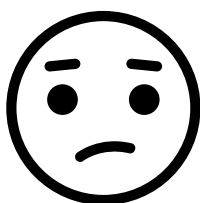
d'indices ! Elle n'abandonnerait pas là, oh non !

Habituellement, France faisait la lessive le samedi matin, mais tant qu'à être à la maison, elle entreprit le tri du linge et en vidant les poches d'un pantalon appartenant à Patrick, elle trouva une carte de visite. Tiens, tiens ! Le Sergent-détective Jean D. Dieumegarde était passé ici et Patrick l'avait forcément rencontré en personne ! *[Vous devinez bien qu'elle tenta de joindre le Sergent-détective, mais vous devinez bien aussi qu'elle ne le rejoignit pas ! Bien entendu].*

Katie ne croyait pas un mot de l'histoire de la fausse arrestation. Jamais elle n'avait entendu pareille sornette. Depuis quand la police arrêtaient-elle d'honnêtes gens pour les protéger ? Bein, voyons donc ! Elle s'imaginait que son Pascal consommait des drogues dures et que c'est comme ça qu'il trouvait ses sources d'inspirations ! Elle était désespérée et n'en pouvait plus de toute la

misère que le bon Dieu mettait sur sa route.
Une petite fille malade et un mari drogué, se
disait-elle en se tenant la tête à deux mains.
Ce soir, elle prierait pour que le Seigneur, le
« Tout Puissant » lui vienne en aide.

Sixième chapitre



Samedi après-midi,
14 h. Tout le monde
était fidèle au poste
chez Mama Patrone. La
rencontre entre les
deux groupes pouvait
débuter.

Le positionnement des participants autour de la table différait des réunions hebdomadaires tenues en famille. À un côté de la table était assise Mama Patrone, suivie à sa gauche de Papa Roberto, d'Alfonso et de Paolo. Les conjointes fermaient la boucle de ce côté. Fabien était assis en face de Mama Patrone. Il était accompagné de Johny, assis à sa gauche.

Mama Patrone ouvrit la session de travail en souhaitant la bienvenue à Fabien, et à un membre de la famille italienne, un consanguin. La dame parlait de Johny Seraccino. Fabien se félicitait d'avoir impliqué Johny dans sa démarche. La patronne poursuivit son introduction :

« Il paraît que les affaires vont bien dans nos deux entreprises.

Il paraît que la recherche de nouveaux revenus intéresse nos deux entreprises.

Il paraît que nos entreprises sont en pénurie de main-d'œuvre pour suffire à la demande.

Et enfin, il paraît que votre entreprise veut diversifier ses activités.

Voyez-vous où tout cela nous mène, monsieur Deschamps ? » conclut Mama.

— S'il vous plaît, appelez-moi Fabien. Je n'aurais pas choisi de meilleure introduction Mama Patrone ! J'ajouterais seulement que nos deux entreprises jouissent d'une solide réputation sur le territoire, mon arrivée dans ce marché ne serait que bien perçue par la clientèle.

— Très bien Fabien. Que proposez-vous exactement ?

— En échange de mon entrée dans le marché de l'aménagement paysager et du déneigement, je donnerais 49 % des profits de la nouvelle compagnie à Johny Seraccino, votre neveu.

Cela lui permettrait de contribuer considérablement à votre cause. Fabien savait que Mama Patrone ne resterait pas insensible à la bonne cause. Et il poursuivit en ajoutant qu'il serait prêt à payer des frais d'entrée de 10 000 \$ en guise de bonne volonté, ce qu'il estimait être raisonnable.

— Fabien, il y a une chose que je n'ai pas mentionnée en introduction, une chose très, très importante. Si je ne l'ai pas encore dit, c'est que je voulais voir votre sérieux dans l'affaire. Vous m'avez rassurée ! dit-elle en tapant sur la table.

Voici notre proposition, mais avant tout, voici la chose que j'ai à vous dire. Et écoutez

bien tout le monde autour de la table, cela vous concerne les enfants !

Tous les convives étaient soudainement tendus devant Mama Patrone qui s'apprêtait à divulguer quelque chose qu'elle avait qualifié de très, très important. « Ah ! Mon Dieu, que va-t-elle nous annoncer ? » Se demandèrent-ils tous.

Mama Patrone se leva et se plaça derrière son Roberto, en déposant sa main sur l'épaule de celui-ci, elle commença à dire ce qu'elle avait à dire.

« Vous voyez mes chers amis, nous sommes rendus là, à passer le flambeau. Depuis un certain temps, Roberto et moi cherchions à identifier la relève, mais sans succès. »

Alfonso se permit de racler la gorge légèrement. Mama Patrone lui jeta un regard pétrifiant, il ravala et ne fit plus un autre bruit, plus un son sortit de sa bouche pendant toute la réunion.

Mama Patrone avait bien dit que la relève n'était pas là !

« Mes fils n'ont pas eu d'enfants, cela arrive dans les meilleures familles ! disait la Mama, avec un air déçu, mais résolu. Pour nous, cela veut dire qu'il faut regarder ailleurs pour assurer la pérennité de notre entreprise. Johny, mon neveu, tu as la chance d'avoir quatre beaux garçons tous plus forts les uns que les autres. Ils sont encore jeunes, mais ils poussent vite ».

Elle poursuivit.

« J'ai parlé à mon frère, Franky, je lui ai parlé de toi et de mon idée. Ton père m'a dit que tu étais fiable et honnête. Et que tu travaillerais jour et nuit s'il le fallait. Enfin, que tu étais l'homme sur qui on pourrait compter pour assurer la prospérité de la compagnie ».

Johny rougit, lui qui n'aime pas avoir les projecteurs braqués sur lui. Il apercevait ses

cousins de l'autre côté de la table qui le dévisageaient.

Mama Patrone pointa son regard sur Fabien et lui dit :

« Fabien, voici notre proposition. Sache-le, c'est une offre que tu ne peux pas refuser : nous fusionnons les deux entreprises en une seule, la nouvelle compagnie se nommera Seraccino, Castellini et Deschamps inc. Cela te permettra de diversifier tes revenus et de les augmenter aussi.

En tant qu'actionnaire à 33 % de la nouvelle compagnie, tu recevras 33 % des profits. Ton rôle sera le même, tu devras administrer la compagnie et montrer à Johny comment faire, car dans cinq ans, c'est lui qui prendra ta place. Tu peux préparer ta retraite Fabien !

Johny, tu t'inscriras au cours du soir en administration, il y a des cours qui commencent cet automne.

Paolo et Alfonso, vous continuez vos activités sans faire de bruit pour le moment, c'est clair ? » Les deux hochèrent de la tête sans dire un mot.

Et, tout bonnement, elle les informait que le notaire était au salon et qu'ils étaient attendus pour la signature des documents légaux.

« Un dernier point : Pour les médias, ça sera Seraccino Castellini inc. qui achète Les Rénovations Deschamps inc. pour former la nouvelle entité. »

Ayant terminé de dire ce qu'elle avait à dire, Mama Patrone invita les signataires à se rendre au salon.

Fabien était sous le choc. Eh bein ! Si je m'attendais à ça ! se disait-il. Il se rappelait les paroles de sa femme le soir où il lui avait parlé de se lancer dans ce nouveau domaine. « Lori est déjà dans le domaine de l'horticulture, ça serait plus facile. » Il

regrettait amèrement de ne pas l'avoir écoutée. Il aurait aimé résister, ne pas signer les documents, mais il savait très bien que cela était impossible. Bien qu'il ait eu envie de se sauver, il se ravisa en se disant que cela serait encore pire.

Et la transaction eut lieu en ce samedi 4 juillet 2015, devant témoins.

En se rendant chez lui, Fabien était encore sous le choc, il savait que Johny était fiable, mais il ne comptait pas vraiment lui donner toute la « *business* » ! Et la Mama ! *Elle ne niait pas avec le puck, elle !*

Il prit ses dents d'en avant avec ses doigts pour s'assurer qu'elles étaient encore toutes bien solides. Il se surprit que oui !

L'été était bien installé. Il faisait beau et les gens avaient envie d'être à l'extérieur, ce qui est habituellement bon pour les affaires. Les

clients affluaient, certains fouinaient dans la petite boutique et d'autres parcouraient les allées bien garnies d'arbres, d'arbustes, et de fleurs. Lori et Pete avaient travaillé très forts au printemps et ils étaient en avance sur les revenus de l'année dernière, ils souhaitaient pouvoir garder la cadence jusqu'à ce que l'hiver arrive. Ensuite, ils prendraient des vacances en famille. Cette année, ils avaient promis aux enfants d'aller faire une croisière sur le *Disney Cruise*. Les enfants étaient bien excités par le voyage, les parents aussi, cela ferait du bien à tout le monde.

« Les commerciaux », comme Lori les appelle, viennent habituellement tôt le matin. D'ailleurs, Lori et Pete leur offrent des heures d'ouverture matinales ; entre 6 h et 7 h, la pépinière n'est ouverte que pour eux. Ceux-ci apprécient, car ils viennent ramasser leurs commandes tôt, ce qui leur permet d'arriver sur leurs chantiers avant les heures de pointe. À cause de la chaleur estivale, ils

aiment terminer leur journée de travail avant 15 h.

Les journées à travailler en plein soleil peuvent finir par vous jouer de vilains tours. Tenez ! Encore une fois, la semaine dernière, un homme est mort subitement, d'un coup de chaleur, comme on pouvait lire dans les journaux.

Tiens, Alfonso Castellini qui arrive ! C'est bizarre ça, ce n'est jamais lui qui vient passer les commandes d'habitude ! dit Pete à Lori.

Alfonso les salua et s'approcha d'eux.
« *Salut les nouveaux partners, on va devoir se jaser de business* ».

— Je vous demande pardon, monsieur Castellini ? dit Lori.

— Ah ! Vous n'êtes pas encore au courant, votre père devait vous en parler. On est des associés maintenant ! Je lui laisse vous en parler et on se revoit demain pour parler de prix. Ciao !

Lori quitta le magasin et s'enferma dans son minuscule bureau, situé à l'arrière de la boutique. Pete comprit le message ; il devait rester dans le magasin pour s'occuper des clients. Il lui parlerait plus tard, car il n'avait pas l'intention de rester sans rien dire.

Le téléphone de Fabien vibrait, il le voyait et l'entendait très bien, mais il ne pouvait pas répondre, sa femme était venue lui rendre visite et ils étaient occupés. Fabien venait d'apprendre la nouvelle à Maria. Il essayait tant bien que mal de lui faire miroiter le bon côté de l'affaire, mais ça ne passait pas du tout. Maria n'était pas d'accord et trouvait que son Fabien venait de mettre en péril leur prospérité. Les échanges verbaux furent entendus à l'extérieur du bureau de Fabien. Quelques employés entendirent des bribes de conversation, mais ils n'arrivaient pas à comprendre ce qui se passait exactement. Maria Deschamps venait au bureau à l'occasion, mais elle n'avait jamais crié auparavant.

Quand la porte s'ouvrit, un courant d'air suivit le mouvement de la porte, il y avait eu une discussion franche et directe là-dedans. Maria quitta le bureau en direction de la maison. Elle avait prévu une sortie ce soir, mais elle n'en avait plus envie, elle souhaitait aller réfléchir à la maison, seule, tranquille.

Le téléphone de Fabien se mit à vibrer à nouveau, et il retourna dans son bureau, ferma la porte et les rideaux. Il avait bien vu sur l'afficheur « L'Orée Deschamps ». Il savait exactement ce qui l'attendait. Il prit l'appel et avant qu'il puisse dire un mot, Lori lui dit : *« Pa' ! Viens nous expliquer ce qui se passe. On t'attend à la maison à 20 h. »* Et clic !

Le Russe qui avait acheté les données personnelles de Pascal vit la nouvelle passer sur les réseaux sociaux. L'arrestation de Pascal Craig dès son retour à Montréal. Une affaire de drogue selon les grands titres. Depuis, il avait été impossible de

communiquer avec Pascal Craig, il ne répondait plus à son téléphone et ignorait les courriels du Russe.

Le pirate informatique russe avait aussi tenté d'obtenir du nouveau crédit au nom de Pascal Craig et on le lui avait refusé. Les informations étaient erronées, lui avait-on répondu. De plus en plus, le client russe pensait avoir été berné par un vendeur sur le « *dark web* », ce vendeur utilisait le pseudonyme de PowPow.

Le Russe téléphona à Montréal et demanda à ce que l'on retrouve PowPow. Le gang russe de Montréal se mettrait à sa recherche sur le champ. Il n'y aurait pas de pitié. Vendre des données à fort prix sans en valider le contenu, c'était inacceptable à leurs yeux et aux yeux de la plupart des acheteurs sur le « *dark web* ». En plus, ce petit voleur improvisé et imprudent pourrait devenir un témoin gênant pour la filière russe.

Le peintre faisait ses dernières retouches sur le plus gros chantier de la saison pour Fabien. Il s'agissait d'une superbe maison perchée sur le haut de la montagne. De là, on pouvait voir les artères de la métropole, les limites de l'île et de son célèbre cours d'eau, le Saint-Laurent. La vue était splendide, surtout par un matin ensoleillé, à la levée du soleil, les rayons dissipaient tranquillement le léger drap blanc de brume que la nuit avait laissé sur la ville. La terrasse spécialement aménagée pour être aux premières loges de ce spectacle était construite en bois massif, traité pour durer cent ans et teint d'une couleur orange brûlé. Un endroit parfait pour prendre le petit déjeuner et organiser des soirées bien arrosées.

— Justement, le voilà qui arrive, v'là le patron ! annonça Paul, le peintre, aux propriétaires de la maison. Comme beaucoup d'entreprises en rénovation,

Fabien avait pris l'habitude de faire la revue du projet avec ses clients. Cela lui permettait de s'assurer que tout avait été fait selon le devis.

Malheureusement, cette fois-ci, cela ne serait pas facile, car il y avait eu des retards importants causés par le manque d'ouvriers. Il y avait aussi eu une erreur au niveau de l'escalier principal. Le charpentier n'avait pas bien lu les plans et avait préparé la base pour un escalier à angles droits. Pourtant, les dernières modifications apportées au plan illustraient bien un majestueux escalier aux formes arrondies qui montait en se scindant en deux à la mi-hauteur. De là, il y avait un plateau et de celui-ci, un escalier repartait de chaque côté, menant aux chambres du deuxième étage. Les travaux pour corriger l'erreur avaient coûté cher à Fabien et avaient contribué au retard.

Souhaitant démontrer sa bonne foi, Fabien avait accordé des réductions, malgré cela, les propriétaires ne voulaient pas payer le

solde dû de 42 000 \$. Ceux-ci estimaient que les frais encourus pour se loger ailleurs plus longtemps que prévu, et les inconvénients occasionnés valaient bien les 42 000 \$ restant à payer. Devant l'impasse, Fabien n'eut d'autres choix que de faire appel aux menaces ; prendre une hypothèque légale sur la maison. Les propriétaires n'eurent aucune réaction. De deux choses l'une ; soit ils ne connaissaient pas la puissance de cette démarche, soit ils avaient l'intention de se défendre devant un juge.

C'est dommage parce que ce projet aurait pu servir de vitrine pour démontrer la capacité de réalisation de l'équipe de Fabien. Le reste du projet était très beau et tout le monde était fier d'avoir pu y participer. Leçon apprise : Ce ne sont pas les plus gros projets qui sont les plus payants. Encore, aurait-il fallu livrer à temps. Enfin, il se promettait d'avoir une discussion franche avec le charpentier, à qui Fabien avait remis, en mains propres, la dernière version des plans.

Paul assistait, de loin, à l'échange entre les propriétaires et son patron. Il n'en revenait tout simplement pas, il ne pourrait jamais, lui, essayer une perte de 42 000 \$.

Vers 15 h, de retour dans l'arrière-magasin, Paul s'empressa de raconter à Léopold ce qu'il avait entendu sur le chantier de la grosse cabane. Tout le monde savait de quel projet il s'agissait dès que l'on prononçait les mots « Grosse cabane ».

— T'es certain de ce que tu as entendu, dit Léopold en sifflant ses « S ».

Lorsqu'il était énervé, son trouble d'élocution s'accroissait.

— *Ouais, je te l'dis. Ils ne sont pas contents les proprios et ils ne veulent pas payer. Chu content que cé pas d'ma faute.*

— Pourquoi ne veulent-ils pas payer ? demanda Léopold. En choisissant des mots sans « S » cette fois-ci, pour ne pas glisser sur eux, c'est un des bons trucs que France lui avait donnés.

— *« Cé l'escalier ! L'charpentier n'a pas pris l'bon plan pis y'a tout r'commencé ! »*

— N'importe quoi ! C'est n'importe quoi !
*Y'ont pas le droit de faire [ça... Léopold
sauta volontairement le mot « ça » pour éviter
de siffler son « ç »].*

— Paul ajouta : « *Avoir su ! J'leur aurais
« faite » des surprises à ces deux-là moé* »,
en parlant des propriétaires de la grosse
cabane.

— Comment ?

— « *J'ai plus qu'un tour dans mon sac, tu
sauras !* » rétorqua Paul.

Léopold remercia Paul de l'avoir informé et
retourna vers son casier pour ramasser ses
affaires avant de repartir pour la maison.

Les Italiens Paolo et Alfonso étaient de
plus en plus souvent dans les parages de
l'entreprise. Ils avaient observé la discussion
entre Paul et Léopold depuis la porte de
garage qui menait à l'arrière-magasin. Ils
n'avaient pas vraiment de tâches précises,
mais ils assuraient une présence qui se
faisait nettement remarquer par les
employés.

Paul connaissait bien les Italiens, en tant que peintre et plâtrier, il avait eu à faire de menus travaux dans les résidences de Mama Patrone et des frères Castellini. N'ayant que des revenus occasionnels, Paul avait aussi accepté de faire des petits travaux pour eux.

Quand Paul Pouliot voulut quitter les lieux, les Italiens l'interceptèrent et le questionnèrent sur la discussion qu'il venait d'avoir avec Léopold. Paul n'eut d'autres choix que de leur dire la vérité.

Sur le chemin du retour, Léopold téléphona à sa mère pour l'informer de ce qu'il avait entendu. « Ça ne restera pas comme ça ! » C'est tout ce qu'elle avait dit.

À son poste de quartier, situé à quelques minutes de chez lui en voiture, Dieumegarde venait d'arriver, un bon café chaud à la main. À l'approche de son pupitre, il remarqua la

présence d'une grande enveloppe jaune dans son pigeonier. Il se dépêcha de franchir les derniers pas le séparant de celle-ci, il déposa son café sur le distributeur d'eau et ouvrit l'enveloppe d'un seul coup en glissant son doigt dans l'interstice du fermoir.

C'était les résultats du labo, l'analyse confirmait qu'il s'agissait de poils artificiels fixés sur une bande translucide et autocollante. Ce type de matériel est massivement utilisé dans le monde du théâtre. En boni, le laboratoire avait prélevé de l'ADN sur la bande de colle servant à fixer les faux poils. Celui-ci correspondait à un voleur déjà fiché ! Dieumegarde savait maintenant à qui il avait affaire, un petit criminel ; « Un petit minet qui se prend pour un lion », se disait-il en riant. Il remit les documents dans l'enveloppe et la replia afin de la dissimuler dans la poche de son veston.

Après avoir pris connaissance des plus récents potins du bureau, il avala les

dernières gouttes de son premier café de la journée et se rendit dans la salle où il avait installé les appareils électroniques de Pascal. Personne d'autre ne pouvait ni ne devait entrer dans cette salle, pas même les préposés à l'entretien.

Cette pièce était située au deuxième sous-sol de l'immeuble. Le plafond et les murs étaient en béton armé, ceux-ci avaient un mètre d'épaisseur. Il y avait un corridor de 2,5 m de largeur qui longeait les murs intérieurs. Les locaux étaient tous situés au centre du bâtiment. Dieumegarde travaillait dans une salle spécialement conçue pour être complètement coupée du monde extérieur, aucune technologie de télécommunication sans fil ne parvenait à pénétrer en ses murs.

Il mit l'ordinateur sous tension. Il attendit que celui-ci s'ouvre et il attendit encore quelques minutes pour laisser l'ordinateur partir en vrille, et puis enfin, voir l'écran devenir complètement noir. À ce moment

précis, Dieumegarde enfonça les touches majuscules : I, A, M et U (lire « lamU »), simultanément, et les maintint ainsi pendant de longues secondes. Rien ne se passait, mais Dieumegarde insista et garda les touches bien enfoncées. Tout à coup, le petit ventilateur du Mac recommença à s'activer, de façon normale cette fois-ci. Puis, l'écran se ralluma et les applications apparurent. Il cliqua sur l'une d'elles et le contenu était lisible. Dieumegarde venait de percer le code pour désactiver le cryptage. Ce code ne pouvait avoir été mis en place que par Pascal ou par les Russes.

Il ne fallait pas crier victoire trop rapidement, car les malfaiteurs étrangers étaient compétents et avaient encore la capacité de réduire à néant les efforts de Dieumegarde.

Un puissant « *bip* » répétitif le fit sortir de son petit moment de gloire. Ce n'était rien de grave, une touche, le « M », était restée enfoncée. Il décoïna la touche et le bruit s'éteignit.

Les messages demandant une rançon étaient tous là, en grand nombre. Il y avait aussi des messages de menaces de mort. Mais un message attira l'attention de Dieumegarde, le message s'intitulait « Touché ! » et les menaces s'adressaient au MI6 ⁽¹⁾ cette fois-là.

⁽¹⁾ Le Secret Intelligence Service, également connu sous la dénomination de MI6, est le service de renseignements extérieurs du Royaume-Uni.

Il mit en veille l'ordinateur et sortit de la petite salle. Dès qu'il arriva à l'étage, la sonnerie de son cellulaire se fit entendre. Il sursauta et prit son téléphone pour voir l'afficheur, c'était France Pharand, la conjointe de Patrick qui appelait à nouveau. Il prit l'appel et répondit candidement aux questions de madame Pharand. Il ne fit que répéter ce que Sam, le jeune policier, avait déjà dit à la dame.

— Comment expliquez-vous que j'aie trouvé votre carte de visite dans le pantalon de mon conjoint ?

— Aucune idée ! Je ne tiens pas le compte de mes cartes en circulation.

— Mon mari a téléphoné à la police mardi après-midi, j'ai vérifié la liste des appels sortants ! dit-elle sur un ton encore plus suspicieux.

— Hum, hum ! L'appel au service de police. Vous devriez communiquer avec la répartition pour voir qui a été dépêché sur les lieux.

— Je l'ai fait, monsieur Dieumegarde !

— Dieumegarde *savait* que la dame *savait*. D'accord, dit le policier, et il se mit à raconter une histoire sans gravité, qu'il s'agissait finalement d'un banal incident et qu'il n'y aurait pas de suite.

— Mais alors, pourquoi ne pas m'avoir dit cela d'entrée de jeu monsieur ?

— Écoutez, vous me téléphonez à un mauvais moment, cela m'a échappé.

— Je ne vous crois pas, je le sens dans votre façon de parler, vous me mentez et je finirai bien par découvrir la vérité, monsieur Dieumegarde ! Et elle mit fin à l'appel.

La dernière édition de la revue « *The New England Journal of Medicine* » venait d'être publiée le jeudi d'avant et Katie s'apprêtait à en faire la lecture. Katie était aussi abonnée au « *Canadian Medical Association Journal* », à « *The American Journal of Medicine* » et à de nombreux sites d'informations sur le sujet.

Après une bonne heure et demie de lecture, elle avait emmagasiné le maximum d'information. Katie avait également pris des notes sur des publications antérieures au sujet de la protéine Ran et d'une autre protéine dont elle avait entendu parler, la RhoA.

C'était assez de lecture et de recherches pour le moment, car ce jour-là Charlotte revenait à la maison. Il ne fallait pas que les récentes perturbations policières viennent la déstabiliser. Sa jolie n'avait pas pu retrouver son père à l'aéroport comme Katie en avait eu l'idée plus tôt cette semaine. Donc elle

élabora un plan B. Elle allait raconter à Charlotte que son père devait s'isoler pour finir d'adapter les nouveaux épisodes de sa nouvelle série télévisée. Pascal serait dans le coup et la petite n'y verrait que du feu. Du moins, c'est ce qu'elle espérait.

Elle joignit Pascal sur son nouveau cellulaire et le mit au parfum de son plan. Il était d'accord et avait promis de jouer le jeu. Il suggéra toutefois que Charlotte soit amenée au site les yeux bandés pour qu'elle ne sache pas où se trouve la maison secrète. Cela ajouterait à l'aventure et Charlotte apprécierait certainement le côté mystérieux de celle-ci.

— Bonne idée, je m'en occupe, dit Katie à son amoureux.

— On se voit tantôt alors ?

— Oui à tantôt ! Je t'aime !

— Moi aussi !

Malgré l'incroyable histoire que Pascal lui avait racontée, Katie aimait son homme plus que tout au monde. Elle le savait bon et

honnête. Mais là, on l'accusait de possession de drogue, serait-ce possible ? Elle se dit que la vérité finirait bien par sortir du sac.

Katie se dirigea vers le manoir pour la dernière fois, vraiment la dernière fois, espérait-elle, cette fois-ci. Charlotte l'attendait dans le hall d'entrée avec sa valise et quelques objets précieux qu'elle souhaitait rapporter à la maison, des petits cadeaux reçus durant sa convalescence. Tout le monde connaissait Charlotte au manoir, la petite rouquine aux yeux pétillants ne laissait personne indifférent.

— Bon retour chez toi, Charlotte, lui dit Kyle, le gardien de sécurité. C'est ce gentil monsieur, un géant, qui avait descendu les effets de la petite.

— Prends bien soin de toi là, ma petite coquine ! Lui dit le concierge, un monsieur plus âgé, mais débordant d'énergie et toujours souriant.

— Tu retournes chez toi aujourd'hui Charlotte ? Lui demanda la petite personne

assise dans son fauteuil roulant stationné à l'entrée du manoir.

— Oui Marty. C'est aujourd'hui.

— Tu vas me manquer, tu sais ?

— Tu vas me manquer aussi, Marty. Je promets de venir te voir avant la rentrée des classes.

— D'accord, je t'attendrai. Fais de chaque journée une expérience mémorable. J'attendrai avec impatience que tu viennes me les raconter.

Depuis sa tendre enfance, Charlotte avait une personnalité douce et aimante. Quand elle allait à l'épicerie avec ses parents, elle se promenait dans les allées en parlant avec tout le monde. Que ce soit le garçon des fruits et légumes ou le boucher, Charlotte avait une question pour eux. « *Allô, monsieur ! Pourquoi il pleut dans votre comptoir ?* » demandait-elle à l'un. Ou encore, « *Monsieur ! Monsieur ! Où steak haché ?* » lançait l'espiègle Charlotte à l'autre.

Maintenant âgée de neuf ans, Charlotte était devenue encore plus attachante, elle savait raconter des histoires et n'avait pas peur des gens. Tout le monde pouvait être son ami. Avec Marty, c'était différent, il était plus qu'un ami pour elle. Elle lui avait confié sa peur de mourir, ses envies de vivre, ses rêves les plus fous. Marty l'écoutait avec une oreille attentive et surtout il la faisait rire. Il avait toujours le bon mot, juste bien placé pour la faire pouffer de rire. [*Ils étaient beaux à voir ces enfants !*]

— Bon retour Charlotte ! disait une voix douce et calme, c'était la docteure Durocher.

« Tu sais que tu es forte et que tu as surpris tout le monde ici. Amuse-toi bien et j'espère ne plus jamais te revoir... ici », lui disait la docteure en éclatant de rire. Charlotte lui sauta dans les bras et lui fit un gros câlin.

Enfin, la voiture de sa maman arriva dans le demi-cercle, situé à l'entrée principale du manoir. Tout sourire, Charlotte tapotait des

pieds en faisant du sur place. Elle attendait que sa maman vienne lui donner un coup de main avec ses bagages. C'était beaucoup trop lourd pour elle. Katie descendit de la voiture et avant même qu'elle ait eu le temps d'ouvrir le coffre, Kyle avait apporté les valises de Charlotte, la petite suivait juste derrière. Les deux reprirent le chemin en saluant les gens rassemblés dans le hall du manoir.

Katie informa Charlotte qu'elles devaient passer à la maison pour aller chercher quelques effets personnels et qu'elle en profiterait pour lui expliquer la prochaine étape ; une surprise !

La maman connaissait le chemin du retour par cœur et elle se mit à chanter la chanson qui jouait à la radio : (la mélodie jouait...)

*« Je voudrais voir la mer
Et danser avec elle
Pour défier la mort
Je voudrais voir la mer
Et danser avec elle*

Charlotte se joint à sa mère, souhaitant accentuer les prochaines paroles de la chanson ; (la mélodie se poursuit et elles chantèrent ensemble).

*Pour défier la mort
Je voudrais voir la mer
Avaler un navire
Son or et ses canons
Pour entendre le rire
De cent millions d'enfants
Qui n'ont pas peur de l'eau
Qui ont envie de vivre
Sans tenir un drapeau
Je voudrais voir la mer... » ⁽¹⁾*

⁽¹⁾ Chanson : « Je voudrais voir la mer »

Album : Un trou dans les nuages.

Étiquette : Audiogram

Un trou dans les nuages est un album de Michel Rivard.

Édité au Québec en 1987 par Audiogram.

Numéro : 10 009.

Les larmes qui coulaient sur les joues des deux passagères furent rapidement accompagnées de larges sourires, et de rires en cascades.

Les enfants venaient de se coucher et les lumières venaient de s'éteindre à l'étage quand Fabien arriva dans l'entrée de Lori et Pete. Il aurait bien voulu être ailleurs, ne pas avoir à vivre cela, mais il n'y avait pas vraiment d'échappatoire. Lori vit l'auto de son père arriver et se précipita vers la porte pour lui ouvrir. Pete, lui, était resté accoté sur le comptoir de la cuisine, dos contre la fenêtre et les bras croisés, il préférait faire face au beau-père quand il entrerait dans la cuisine.

Fabien entra et enleva ses souliers, ceux-ci étaient pleines de saletés et puaient. Il eut la bonne idée de les laisser dans le portique.

Lori l'invita à s'asseoir à la table et lui demanda d'un ton autoritaire de fournir ses explications tout de suite.

L'atmosphère était à couper au couteau. Il prit une bonne inspiration et commença à raconter son histoire ; il s'était fait rouler dans

la farine par les Italiens, comme un enfant d'école, disait-il. Il avait honte de lui. Il n'avait eu que de bonnes intentions et pensait que l'ajout de ses nouveaux services ferait augmenter les revenus.

— Dans ma vision des choses, ça ne pouvait qu'être bon pour les affaires ; autant les miennes que les vôtres. Dès que j'aurais commencé à faire de l'aménagement paysager, j'aurais ouvert un compte chez vous, vous encourageant par le fait même. Mais ça, c'était sans compter sur la gourmandise des Italiens.

— *« Pas question que je donne mon stock aux Italiens. Ils sont des clients de longue date et ils bénéficient déjà d'un excellent prix ! Il n'y aura pas d'escompte supplémentaire ! Est-ce bien clair ça ? »* dit Pete, d'un ton affirmatif. Lori enchérit :

— *« Pa' ! C'est toi qui vas devoir leur dire ! On n'a rien à avoir là-dedans, nous autres ! »*

— J'irai leur parler dès demain.

— *« S'ils en veulent plus, ça sortira de vos poches, pas des nôtres ! »* dit Pete, tout aussi

affirmatif que lors de sa première intervention.

— Je vous comprends et je vais réparer tout ça, vous verrez !

Fabien sauta dans ses petits souliers avant de s'en retourner chez lui. Anxieux d'aller parler aux Italiens le lendemain. Il fut saisi d'une forte colère. Il n'avait jamais ressenti une telle montée de chaleur en lui ; il en avait les oreilles rouge vif. S'il avait un de ses enfants de chienne devant lui, il l'étriperait ! se dit Fabien, pour se faire du bien.

Il s'était mis à pleuvoir, il faisait nuit et les routes étaient cahoteuses. La réparation des rues était mal faite, les nids de poule du printemps précédent étaient devenus encore plus gros. Il aurait bien aimé pouvoir se concentrer sur le problème qui lui était tombé dessus plutôt que de tomber sur un problème supplémentaire. « *Bading badang* », un trou, une bosse. On se serait cru dans un territoire en pleine guerre où les bombes pleuvent, il y

avait des trous partout. Des trous remplis d'eau dans des rues à peine éclairées. « Il n'y a pas à dire, l'argent des taxes sert bien ! » Il se rappela, en souriant du coin de la bouche, la Commission Charbonneau avec toutes les histoires de pourcentage et de travaux à refaire constamment. Fabien finit par arriver chez lui malgré le chemin aussi cabossé que sa vie pouvait l'être en cet instant.

Il entra chez lui, en prenant soin de laisser ses souliers dans le portique. Il vida ses poches et se dirigea vers le frigo pour *s'en dévisser une bonne*, comme on dit. Il eut à peine le temps de décapsuler sa bière que Maria entra dans la cuisine. Elle n'avait pas l'air contente elle non plus !

— Bon ! C'est mon jour de chance aujourd'hui ! dit Fabien en se passant la main sur la tête dans un mouvement de va-et-vient.

— J'ai su pour la grosse cabane, dit Maria.

— C'est le moindre de mes soucis en ce moment.

— Quoi ?! 42 000 \$, le moindre de tes soucis, ça ne va pas, non ?!

— Maria, on a les Italiens qui nous tiennent la jugulaire, prêts à y enfoncer les dents. Si l'on ne réussit pas à se débarrasser d'eux, ce sont eux qui se débarrasseront de nous !

— Fabien, fais ce que tu as à faire, mais remets de l'ordre dans nos affaires, OK ? Et pas question que nous laissions 42 000 \$ sur la table.

— Oui, je m'en occuperai dès demain.

— Je t'aime mon amour. Viens te coucher, on va avoir besoin de toute notre énergie demain.

Elle disait ça comme si elle savait ce qui se passerait le lendemain et que tout rentrerait dans l'ordre comme par magie ! De toute façon, Fabien était exténué et n'offrit aucune résistance.

Peu avant 21 h, un appel d'urgence entra au service de la police. L'appel venait de la

Rue Cartier, juste au nord de Saint-Joseph. Un individu avait fait irruption dans un domicile et était reparti avec des papiers de conséquences. L'occupante du logement avait été assommée et attachée à une chaise, de la même manière que Patrick Craig l'avait été. Le premier agent à arriver sur les lieux ne comprit pas immédiatement la scène de crime. Tous les objets de valeur ; montre, bijoux et téléphones intelligents avaient été laissés sur place. L'officier avait réussi à obtenir une description de l'agresseur, mais cela ne servirait à rien ; un homme de grandeur normale, de grosseur normale, avec une casquette, des lunettes, un faux nez et une moustache.

Quand Dieumegarde entendit parler de la nouvelle affaire, il s'y dirigea directement.

En arrivant à l'adresse, il n'entra pas tout de suite dans la résidence et se mit plutôt à scruter les alentours. Il monta lentement l'escalier, une marche à la fois jusqu'au balcon. Il inspecta l'entrée et les murs du

passage. Dieumegarde cherchait un indice qui pourrait lier les deux crimes. Il finit par entrer dans l'appartement, s'approcha de la dame et lui posa quelques questions. Elle était encore sous le choc.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, j'ai donné la description à votre collègue.

— Croyez-vous connaître l'individu ?

— Non, pas du tout !

— Il vous a parlé ?

— Oui, il était arrogant et parlait en joul.

— Avec un accent ?

— Non, pas d'accent.

— Merci, madame, vous avez été d'une aide inestimable !

— Surprise, la dame le remercia quand même.

C'est en redescendant l'escalier que Dieumegarde vit, sur la rampe, le reflet de ce qui s'apparentait à quelques gouttes de sang. À l'aide de son couteau suisse, il en récupéra un échantillon et le glissa dans un

sac hermétique. Il rapporterait le tout au poste le plus tôt qu'il le pourrait.

Entretemps, le cellulaire de Dieumegarde avait vibré, c'était son informateur de la prison, Chris. Il n'avait pas laissé de message, juste la tonalité des touches 9-1-1. Dieumegarde comprit qu'il s'agissait d'une urgence et tenta de le joindre, mais les appels directs à la prison sont interdits. Il se dirigea donc immédiatement en direction du centre de détention. Arrivé sur les lieux, il fit venir Chris dans une salle isolée pour ne pas attirer l'attention des autres prisonniers.

— Qu'est-ce qu'il y a, Chris ? demanda Dieumegarde, l'air inquiet.

— Ce sont les Russes ! Ils cherchent un dénommé PowPow.

— Je ne le connais pas ! Qu'est-ce qu'ils lui veulent ?

— Arrête Dieumegarde ! Je sais que tu connais Paul Pouliot, alias PowPow. Il fait des petits boulots pour la famille Castellini à l'occasion. La semaine passée, j'ai balancé le nom d'Alfonso Castellini à ton collègue, il

faudra que tu fasses le reste du travail
Dieumegarde !

— OK, disons que je le connais. Qu'est-ce qu'ils lui veulent ? insista le sergent-détective.

— Ils veulent le tuer ! Mais pas avant de lui avoir demandé de qui venait la commande ! Et ils vont répéter ce manège jusqu'à ce qu'ils obtiennent la tête dirigeante de l'organisation.

— Pis, c'est qui la tête dirigeante, Chris ?

— Dieumegarde, je t'ai dit d'arrêter ! Tu connais cette personne aussi bien que moi, je le sais !

— Tu m'as fait venir ici rien que pour ça ! Feignit Dieumegarde. Bien conscient de la qualité de l'information que Chris venait de lui transmettre.

— L'arrivée des Russes tombe bein mal, au même moment où « tu sais qui » (faisant allusion à Mama Patrone) met en branle son plan pour prendre contrôle de l'île !

— T'as entendu ça pour vrai là, Chris ?

— Dieumegarde, je te l'dis, ça va barder !

C'était comme il l'avait soupçonné depuis le début, il faudrait faire vite, car les forces en puissance commençaient à se manifester.

Dieumegarde emprunta la sortie principale. Il marchait lentement en direction du stationnement, pensant ainsi attirer l'attention des fiers à bras italiens, qui l'avaient coincé dans les toilettes d'une brasserie, la dernière fois qu'il était venu rendre visite à Chris. Il aimerait bien leur dire un mot.

Un véhicule, semblant être sorti de nulle part, fonçait vers lui à grande vitesse, il courut rapidement jusqu'à son auto. Le conducteur fou arrêta brusquement son bolide, en angle, devant la voiture de Dieumegarde, à quelques pouces seulement de celle-ci.

Bon ! J'ai attiré leur attention. Se disait l'agent.

L'un des malfrats s'extirpa difficilement de son siège, bien trop costaud pour ce type de

véhicule, le gros monsieur finit par sortir de l'engin, il prit sa canne et se dirigea vers Dieumegarde en pivotant la tête à répétition, comme pour dire non, non, non !

— « *Hé ! le flic ! On dirait bein que tu comprends rien toé !* » jappa Peter.

— Je voulais justement vous voir, car il semble bien que vos vies soient menacées.

Il fallait qu'il les impressionne d'entrée de jeu, car il savait à qui il avait affaire.

Ils se mirent à rire.

— « *T'entends ça Danny ? Nos vies en danger. M'a te l'dire le flic, watch toé pis laisse faire les autres.* »

Les deux monstres se remirent à rire, aux éclats cette fois-ci.

— Si je vous dis « Mama Patrone », vous dites ?

— « *Attention l'flic !* » dit Peter en serrant les dents et en empoignant le policier par le collet. « *Ne te mêle pas des chicanes de territoires entre nos clans.* »

— Chicanes ?! Non, non Peter ! Je ne te parle pas de petites chicanes, mon vieux ! Je te parle de guerres !

Peter relâcha le collet de Dieumegarde et retourna à bord du bolide tout aussi difficilement qu'il en était sorti. En se retournant, il avait murmuré quelque chose de presque inaudible, mais le policier avait quand même entendu :

« *Informèrò il Padrino* » (j'informe le Parrain).

Les deux frères décollèrent des lieux aussi rapidement qu'ils étaient arrivés.

Dieumegarde leur avait passé un important message. Il crut bon de planifier une réunion d'équipe pour le lendemain matin.

Après une courte nuit de sommeil, il revint au bureau. Il passa par le labo pour remettre l'échantillon de sang qu'il avait récupéré sur la rampe d'escalier de la dernière victime. Dans une des petites salles du deuxième sous-sol, le sergent-détective avait réuni les membres de sa petite équipe. À l'ordre du

jour : Comment minimiser les tueries venir ?
C'était l'heure de régler les comptes, tant
pour les Russes que les Italiens.

Sur le mur, il projetait une carte de l'île de
Montréal. Avec un pointeur, il identifiait les
secteurs de chacun des clans, l'île était
principalement divisée en quatre ; Nord, Sud,
Est et Ouest. Le boulevard Saint-Laurent
démarquait l'Est de l'Ouest. L'autoroute 40
(en passant par Crémazie ou Jarry, à
l'occasion) démarquait le Nord et le Sud.
C'était le terrain de jeu des gangs de rue,
mafiosi et petits criminels de toutes sortes.
Parfois, ils s'entremêlaient, d'autres fois, ils
se tuaient.

Dieumegarde prit la parole : « Notre rôle,
notre responsabilité, mes amis, consistera à
contrôler tout ce beau monde et procéder
aux arrestations requises pour éviter un bain
de sang. Que savons-nous jusqu'à
maintenant ? »

Dieumegarde écrivit sur un tableau :

- Mama Patrone mène le clan sicilien.

- *il Padrino* mène toujours le clan calabrais. (J'ai entendu Peter mentionner son nom ce matin.)
- Le gang russe de Montréal recherche Paul Pouliot, alias PowPow.

Jérôme ajouta que :

- Les transactions de vols d'identité, en provenance de Montréal, affichent une forte hausse.
- Les vendeurs sont italiens et les acheteurs sont russes dans plus de 90 % des cas.

Nadine précisa que la logistique pour surveiller et contrôler les allées et venues de tous ces gangs nécessiterait une plus grande participation des équipes spécialisées sur le terrain.

— Bon point Nadine, j'en parle avec notre commandant après notre réunion, lança Dieumegarde sur un ton rassurant.

Sam voulut s'impliquer et il verbalisa une simple observation :

— La famille Craig, il ne faudrait pas les oublier, ils sont coincés entre l'arbre et l'écorce.

— Sam, c'est toi qui vas devoir veiller sur eux le temps que la tempête passe, d'accord ? Tu pourras aussi nous aider pour la surveillance. On peut compter sur toi Sam ?

— Absolument, répondit fièrement le nouveau policier.

Dieumegarde reprit la parole. « Voici mes ordres :

Jérôme, tu nous tiens au courant de toutes les transactions susceptibles d'avoir un lien avec notre affaire. Tu surveilles les entrées et sorties d'argent et tu tiens un registre de celles-ci.

Nadine, je te demande de mettre en place une ronde de surveillance étroite pour les familles Castellini, Seraccino, Deschamps et Craig. Tu dois également me formuler une demande officielle de ressources

supplémentaires pour surveiller les Russes et le gang du clan calabrais, j'en ai besoin d'ici une heure, OK ?

— Affirmatif ! répondit Nadine.

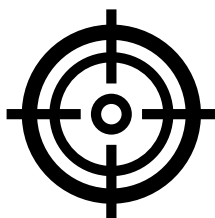
Sam, tu vas aller te stationner près de la maison secrète, tu vas surveiller la place. Tu devras t'assurer que les heures de visites sont respectées et que les allées et venues ne sont pas trop remarquées. Nadine va te fournir trois autres policiers, ils assureront le guet sur un horaire de 24/7. Tout le monde est d'accord ? *[Une question qui resta sans réponses. Comme on dit ; qui ne dit mot consent]*.

Dès que quelqu'un obtient une information urgente, il utilise le protocole de transmission d'informations que nous avons mis en place ; aucune transmission électronique, juste analogique. Des messages codés selon le schème établi. « Très secret ». OK gang ? C'est parti ! Nadine, j'attends déjà ta demande ».

L'équipe se dispersa rapidement et chacun savait ce qu'il avait à faire.

Dieumegarde ne perdit pas de temps et alla d'ores et déjà préparer le terrain auprès du commandant pour la requête de ressources supplémentaires dont il aurait besoin.

Septième chapitre



Katie et Charlotte arrivèrent à leur demeure. Comme promis, Katie commença à raconter l'histoire de la maison

secrète. Ton papa m'a fait la description de la maison, elle est très grande ! Tu auras une chambre pour y jouer, lire ou faire ce qu'il te plaît.

C'est de cette maison secrète que papa adaptera ses nouvelles aventures pour l'actrice qui a obtenu le rôle principal.

— Ah oui ! Qui est-ce ? demanda Charlotte.

— Ça, ma Jolie, je n'ai pas le droit de le dire, mais tu approuveras, c'est certain ! dit Katie en souriant. C'est excitant tout ça, tu ne trouves pas ? Retrouver Papa, une maison

secrète, une nouvelle actrice, etc. Ça promet d'être divertissant ? Non ?

— Oh oui ! J'ai hâte ! J'ai surtout hâte de lire ses nouvelles histoires. Ensuite, Charlotte grimpa vite au deuxième étage pour aller dans sa chambre, mais la porte était barrée.

— Maman ! Maman !

— Oui, Jolie !

— La porte de ma chambre est verrouillée ! Pourquoi donc ?

— C'était pour éviter que quelqu'un y entre. Je monte t'ouvrir, un instant.

La porte s'ouvrit, elle retrouvait enfin sa chambre avec des murs peints d'une couleur qu'elle-même avait choisie ; d'un rose léger, presque blanc. Seul le mur qui était le plus éclairé durant la journée était plus foncé, d'un rose pourpre avec un motif texturé, comme si le mur avait reçu une couche de tissu finement lignée, semblable à du velours côtelé. Cela ajoutait un effet feutré et enveloppant.

C'est sur ce mur qu'elle avait demandé que soit installé son gros bureau blanc ; il comptait six tiroirs en tout, dont quatre étaient de pleines largeurs. Deux autres petits tiroirs, de moitié en largeur, étaient juxtaposés sur la première rangée du meuble. Cela lui procurait beaucoup de rangement, les deux tiroirs du haut lui servaient de cachette. Au dos de ces tiroirs, elle avait collé des enveloppes qui contenaient ses secrets. Elle les laissait là, bien en sûreté, pour le moment. Sur le dessus du bureau, il y avait cette photo d'elle avec ses parents, du temps où ils habitaient à Londres.

Son lit était suspendu par des cordes, comme celles qu'on utilise pour amarrer les bateaux. Et comme un bateau qui s'éloigne du rivage, c'était de son lit que s'amorçaient tous les soirs, ses nombreuses histoires fantastiques, plus débordantes d'imagination les unes que les autres. Son papa lui en avait raconté plusieurs au cours des premières années de sa vie. Elle les avait

personnalisées et adaptées à sa façon. Elle avait hâte de les faire lire à son papa. Charlotte ramassa les trois bouquins qui traînaient sous son lit et les mit dans un sac de transport.

Quand elle redescendit, elle était prête à partir !

— On y va, maman ?

— Oui, oui, je ramasse quelques trucs à manger et j'arrive.

— Tu as pensé à t'emporter des vêtements plus chauds pour ce soir ?

— Non, maman ! Je remonte ! C'est en revenant vers sa chambre que Charlotte remarqua que la porte de sa chambre s'était refermée toute seule. Elle entra dans sa chambre et aussitôt un homme surgit derrière elle, il lui mit un linge qui contenait du chloroforme sur la bouche. La main de l'homme était si grosse qu'elle bloquait également les narines de Charlotte, elle avait peine à respirer, mais il ne relâchait pas la pression exercée sur la petite. Elle finit par tomber inconsciente. Il la déposa par terre,

en l'éloignant de la porte, et attendait que Katie monte à l'étage. Le jeune homme, d'allure militaire, se tenait prêt à intervenir, totalement immobile. Il attendait patiemment sa prochaine victime, Katie.

— Charlotte, tu descends ? Charlotte, ma Jolie, je t'attends. Allez !

Après plusieurs appels sans réponses, Katie monta au deuxième étage et tomba, elle aussi, entre les mains de l'inconnu. Cette fois-ci, il ne l'endormit pas, il avait simplement mis sa main sur la bouche de Katie.

— Ne criez pas, sinon, je vais vous faire du mal, à vous deux ! Vous comprenez ? Faites signe avec la tête si vous comprenez. Katie hocha la tête de façon répétitive. L'homme la relâcha.

— Que voulez-vous ? dit-elle, en tentant de se reculer un peu, mais sans succès, car il la tenait maintenant par le bras.

— Nous sommes à la recherche de l'homme qui habite ici. Pascal Craig.

— Mais oui, mais que lui voulez-vous ?

— Il a des informations que nous voulons avoir. Où est-il ?

— Je n'en sais rien monsieur !

— C'est votre mari et vous ne savez pas où il est.

— C'est exact !

— Alors, laissez-moi vous convaincre du contraire, disait l'homme en se dirigeant vers Charlotte.

— Non ! Ne la touchez pas !

— Bon ! Dites-moi madame, où est Pascal Craig ? dit l'homme en roulant le « r » exagérément.

— D'accord ! « Venez, je vais vous y conduire ! Mais laissez ma petite tranquille ! »

— D'accord ! On y va !

Dès que l'intrus se pencha pour prendre Charlotte, qui était complètement aplatie sur le plancher de sa chambre. Il fut atteint d'un coup à la tête. Le coup avait été bien assailli à l'aide d'une matraque. Il était inconscient à son tour.

— Dieu merci, c'est vous, dit Katie en reconnaissant Sam.

— Ne bougez pas s'il vous plaît ! Je dois attacher cet homme avant qu'il ne se réveille. Voilà ! dit-il en serrant bien solidement les cordes qui entouraient les pieds et les mains du rustre, dans son dos.

— Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! Mais à quoi est-ce que tout cela peut bien rimer ? criait Katie.

— Madame, nous devons partir immédiatement, car il n'est pas seul. Je prends la petite et je vous suis, allons-y !

Ils descendirent l'escalier à toute vitesse. Sam donna ses instructions à Katie : « Dirigez-vous vers ma voiture et montez à bord, sur la banquette arrière, côté conducteur ».

— Non ! répondit Katie. Prenons ma voiture, elle est plus près, insista-t-elle en ramassant ses clés sur la petite table située près de la porte d'entrée.

— D'accord, allez-y, je vais vous couvrir.

Sam n'avait pas le temps d'argumenter. Il tenait la petite sur son épaule gauche et il était prêt à faire feu en tenant son arme de la main droite. Aussitôt que Katie fut embarquée, il courut jusqu'à la porte arrière, côté passager de la voiture, il ouvrit la portière et déposa la petite sur la banquette arrière. Katie attacha la ceinture de sécurité de Charlotte et ensuite la sienne. Accroupi, Sam se dirigea sur le côté du conducteur et s'installa au volant. Katie lui donna les clés de la voiture. Le jeune policier démarra la voiture et quitta l'entrée de la résidence des Craig à toute vitesse. Dès qu'ils étaient en route, Sam informa Nadine qu'il y avait un paquet à ramasser à la résidence de « Monsieur Hollywood ». C'était le nom codé de Pascal Craig pour les échanges entre les membres de l'équipe. Nadine répondit : « le paquet sera ramassé d'ici dix minutes maximum ». Le malfrat était bien ficelé, il ne pourrait pas s'enfuir.

Sam conduit pendant de longues minutes avant d'arrêter de trembler. La montée

d'adrénaline l'avait fait réagir, bien réagir dans les circonstances. Les années d'entraînement et de préparation portaient ses fruits. Quand il fut assez loin et qu'il se sentit en sécurité, il se permit d'entamer la conversation avec Katie. Il voyait bien qu'elle était sous le choc, elle avait le regard fixé sur sa Jolie et avait l'air pensive. On pouvait deviner ce qu'elle se disait, quelque chose comme : « Personne ne te fera de mal ! Plus jamais ! Je te le promets ma Jolie ! »

— Ça va, madame Deschamps ?

Après de longues secondes d'attente, elle finit par répondre.

— Oui, pardonnez-moi, je revois les événements en boucle, sans cesse. Heureusement que vous étiez là !

— C'est mon travail madame.

— Où nous conduisez-vous monsieur l'agent ?

— Je nous conduis tous à la maison secrète. Nous y serons plus en sécurité.

— Est-ce que Pascal est au courant ?

— Non, pas encore madame, nous lui annoncerons dès notre arrivée.

— Nous sommes en retard sur notre horaire, il doit être inquiet. J'ai laissé mon sac à main et mon cellulaire à la maison dans l'énervement.

— D'accord, je l'informe. Un instant s'il vous plaît. Sam fit quelques appels codés. Entretemps, Charlotte avait commencé à se réveiller et poussait un cri de temps à autre, par soubresaut. Quand Sam eut terminé ses appels, il se voulut rassurant. « Madame Deschamps, tous vos effets personnels, valises, nourriture, etc. vous seront acheminés dès ce soir. Aussi, monsieur Craig vous attend avec beaucoup d'impatience et de joie. Je n'ai pas eu le temps de lui expliquer pour le retard, pourriez-vous me laisser avec lui quelques minutes après votre réunification, s'il vous plaît ? »

— Bien sûr monsieur.

Sam avait également reçu la confirmation que le paquet avait été ramassé, mais il garda cette information pour lui.

Sam stationna la voiture de Katie dans le garage de la maison secrète pour dissimuler la voiture aux curieux potentiels.

En arrêtant le moteur, il dit : « Bon, maintenant, essayons de réveiller Charlotte tout en douceur. Cela peut prendre un certain temps, elle pourrait être étourdie à son réveil, soyez prudente. » Charlotte se réveilla et malgré le choc qu'elle avait subi, elle se dirigea en courant, tout droit dans les bras de son papa chéri qui l'attendait tout près. Katie les rejoignit. L'embrassade ne s'épuisait pas, ils étaient heureux de se retrouver, enfin, tous ensemble.

Sam dut les interrompre et demander à parler avec Pascal en tête à tête. Katie lui accorda sans résistance, reconnaissante de ce que le policier avait fait pour elles plus tôt. Elle fit signe à Charlotte de laisser les deux hommes seuls.

Sam invita Pascal à se déplacer dans la première pièce disponible.

— Monsieur Craig, les choses se corsent là !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— J'ai dû intervenir à votre domicile, plus tôt aujourd'hui.

— Comment ça ?

— Quelqu'un est entré par effraction et a menacé votre femme et votre enfant.

— Quoi ?! Mais comment donc ?! On m'avait promis qu'ils seraient en sécurité. L'envie folle de partir, de s'évader loin d'ici avec sa famille l'envahit à nouveau. C'était un réflexe tout à fait naturel, mais qui ne réglerait absolument rien.

— Elles sont saines et sauves. Tout va bien ! Maintenant, dites-moi, avez-vous d'autres informations dont vous auriez omis de nous parler ?

— Non, pas du tout. Mais pourquoi donc ce doute dans votre ton, monsieur l'agent ?

— Qui que ce soit que vous ayez offensé, soyez certain d'une chose, il veut se venger, il veut vous faire mal, très mal.

— Je vous assure que je n'y suis pour rien.

Sam laissa Pascal et quitta la maison en saluant Charlotte et sa maman, qui s'étaient patiemment installées au comptoir de la cuisine.

Patrick, lui, se promenait dans la cour extérieure et n'avait pas encore remarqué l'arrivée de la petite famille. Quand Sam l'aperçut, il voulut aller le questionner également.

— Monsieur Craig, pardonnez-moi monsieur Craig !

— Oui monsieur l'agent.

— Écoutez, je ne vais pas tourner autour du pot. Il y a urgence. Si vous savez autre chose à propos de cette affaire, il faut nous le dire tout de suite ! N'avez-vous donc pas d'autres informations à nous transmettre ?

— Non, pas du tout ! Mais pourquoi cette question ?

— Bon d'accord. C'est comme vous voulez, désolé pour le dérangement. Et surtout, soyez prudent !

Sam quitta la demeure sachant très bien que les deux frères mentaient, mais il ne pouvait pas les forcer à collaborer avec la police. Une voiture avait été envoyée pour apporter les effets de Katie et de Charlotte, ainsi que pour venir le chercher et le ramener à sa voiture. Nadine, efficace, s'en était occupée.

Dieumegarde était occupé, depuis tôt ce matin-là, à questionner des témoins qui auraient bien pu voir ce qui s'était passé sur une nouvelle scène de crime. Un cadavre gisait au sol, à quelques mètres d'un échafaud installé contre le mur nord-ouest d'une maison cossue d'Outremont. Il s'agissait de Paul Pouliot, alias PowPow. Celui-ci n'était pas tombé accidentellement, car il n'y avait aucune trace de retenue sur l'échafaud et il portait son harnais. Tout porte à croire qu'il avait été poussé, car le corps gisait trop loin de l'échafaudage pour être simplement tombé. L'heure du décès

remontait à quelques heures déjà, selon les observations préliminaires des experts. Dans la tête du sergent-détective Dieumegarde, c'était clair, il s'agissait d'un homicide.

Quand on informa Dieumegarde au sujet de l'attaque chez Pascal Craig, il avait compris que la filière montréalaise russe s'activait. Il demanda à ce que l'individu cueilli plus tôt chez les Craig soit amené dans la salle d'interrogatoire, située au deuxième sous-sol de son poste de quartier. Dès que Dieumegarde arriva au poste, on l'informa que son échantillon de sang contenait le même ADN que son échantillon précédent, celui de la bande de poils. Il s'agissait donc du même criminel, mais celui-ci, retrouvé au pied de son échafaud, ne serait plus en état de nuire.

Dieumegarde arriva avec une bouteille de vodka et des cigarettes.

— Bonjour camarade ! Je vous offre un verre de vodka ? lança-t-il pour amorcer la conversation.

- Non !
- « Non merci », vous vouliez dire. Mais où sont vos manières ?
- Non merci ! dit le Russe.
- Bon ! Dites-moi monsieur, comment vous appelez-vous ?
- Alexei Koutchev.
- Où étiez-vous ce matin, entre 7 h et 10 h ?
- Au travail !
- Et où est-ce que vous travaillez monsieur Koutchev ?
- Ça dépend des jours !
- Bon, disons ce matin, entre 7 h et 10 h, vous étiez au travail, où ?
- Au gymnase.
- Ce matin, vous travailliez au gymnase ?
- Oui.
- Quelqu'un peut confirmer cela ?
- Oui.
- Et qui peut confirmer cela ?
- Le patron du gymnase.
- Quel est son nom ?
- Sergei.
- Sergei qui ?

- Sergei Trotinef.
- Comment peut-on joindre monsieur Trotinef, à son gymnase, je présume ?
- Non.
- Alors, où et comment pouvons-nous le joindre ?
- En Russie.
- Monsieur Trotinef est en Russie, en ce moment même ?
- Koutchev regarda sa montre et confirma que Trotinef atterrirait en Russie dans 3 heures et 38 minutes, très exactement.
- Trotinef ne peut donc pas nous confirmer que vous vous trouviez au gymnase ce matin.
- Oui, il le peut. À distance, par une télécommunication.
- Bien sûr, on va le joindre facilement en Russie ! dit ironiquement Dieumegarde. Et il reviendra quand ?
- Probablement jamais.
- Je vois ! Si on place un mandat d'arrestation contre lui, il se terrera en

Russie. Par contre, il peut jurer sur la bible que vous étiez avec lui ce matin ?

— C'est bien cela, sergent-détective Dieumegarde, répondit le Russe sur un ton sarcastique.

Dieumegarde sortit prendre l'air et marcher dans le corridor pour relâcher la frustration qui l'envahissait. Il fit venir l'agent qui avait procédé à l'arrestation de monsieur Koutchev. L'agent Murray descendit rapidement au deuxième sous-sol et rejoignit Dieumegarde.

— Agent Murray, dites-moi que vous avez bien lu les droits à monsieur Koutchev ce matin ? demanda Dieumegarde sur un ton calme, mais incisif.

— Non, mon sergent-détective.

— Et pourquoi donc, n'avez-vous pas lu les droits à ce monsieur ? Sur un ton encore plus incisif.

— Parce qu'il était inconscient mon sergent-détective.

— OK, arrête avec ton « sergent-détective » là ! Puis dis-moi que quelqu'un a lu ses droits à cet enfoiré-là.

— Non ! Je ne peux pas vous l'assurer, monsieur !

— C'est bon ! Merci agent Murray !

Dieumegarde demanda à Nadine de venir le rejoindre à son tour.

Nadine descendit au deuxième sous-sol et rencontra Dieumegarde à mi-chemin dans le corridor.

— Vous vouliez me voir monsieur ? demanda-t-elle.

— Nadine, j'ai l'impression qu'on a omis de lire les droits à monsieur Koutchev ce matin. Est-ce que tu sais si quelqu'un lui aurait lu ses droits ? Je t'en prie, dis-moi oui !

— Non ! monsieur Koutchev a été inconscient jusqu'à votre arrivée.

— Vous en êtes certaine ?

— Oui, je l'ai surveillé sur les caméras. J'ai les enregistrements si vous voulez.

— Oui, je voudrais les visionner plus tard, mais en attendant, pourriez-vous faire quelque chose pour moi ?

— Oui, je vous écoute ?

— Trouvez-moi quelqu'un qui frappe fort, s'il vous plaît.

Dieumegarde revint dans la petite salle d'interrogatoire et se mit à lire les droits à Koutchev. Le russe l'en remercia et demanda à ce qu'on appelle son avocat. Voici ses coordonnées, dit-il en poussant un papier vers l'agent.

— Bien entendu monsieur Koutchev. Mais en attendant l'arrivée de votre avocat. J'ai quelques questions supplémentaires pour vous.

— Je ne répondrai pas sans la présence de mon avocat.

— On vous a trouvé dans une maison privée, à des kilomètres de votre soi-disant gymnase. Comment et pourquoi vous êtes-vous rendu là ?

— J'étais inconscient, je me suis réveillé ici. Je n'ai pas de souvenirs de quoi que ce soit entre le gymnase et ici monsieur l'agent.

— Tu vas nous dire qui t'a envoyé ici et pourquoi tu t'en prends à de pauvres gens. Maudit lâche ! T'en prendre à une fillette et une jeune mère de famille. T'es rien qu'un pas de couilles !

— Dieumegarde sentit la table bouger. Heureusement que le colosse était attaché à la table avec des chaînes aux poignets et aux pieds. Sinon, qui sait ce qu'il aurait pu lui faire.

Le jeu des insultes semblait donner des résultats, s'il pouvait l'insulter juste assez pour lui faire dire quelque chose d'incriminant.

— Je vais t'écraser la tête en bouillie !
répondit le Russe.

— Tu ne peux rien faire de tout ça. Tu es mon prisonnier jusqu'à ce que ton avocat arrive. Puis tu vas voir qu'on sait jouer à ce jeu-là, nous autres aussi.

On cogna à la porte, Dieumegarde ouvrit la porte et laissa entrer le plus gros des policiers de la ville, un géant qui devait se pencher pour passer sous l'embrasure de la porte. Tellement large, qu'il devait se placer de côté pour franchir le cadrage !

— Dieumegarde, vous m'avez fait appeler, dit l'immense policier.

— Oui, j'aurais besoin de vous pour aider ce monsieur à se rappeler certains détails au sujet de sa matinée.

— D'accord Dieumegarde ! Vous voulez peut-être aller vous chercher un café ou prendre l'air ? Il fait beau à l'extérieur.

— Merci Lacasse. Je ne sais pas si je pourrai revenir. Assurez-vous que ses chaînes soient bien serrées avant de partir et laissez toutes les lumières allumées et montez le chauffage. Ah oui ! Mettez le volume de la trame sonore au maximum, comme ça il devrait passer une bonne nuit. Il se tourna vers Koutchev et lui dit : « Dès que l'agent Lacasse en aura fini avec vous, vous pourrez appeler votre avocat. Oui, oui, vous pourrez appeler votre avocat, mais je ne sais

pas si vous serez en mesure de lui parler.
Bonne nuit Koutchev ! »

Dieumegarde avait à peine eu le temps de fermer la porte du local derrière lui que les murs tremblaient.

Comme promis, Fabien avait pris rendez-vous avec Mama Patrone pour lui expliquer que le comportement de Paolo et Alfonso ne serait pas toléré à l'intérieur de l'entreprise. Je m'attends maintenant à ce que ces deux garnements laissent ma famille et « *la business* » de ma fille Lori tranquille. Vous êtes de bons clients et elle vous offre déjà un bon prix.

Mama Patrone corrigea la dernière phrase de Fabien.

— Elle « NOUS » offre déjà un bon prix.

C'est un « NOUS » inclusif Fabien !

« NOUS » sommes l'un de ses meilleurs clients maintenant et il faut que cela pèse

dans la balance. Est-ce que vous comprenez cela ?

— Écoutez Mama Patrone, je ne veux pas de trouble avec vous, mais il ne faut pas inclure la pépinière de ma fille dans l'affaire, s'il vous plaît. Ils n'ont rien à avoir avec notre entente.

— Au contraire, ils ont tout à avoir avec notre nouvelle entreprise. Nous serons plus forts, si nous sommes tous unis. Bon ! Ça suffit maintenant ! Roberto et moi devons aller à l'église pour une prière en l'honneur de ma belle-sœur. Fermez la porte derrière vous. Au revoir Fabien. Toujours un plaisir de faire affaire avec vous, disait la Mama, en se retirant dans ses quartiers.

De toute évidence, Fabien n'avait pas réussi à convaincre Mama Patrone. Il se rendit donc à ses propres bureaux où il ne fut pas surpris de voir les deux frères italiens, toujours stationnés près de la porte de garage. Fabien se rendit directement vers eux et sur un ton agressif, il hurla :

« Vous allez foutre le camp ! Allez voir ailleurs et ne mettez plus jamais les pieds ici, ni à la pépinière, c'est compris ?! »

Devant la colère déployée par Fabien, les Italiens comprirent qu'il fallait mieux quitter les lieux pour le moment. Sourires en coin, ils avaient la ferme intention de revenir dès le lendemain matin.

À l'arrière-magasin, il y avait une ambiance affolée, les ouvriers étaient visiblement ébranlés. Ils venaient d'apprendre la triste nouvelle à propos de Paul Pouliot.

Fabien voulut plus de détails : « Que s'était-il passé ? Comment était-ce arrivé ? Était-ce sur un chantier de la compagnie ? »

— Mais enfin, dites-moi tout !

Selon ce qu'ils avaient entendu, Paul avait été tué alors qu'il exécutait des travaux de peinture. Un homme l'aurait poussé en bas

de l'échafaudage qu'il venait à peine d'assembler. Un ouvrier raconta :

« Il est mort sur le coup. Au moins, il n'a pas souffert. C'était un contrat qu'il avait obtenu des Italiens Castellini. On n'en sait pas plus patron ! »

C'est bon les gars, prenez le reste de la journée de congé et revenez tous en forme demain, annonce Fabien, encore sous le choc de la macabre nouvelle.

Fabien ne perdit pas de temps et téléphona à Léopold.

— Viens me rejoindre au bureau, j'ai besoin de toi.

— J'arrive, Pa !

Quand Léopold arriva au bureau, Fabien était prêt. Il avait déjà embarqué les fusils, l'essence et les allumettes que Léopold avait minutieusement rangés, sous une épaisse couverture, dans un hangar situé dans la cour arrière de l'entreprise. Léopold avait compris, il ne posa aucune question et

embarqua dans la camionnette non lettrée de son père.

— Léopold, je savais que tu avais compris ce que je voulais quand je t'ai fait venir dans mon bureau l'autre jour.

— Oui Pa !

— Les choses ont mal tourné, il faut que nous arrangions cela !

— Oui Pa ! J'ai tout préparé. On va tout arranger ! Évitant toujours aussi habilement d'utiliser le mot « ça » à la fin de sa phrase.

— Merci mon garçon !

Léopold avait guidé son père pour le mener tout près du local principal des Italiens Castellini et Seraccino. Fabien stationna son véhicule sur le bord d'une petite rue adjacente. De là, ils avaient une vue parfaite sur la façade des Italiens, ils observeraient et agiraient dès qu'une occasion se présenterait.

Léopold avait un restant de son dîner, de bons sandwichs fraîchement préparés par un

petit casse-croûte français du Plateau Mont-Royal. Il en offrit à son père. Fabien accepta d'emblée.

Les frères Paolo et Alfonso étaient revenus au bureau, leur voiture était dans le stationnement et ils étaient sortis, fidèles à leur habitude, prendre l'air sur le côté de la porte de garage qui mène à leur entrepôt. Léopold les avait brièvement aperçus.

Mama Patrone était également entrée au bureau, accompagnée de Roberto. Ils revenaient de l'église, précisa Fabien. Au courant de ce détail, expliqua-t-il à Léopold, à cause de la visite qu'il avait faite à Mama Patrone plus tôt dans la journée.

Bon, tout le monde était là ! C'était le moment de frapper ! — Allons-y !

Comme ils s'apprêtaient à ouvrir la porte de la camionnette, ils virent une voiture passer à vive allure, puis une deuxième et

enfin une troisième. Toutes s'arrêtèrent devant le local des Italiens.

Soudainement, quatre hommes lourdement armés sortirent des deux premiers véhicules et se dirigèrent dans l'établissement. Fabien et Léopold, abasourdis, se renfoncèrent dans leurs sièges et observèrent la scène. Les coups de feu se faisaient entendre à un rythme effréné. Les cris stridents et le bruit des vitres qui éclataient sous l'impact des balles assourdisaient nos deux témoins à bord de la camionnette.

Lorsque le silence revint, un homme sortit de la dernière voiture. Il était grand, avait les cheveux gris et portait un habit très chic. L'homme prit un cliché de lui devant l'immeuble, un égoportrait ! Léopold et Fabien n'en croyaient pas leurs yeux. Le mafioso voulait une preuve qu'il avait décimé les familles Castellini et Seraccino.

Peu de temps après le départ du contingent, l'incendie faisait rage violemment. Il ne resterait aucune trace.

Les Deschamps partirent des lieux rapidement, ils en tremblaient de partout, à un point tel que Fabien dut se stationner quelques rues plus loin pour se ressaisir. Léopold était tout simplement incapable de parler. Après s'être tapés sur les cuisses et les bras pour s'assurer qu'ils n'avaient pas rêvé, ils se regardèrent et se firent un signe de la tête pour confirmer qu'ils allaient mieux. Ils prirent quelques bonnes respirations profondes et reprirent la route.

Fabien reconduit Léopold au bureau et de là, chacun entra chez eux et passa le reste de la soirée à se remémorer, sans cesse, l'événement.

Un autre groupe de personnes en voulait encore plus à ces Italiens que Fabien. Pas surprenant, leur façon de faire des affaires était cavalière, ils avaient dû se faire

beaucoup d'ennemis au fil du temps. Enfin, ce qui était important, c'était que le travail avait été fait, et il avait été bien fait.

Le lendemain, tous les postes de télévision et de radio ne parlaient que de cette histoire. Les journaux en faisaient leurs premières pages et fournissaient des photos chocs de l'événement. L'équipe de Dieumegarde n'avait pas réussi à protéger tout le monde. La surveillance n'avait même pas encore été assignée pour les Castellini et Seraccino. À cet effet, le commandant serait certainement plus sensible à la requête présentée par son équipe.

Et puis, il restait encore les Russes sur le territoire et l'autre gang d'Italiens du clan calabrais. Ce gang était fortement soupçonné de la récente tuerie. Sans oublier la famille Craig, comme Sam l'avait si pertinemment rappelé à l'équipe. Il ne fallait pas se laisser distraire, car les autres forces n'allaient pas tarder à se manifester.

Huitième chapitre



Dans la maison secrète, la famille Craig s'était rassemblée autour de la grande table de la salle à manger. Tous y étaient.

Katie avait récupéré ses valises et ses effets personnels, incluant son téléphone portable, comme le jeune policier le lui avait promis.

Le frigo et le garde-manger avaient été généreusement garnis, il y avait tout ce qu'il fallait pour préparer un bon repas. Chacun mettait la main à la pâte et participait, à sa façon, à la confection des plats qui seraient servis au souper.

L'ambiance était joyeuse malgré tout. Cela faisait trop longtemps qu'ils avaient eu l'occasion de partager de si bons moments, tous ensemble.

Charlotte suivait son papa partout, il ne pouvait faire un pas sans qu'elle soit derrière lui ou carrément dans ses jambes. Il la laissait s'asseoir et se coller sur lui, même s'endormir sur lui. Elle lui avait beaucoup manqué. Pascal voulut se mettre à travailler, mais il n'avait toujours pas accès à ses textes. Il n'avait pas encore informé qui que ce soit de sa mésaventure avec le pirate informatique. Seul Dieumegarde savait.

Il se mit donc à réécrire l'histoire, de mémoire. Il reprit les aventures, les unes après les autres en y incorporant des défis encore plus trépidants. « Mlle Youmi sera contentée ! » Les idées coulaient à flots, de nouveaux personnages s'intégraient à l'histoire, les récents événements lui servant d'inspiration. Les méchants étaient encore plus méchants. *[Plus méchant que vous ne*

l'imaginez maintenant ! Et l'héroïne, attendez de voir cela].

Dorénavant, lamU sera impassible devant ses adversaires, elle utilisera des moyens plus sophistiqués et inventifs que tous les héros avant elle. Elle vous utilisera pour mieux vous éliminer. Tel un insecte qui pondrait en vous, sa progéniture. Elle vous possèdera ! Sortez vite ! Sauvez-vous ! Courez ! Cachez-vous ! Sachez qu'elle vous traquera jusque dans vos derniers retranchements. Vous êtes cuites, vous, mauvaises créatures de ce bas monde.

La maison de productions n'avait pas encore formellement réagi aux nombreuses critiques qu'elle recevait en lien avec l'auteur de la nouvelle série à venir. Robert J. Langton s'était montré patient, car il était certain d'avoir mis la main sur une série qui ferait tout un tabac. *Langton Productions Corporation* se résigna à publier son premier communiqué depuis la sortie de cette affaire.

Après consultation auprès de ses avocats, elle publiait ceci :

« *Langton Productions Corporation* (NYSE, LPC-14,76\$) ⁽¹⁾ est sensible aux commentaires et à la perception du public quant aux allégations faites à l'endroit de monsieur Pascal Craig. *Langton Productions Corporation* se dissocie totalement de tout acte illégal que l'auteur aurait pu commettre.

Toutefois, *Langton Productions Corporation* honorera son entente avec monsieur Craig jusqu'à ce que les autorités annoncent s'il y aura, ou non, des accusations portées contre lui. »

⁽¹⁾ Informations et/ou données fictives.

La nouvelle se propageait rapidement. Les bulletins télévisés, la radio et les tabloïds diffusaient le communiqué de presse officiel de *Langton Productions Corporation*.

L'heure du souper approchait à grands pas et Pascal décida de se replonger dans ses histoires. Aucun obstacle ne pouvait arrêter la nouvelle coqueluche de Pascal. Elle était

surhumaine, s'affranchissait de toutes les missions que pouvait lui confier son créateur.

Tenez par exemple le premier épisode de la série, l'héroïne, lamU, est envoyée en Corée du Nord. Elle se transforme en une jolie militaire qui respecte les règles établies et qui a durement gravi les échelons de son unité. Han Kong-ok, alias lamU, a récemment été promue dans la garde rapprochée du Président King Jung Kong.

Celui-ci s'apprêtait à lancer une fusée sur la lune. À son bord, une armée de soldats nord-coréens qui auront la mission de prendre possession de la face cachée de la Lune et d'occuper le territoire indéfiniment. Ces intentions sont maléfiques. De là, il pourrait lancer des offensives sur d'autres planètes et conquérir l'univers. Du moins, c'est ce que King Jung Kong faisait croire à sa populace.

Le jour du lancement approchait, lamU avait réussi à dissimuler des armes, des

grenades et des explosifs au deuxième étage d'un bâtiment situé non loin du site de lancement. Le deuxième étage était muni de plusieurs grandes fenêtres, sur trois côtés, dont celui adonnant sur la fusée. Les environs étaient bien gardés et lamU savait qu'elle aurait à se montrer vigilante.

Une dizaine de soldats avaient été sélectionnés à partir d'un prestigieux concours. Ils auraient l'immense fierté de servir leur pays comme jamais auparavant, selon l'annonce. « Les familles des élus se verraient assurées d'un avenir meilleur, garanti par l'État. » Le concours avait attiré les meilleurs, les élites de l'armée du Président. Bien entendu, le Président avait choisi les dix moins bons du lot. *[Pas question d'envoyer ses meilleurs soldats sur la Lune !]*

Tant de promesses et tant de mensonges sortaient de la bouche du petit homme.

Chi-Ping, chef de la sécurité du Président, avait donné congé à lamU la journée avant le lancement. C'était sa chance, la fusée était en place. Les soldats étaient installés dans une roulotte qui leur donnait une vue sur l'engin, ils se préparaient à décoller vers les étoiles, ils s'imaginaient quitter la Terre, prématurément, et à jamais pour un « Espace » lointain. Après tout, personne n'avait encore sérieusement pensé s'installer définitivement sur la lune ! Et surtout, personne n'avait réussi à le faire non plus ! Les jeunes soldats faisaient leurs adieux à leurs proches convaincus de ne plus jamais les revoir.

lamU se mit en marche, elle était silencieuse comme une panthère noire, elle se dirigea vers l'immeuble qui lui servirait de base de tir. Elle s'approcha lentement, en position accroupie, et se positionna juste derrière une porte qui était gardée ouverte à l'aide d'un morceau de bois et qui donnait accès au premier étage. De là, elle put identifier trois hommes armés, l'un d'eux se

tenait debout devant un pupitre, devant lui, une grande fenêtre lui donnait une vue parfaite sur la tour de lancement. Il devait être le plus haut gradé de ce petit groupe. Deux autres officiers se tenaient un peu plus à droite, faisant dos à leur chef, ils semblaient étudier une carte qui était épinglée sur le mur devant eux.

IamU se faufila lentement dans la pièce. Elle s'approcha furtivement de l'homme qui se tenait devant le pupitre. En un mouvement très rapide, elle passa sa lame sous son menton, elle le retint pour que sa chute ne fasse pas de bruit.

Elle sortit son silencieux et fit feu, directement à la tête des deux autres soldats. L'un après l'autre, ils tombèrent lourdement par terre, mais personne n'entendit. Notre héroïne se dirigeait vers la porte qui donnait sur une galerie en béton munie d'une rampe d'au moins un mètre de hauteur, également en béton. Cette galerie menait à un escalier extérieur qui conduisait

au deuxième étage de la bâtisse. Elle fit le parcours en rampant pour ne pas être vue. Tout au long du chemin, elle plaça ici et là des explosifs afin de contrer quiconque serait tenté de venir la perturber lorsqu'elle serait en position de tir.

Arrivée à l'étage supérieur, elle sortit le fusil qu'elle avait caché dans le plancher, sous une planche près du mur.

Tout était en place, elle prit une bonne inspiration et se mit en position de tir ; un genou au sol et le corps bien droit. Sa cible : le réservoir d'essence. Bien qu'il soit immense, celui-ci était positionné derrière la fusée et n'était accessible que sur une petite partie. Les Nord-Coréens avaient bien étudié le site avant de s'y installer, il n'y avait pas d'immeubles du côté des réservoirs, un champ rasé à plat et miné pour éviter toutes intrusions. Il fallait donc que le tir soit parfait. lamU déverrouilla l'arme, engagea la munition et fit feu ! Et merde ! s'exclama-t-elle.

— Papa ! Papa ! On va souper ! Viens !
Pascal se fit sortir de son univers. Il rejoignit la famille et profita d'une agréable soirée avec les gens qu'il aimait.

Pendant ce temps, les Russes lançaient une deuxième vague sur Montréal, visant à mettre la main sur des informations que détenait Pascal Craig. Les deux premiers Russes n'avaient pas été à la hauteur et ne pourraient plus être mis à contribution.

Boris, surnommé Bobo, car il frappait fort apparemment. Celui-ci était lourdement accoté sur le comptoir de son pub préféré, il sirotait sa vodka quand on le sonna. C'était Victor, le *boss* ! Il faut absolument prendre l'appel quand c'est Victor qui appelle ! disait-il avec une voix nasillarde.

— Oui, dit Bobo

— Rends-toi à l'adresse que je t'envoie sur ton cellulaire. Surveille les alentours. Je veux connaître toutes les allées et venues.

Victor s'exprimait avec autorité. La demande était urgente.

— OK !

— C'est la famille Craig qui habite là. Ils se cachent et je veux savoir où !

— OK !

Le soir même, Bobo trouva un point de vue qu'il jugeait intéressant sur la maison des Craig. D'où il avait stationné sa vieille voiture, il pouvait apercevoir toutes les entrées de la maison. Il s'installa à son aise et fit le guet pendant de longues heures. Habitué à ce genre de boulot, il avait prévu le coup. Il s'était muni : d'un pot de beurre d'arachides, de deux gros sacs de pains pita, d'un couteau, de quelques bidons de 4 litres d'eau, et d'un contenant pour uriner. Ah oui ! Et une chaudière pour les gros travaux.

De plus, il s'était acheté au « *Pawn Shop* », une petite caméra, ce qui lui permettait de

filmer lorsqu'il souhaitait dormir un peu. Quand il se réveillait, il restait aux aguets et visionnait la caméra pour voir s'il n'aurait pas raté quelque chose. De toute façon, à ce stade-ci, ce qui était important, c'était de connaître les heures d'entrée et de sortie de la maison. Une fois que cela serait établi, il serait plus facile d'engager une filature pour dénicher la cachette des Craig.

Dieumegarde revint au poste. On l'avait informé que l'avocate du russe était arrivée et demandait à voir son client.

L'air définitivement bête et exaspéré, l'avocate attendait Dieumegarde de pied ferme.

- Vous en avez mis du temps !
- On vient de m'informer de votre arrivée.
- Vous n'avez pas laissé mon client faire son appel. C'est un droit fondamental !
- Je vous assure que monsieur Koutchev a pu jouir de son droit, en aucun moment il a été empêché de vous téléphoner. Il a été

inconscient pendant presque toute la journée d'hier.

— Je vais demander qu'on me fournisse les rubans d'enregistrement, monsieur Dieumegarde !

— Certainement, maître Pitboulov. Et c'est « sergent-détective Dieumegarde », précisa-t-il à l'avocate.

Habituellement, Dieumegarde ne s'en formalisait pas, mais pour elle, c'était différent.

Dieumegarde savait qu'il n'y avait aucun risque de remettre les rubans, car il avait fait tourner en boucle les passages où Koutchev dormait allègrement.

— Très bien ! Maintenant, où est mon client ?

— Par ici maître Pitboulov, suivez-moi s'il vous plaît.

Dieumegarde descendit au deuxième sous-sol et se dirigea vers la salle où Koutchev était gardé. Il ouvrit la porte et laissa entrer l'avocate en premier.

Celle-ci se mit à hurler

— Ahhhhhhh ! Mon Dieu !

Dieumegarde s'avança en contournant l'avocate pour mieux voir ce qui se passait.

— Mais qui a bien pu lui faire ça !

Koutchev avait le torse étendu sur la table, son chandail relevé par-dessus la tête et une entaille dans le dos qui s'apparentait à un mot. En s'approchant, Dieumegarde reconnut immédiatement la signature de la filière russe montréalaise. SVOYUL (le code de l'aéroport de Moscou, suivi de celui de Montréal. Cela signifiait la présence de la mafia russe à Montréal).

— Maître Pitboulov, maître ! Je vous en prie, réveillez-vous ! Dieumegarde lui tapotait les joues pour tenter de la réveiller. La pauvre avocate était tombée inconsciente en voyant l'horrible scène devant elle.

— Oui, OK, je suis là ! Donnez-moi quelques minutes s'il vous plaît.

— Bien sûr ! lui dit gentiment Dieumegarde en l'aidant à s'asseoir. Il lui demanda de ne plus bouger. Il fit appel à son équipe pour qu'on lui apporte de l'eau et qu'on vienne

inspecter la scène de crime au plus vite. Le meurtre avait été commis la veille, le cadavre était froid. Personne n'avait pu surveiller ce qui se passait dans la salle, car Dieumegarde avait fait jouer en boucle les heures de sommeil de Koutchev. Dieumegarde promit de trouver et de punir le ou les coupables.

De toute évidence, le gang « SVOYUL » avait eu peur de ce que Koutchev aurait pu dire et ils préféraient l'éliminer avant qu'il ne soit trop tard.

Les agents du poste descendirent au deuxième sous-sol et vinrent en aide à maître Pitboulov et à Dieumegarde, en prenant bien soin de ne pas contaminer davantage la scène de crime. Bien malgré eux, Dieumegarde et maître Pitboulov avaient contaminé la poignée de porte et les espaces autour de la victime. Heureusement, Dieumegarde n'avait pas touché au cadavre. Quelqu'un de moins expérimenté aurait pu être tenté de venir en aide à quelqu'un qui

était déjà mort. Dieumegarde l'avait deviné au premier regard. L'équipe spécialisée en scènes de crime arriva et on dirigea tout le monde vers le premier étage.

Dieumegarde s'arrêta à mi-chemin dans l'escalier et, l'air pensif, il se retourna et se remit en direction des salles, mais cette fois-ci, il passa la salle d'interrogatoire. Tout de suite, il remarqua que la porte de la salle où il avait installé les appareils de Pascal Craig était entrouverte, il poussa sur la porte et dit :

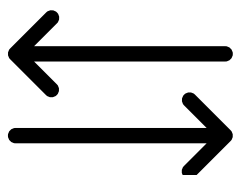
« Ce n'est pas vrai ! *Cinq, six boîtes de tomates vartes !* »

Hormis le policier Lacasse, tout avait disparu, il n'y avait plus rien, pas de traces. L'agent avait été placé en position assise, adossé au mur du fond, avec un petit bout de papier collé au front sur lequel était écrit : « SVOYUL ».

N'importe qui d'autre aurait eu envie de se rouler en petite boule et de s'accoler à un mur en guise de réconfort, mais pas Jean D.

Dieumegarde. La tournure des événements le mettait au défi et il retrousserait ses manches pour mettre la main au collet de ces bandits, d'autant plus qu'il savait de qui il s'agissait maintenant.

Neuvième chapitre



Les opérations reprenaient peu à peu dans l'entreprise de Fabien et Johnny. Ce dernier avait pris les choses en main. Il

s'occupait de donner l'ouvrage aux ouvriers et de faire progresser tous les chantiers. Johnny prit également la responsabilité des projets d'aménagement paysager et il s'occuperait des préparatifs pour le déneigement dès que l'automne se pointerait le nez. Cela l'aidait à ne pas trop penser à ce qui était arrivé, il préférait se tenir occupé ; de corps et d'esprit. Rapidement et très naturellement, les gars s'étaient tournés vers lui, c'était leur nouveau leader. Fabien lui faisait totalement confiance et il demanda à

Léopold d'aider Johny dans son nouveau rôle.

Tout cela rassurait Fabien, il partit donc rendre une visite à son avocat, maître Corbeil. Il voulait prendre une hypothèque légale sur la grosse maison (*la « Grosse cabane »*), afin de récupérer son dû de 42 000 \$. Il espérait que la menace les ferait réagir et que les propriétaires enverraient le chèque. Les démarches étaient engagées et il ne restait plus qu'à attendre. L'avis leur donnait quinze jours pour payer.

Entretemps, Maria ne chôlait pas à la maison, elle avait fini de préparer les cartons d'invitation pour la fête estivale. Elle n'avait pas embêté Fabien avec ça, car il en avait plein les bottines. De toute façon, habituée, elle savait qui inviter et quoi commander.

Cela faisait quelques jours déjà qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de ses filles, elle savait que Lori était fâchée contre son père, avec raison d'ailleurs, se disait-elle. Mais

qu'est-ce qui se passait avec Katie et sa petite Charlotte ? C'est vrai, Charlotte sortait du manoir hier, puis j'ai oublié ça ! « Mère ingrate et grand-mère ingrate par-dessus le marché ! » s'infligea Maria.

Sans plus tarder, elle prit son téléphone et envoya un texto à Katie avec mille mots d'excuse et beaucoup de petites images, toutes jolies. Elle espérait que sa faute serait à moitié pardonnée. Elle attendit, mais elle n'avait pas de réponses, Katie devait être occupée. Elle réessayerait plus tard. Maria revint à ses moutons et faisait le décompte des invités, cela faisait déjà trois ou quatre fois qu'elle le faisait, mais elle n'arrivait jamais au même nombre de personnes. Elle se concentrait plus fort et elle finit par arriver à cent-huit personnes à deux reprises. Bon, le compte est bon ! Nous serons cent-huit personnes cette année ! Elle passa en revue la liste des choses à commander, la liste des emplettes et celle des vins. Il ne fallait rien oublier.

Toujours sans nouvelles de Katie, elle cliqua sur le nom de sa fille pour tenter d'établir la communication ; il n'y avait pas de réponse et sa messagerie était pleine, impossible de lui laisser un message. Elle commença à s'inquiéter et décida d'aller lui rendre visite.

Sans en informer personne, Maria prit sa voiture, une belle petite Honda Civic bleue, quatre portes. Tout ce qu'il y a de plus standard, selon ses propres dires.

Arrivée chez Katie, elle ne vit aucun signe de vie. Il n'y avait pas d'autos dans le stationnement. Patrick, le voisin et beau-frère de Katie n'était pas là non plus. Elle immobilisa sa Honda dans l'entrée et se dirigea vers la porte d'entrée principale. Elle sonna, puis sonna à nouveau. Elle cogna. Toujours rien. Pas de réponse. Quelque chose se tramait, son instinct de mère se mit en marche et ses antennes s'ouvrirent toutes grandes. Elle se mit à réfléchir et décida de

se rendre au manoir. Elle embraya son bolide et y fila directement.

Sur place, on ne put que lui confirmer que Katie Deschamps était bien venue chercher sa fille Charlotte Craig, hier.

« *Maudite marde !* » se dit-elle.

[Maria Deschamps parle bien le français en temps normal, mais là, tout ça se passait dans sa tête.]

« Mais qu'est-ce qui se passe ? »

Elle tenta de joindre Lori.

— Allô Lori ?

— Oui maman, je suis occupée à la caisse, je peux te rappeler ?

— Je veux juste savoir si tu as eu des nouvelles de Katie.

— Non, maman, je te rappelle, OK, bye !
Clic !

Bon, pas très rassurée, Maria cliqua sur le nom de Pascal Craig, son gendre.

L'appel tomba immédiatement dans la messagerie vocale de Pascal. « Au son du timbre, laissez un message. »

— Pascal, c'est belle-maman, je vous cherche partout ! J'aimerais parler à Katie, j'ai même appelé Lori pour avoir des nouvelles. Je sais que Katie est allée chercher Charlotte au manoir hier. OK, rappelle-moi dès que possible là ! Bye !

À bout d'idée, Maria prit le chemin du retour en se promettant de ne plus se laisser distraire par des événements extérieurs au détriment de sa famille. En se réprimandant, elle réitéra que sa famille passe en premier, un point c'est tout !

Bobo avait été témoin de tout cela. C'était le premier signe de vie auquel il avait assisté depuis qu'il montait la garde. En manque d'activité, il avait suivi Maria dans tous ses déplacements.

Victor, qui s'était violemment emparé du cellulaire de Pascal au poste de police, venait d'envoyer à Bobo une copie du message vocal de Maria Deschamps.

Bobo effectua quelques recherches sur le web, et se présenta à la pépinière « L'orée Deschamps », pour rendre visite à la propriétaire, madame Lori Deschamps.

— Bonjour madame Lori Deschamps s'il vous plaît ?

— C'est moi, comment puis-je vous être utile ?

— C'est que, voyez-vous, je cherche mon ami Pascal, Pascal Craig, en roulant lui aussi, beaucoup trop le « r ».

— Je ne sais pas où il est. Qui êtes-vous, au juste ?

— Un ami d'enfance, nous avons joué au foot ensemble.

— Désolée monsieur, je ne peux vraiment pas vous aider, mais si vous me laissez vos coordonnées, je pourrai lui dire que vous le cherchez. Lori savait que l'homme mentait, ni Pascal ni Patrick n'avaient joué au foot. En plus, au Canada, on dit football ou soccer, se disait-elle.

— D'accord madame, je vous remercie profondément.

Lori eut des frissons, elle n'avait pas aimé la façon dont le monsieur avait utilisé le mot profondément, ça ressemblait à « je vais t'enterrer profondément » ou « je vais t'enfoncer un couteau profondément ». On ne remercie pas quelqu'un profondément ?!

Elle porta une attention particulière aux traits du visage de l'homme qui venait de quitter les lieux et nota le numéro de sa plaque d'immatriculation. Une vieille Chevrolet « Caprice » avec imitation bois sur les côtés, parsemée de rouille. La même voiture que son père avait quand elle était plus jeune.

Aussitôt que le personnage eut disparu, elle rappela sa mère.

— Maman !

— Ah ! Dieu merci ! C'est toi Lori !

— Bein voyons, qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'ai pas de nouvelles de ta sœur.

J'ai essayé de la joindre toute la journée, je suis même allé chez elle. J'ai de mauvaises vibrations là, *je te l'dis* !

— Voyons maman, calme-toi là ! On va retrouver Katie, c'est sûr.

— En tout cas, si tu as des nouvelles, tu m'appelles, peu importe l'heure, OK ?

— Oui maman. Ne t'inquiète pas, va te prendre une bonne tisane, ça va te calmer, lui suggéra Lori.

Lori n'osa pas lui raconter la visite de l'étrange monsieur qui venait de partir de crainte que sa mère s'inquiète davantage. Elle demanda à Pete de bien vouloir la remplacer à la caisse pour le reste de la journée, elle avait des courses à faire.

Elle prit les clés de la camionnette. Elle se sentirait plus en sécurité à bord de ce véhicule. Sans trop réfléchir, elle emprunta les petites rues du quartier et avant longtemps, elle s'aperçut que la vieille Chevrolet la suivait. Sur le coup, elle fut saisie d'un bref moment de panique qui fit place à une force intérieure innée chez elle. Elle ne s'en laisserait pas imposer, se dit-elle.

Son premier réflexe fut de téléphoner à sa sœur Katie. Elle activa la fonction mains libres et rejoignit facilement sa sœur.

Surprise de l'avoir au téléphone !

— Bon, enfin ! Te v'là toi ! dit Lori.

— As-tu essayé de me joindre avant ?

— Non, pas moi, mais maman. Elle est tout énervée là, elle s'imagine toutes sortes de scénarios plus graves les uns que les autres. Où êtes-vous ?

— Ah ! On s'est loué un chalet dans le nord pour quelques jours. Ça nous fait du bien de nous retrouver, de passer du bon temps ensemble.

— Bon OK ! Je suis contente de savoir que tout va bien. Tu appelleras maman dès que tu le pourras. Elle a laissé un message à Pascal et ta boîte vocale est pleine !

Lori enchaîna :

— Ah oui ! J'allais oublier. Il y a un homme qui est passé tout à l'heure à la pépinière, il cherchait Pascal. Il disait avoir joué au foot avec lui.

— Quoi ? Pascal n'a jamais joué au foot. Comment s'appelait-il ?

— Il n'a jamais voulu me donner son nom, il avait l'air d'un Russe par exemple. Il roulait ses « r ».

— Lori ! Lori ! Écoute-moi bien. Sois très prudente. Appelle la police immédiatement. Et sortez de chez vous, je t'en prie !

— Hein ? Bein voyons Katie ! Tu me fais peur là !

— Je ne peux pas en dire plus, mais appelle la police, là ! Maintenant !

— Allô ! Allô ! répétait sans cesse Lori.

Katie se mit à trembler de partout, ses jambes lâchèrent et elle s'affaissa, en position assise sur le sol, en laissant sortir un cri de mort !

Pascal et Charlotte accoururent les premiers vers la cuisine. Katie était en pleurs et tremblait encore plus fort.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma chérie ? demanda Pascal en fronçant le sourcil droit,

très inquiet de voir sa femme dans un tel état. Incapable de parler, Katie remit le combiné à Pascal.

— Charlotte, ma jolie, reste à côté de moi, viens tout près. Demanda calmement Pascal à sa petite. Et puis, il prit le téléphone et dit : « Qui est-ce ? ».

— Pascal ?! C'est moi, Lori ! Où est Katie ? Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Elle est complètement effrayée ! C'est plutôt à moi de te demander. Que lui as-tu dit ?

— Y'a un homme qui est venu à la pépinière tantôt, il te cherchait !

— OK, puis ?

— C'est un Russe qui dit avoir joué au foot avec toi quand vous étiez jeune.

— Lori ! Appelle la police tout de suite !

— Bein voyons ! Qu'est-ce qui se passe ? Katie m'a dit la même chose !

— Oui, écoute-nous s'il te plaît ! C'est important... pour votre sécurité et la nôtre ! Appelle la police ! Et puis Pascal raccrocha.

Lori venait de comprendre qu'il était vraiment arrivé quelque chose de grave. Maman avait raison ! Elle accéléra, quasi inconsciemment, pour créer une distance entre elle et la vieille Chevrolet. Bobo avait accéléré lui aussi. Définitivement, il la suivait. Sans plus d'hésitation, Lori fit l'appel aux services d'urgence.

— Bonjour, ici le 9-1-1.

— Bonjour, je m'appelle Lori Deschamps. Je suis à bord de mon véhicule et un homme me poursuit.

— Dites-moi Lori, où êtes-vous précisément ?

— Sur la rue Notre-Dame, coin Bourbonnière, en direction ouest.

— Très bien !

— Quelle marque et quel modèle de voiture conduisez-vous ? Et votre numéro de plaque s'il vous plaît ?

— Lori lui transmet les informations demandées.

— Très bien Lori ! Une voiture est en route. Connaissez-vous la personne qui vous poursuit ?

— Non, mais je sais qu'il est Russe et j'ai pu prendre en note son numéro de plaque plus tôt, je vous le donne ?

— Oui, allez-y, je vous écoute.

— Lori lui communiqua la série de lettres et de chiffres qui composait le numéro de la plaque.

— D'accord ! Êtes-vous en mesure de me faire la description du véhicule ?

— Oui, il s'agit d'une vieille Chevrolet « Caprice » avec imitation bois sur les côtés, avec de la rouille.

— Parfait ! Gardez votre calme. Je dois faire un appel, je vous mets en attente et vous reviens tout de suite.

L'opérateur transmet les informations aux auto-patrouilles banalisées. Sam, de l'équipe de Dieumegarde, saisit l'appel. Il était dans le secteur et se rendit rapidement sur la rue Notre-Dame, en direction ouest. Il repéra le véhicule du suspect et se positionna à deux voitures de distance de celle-ci.

— Lori, nous avons une voiture banalisée qui suit le véhicule du suspect. S'il vous plaît,

poursuivez votre chemin comme si de rien n'était.

— Mais où vais-je ?

— Continuez sur Notre-Dame et prenez-le tunnel Ville-Marie, en direction de l'autoroute 20 Ouest (Aéroport de Montréal). D'accord Lori ?

— D'accord ! Restez en communication avec moi. Je reçois un appel, je vous remets en attente quelques secondes, merci de patienter. C'était Nadine qui communiquait avec l'opérateur, elle l'informa de l'opération qui serait mise en place pour intercepter la vieille Caprice.

— OK ! dit Lori, un peu soulagée de savoir la police, là, quelque part derrière elle. Lori garda sa concentration sur la route, elle roula à la vitesse permise pour éviter de perdre de vue le Russe. Ainsi, la police pourrait facilement les suivre.

— Lori ?

— Oui !

— On m'a donné des instructions, je vais avoir besoin de votre collaboration. Je vais

vous demander de prendre la sortie menant au rond-point, à Dorval.

— Oui, je vois, je veux dire que je connais ce secteur.

— Très bien ! Tout se déroule comme prévu. Poursuivez votre chemin, en signalant vos changements de voie bien à l'avance, s'il vous plaît. Une fois que vous serez arrivée au carrefour giratoire, dirigez-vous dans la voie qui vous ramènera en direction est, sur l'autoroute 20. Vous comprenez ?

— Oui, très bien !

— Parfait ! Si je me fie aux informations que le policier me transmet, ça sera la prochaine sortie, préparez-vous.

— Je suis prête ! Mon clignotant est activé. Le Russe n'a pas mis le sien !

— Ne vous inquiétez pas, s'il ne prend pas la sortie, le policier le suivra. Lori, concentrez-vous sur votre conduite, s'il vous plaît.

— Bon, j'y suis ! Le premier feu de circulation du carrefour est vert, j'y vais !

Lori poursuivit sa course comme on lui avait demandé. Elle avait fait le virage à 180 degrés et elle s'engageait maintenant sur l'autoroute 20, en direction est. Elle regardait dans son rétroviseur et ne voyait plus la Chevrolet.

— L'opérateur remerciait Lori et l'a félicitait : « vous avez été une superbe collaboratrice ! »

— Comment ? Qu'ai-je fait ?

— Le plan a fonctionné. Nous l'attendions dans le carrefour giratoire. Il n'avait plus d'issue, nous bloquions toutes les sorties immédiatement après votre passage. Il a été pris en souricière. Vous pouvez maintenant entrer chez vous en toute sécurité. Merci encore pour votre collaboration. Le plan de Nadine avait parfaitement fonctionné.

— Merci à vous ! dit Lori, vraiment soulagé cette fois-ci !

Lori appela Katie sur le champ. Le téléphone sonna et Pascal répondit.

— Allô Lori !

— Oui, c'est moi ! Écoutez bien ça ! Vous n'en croirez pas vos oreilles ! Lori lui raconta son incroyable histoire dans tous les détails. Ils l'ont arrêté ce fou !

— Tu en es certaine ?

— Oui, oui, l'agent au service d'urgence me l'a dit.

— Quand même Lori. Je ne suis pas sûr à 100 % que vous êtes en sécurité. Est-ce que tu crois que vous pourriez fermer la pépinière pour quelques jours et vous en allez quelque part, loin ?

— Pas vraiment. C'est encore la saison estivale, les vacances approchent et les gens vont vouloir acheter de nos produits pour faire des travaux sur leur terrain. C'est toujours une bonne période pour nous, ce temps-ci de l'année.

— Oui, je comprends. Dans ce cas, soyez prudents, car...

Pascal sentit qu'il devait s'arrêter là. Sinon, il en dirait trop à Lori.

— Car ? reprit Lori.

— Non rien ! Soyez prudents ! N'en dites pas trop à votre mère, cela pourrait l'énervé encore. Au revoir, on vous aime fort !

Pascal prit quelques minutes additionnelles pour rappeler sa belle-mère.

— Bonjour Belle-Maman !

— Enfin ! Vous êtes encore en vie vous autres ? Dis-moi que Katie va bien ?!

— Oui. Calmez-vous, madame Deschamps, Katie va très bien et Charlotte aussi.

— Mais qu'est-ce qui se passe en fin de conte* ?

*[*Conte au lieu de compte, c'est volontaire. Le dénouement de l'histoire (du conte) approche].*

— Katie, France, Patrick, Charlotte et moi sommes installés dans un chalet pour quelques jours. Nous avons envie de passer du bon temps ensemble. On pensait venir vous visiter bientôt.

— Mon Dieu que j'ai eu peur. Je pensais qu'il vous était arrivé quelque chose de très

grave ! Ne me faites plus jamais ça vous autres !

— Je suis désolé, Belle-Maman ! On fera tout pour se faire pardonner, c'est promis !

— Bon d'accord ! Bisous à vous tous et un tout spécial pour Charlotte ! À bientôt, très bientôt, j'espère.

Maria était maintenant rassurée.

— À très bientôt ! Pascal raccrocha.

Il se dit : « Ouf ! Il va falloir que ça se case cette histoire-là, je commence à avoir hâte de retrouver ma vie d'avant ».

Un membre du gang « SVOYUL » mit Victor au courant de l'arrestation de Boris, alias Bobo. Mécontent, Victor tabassa le messenger, comme si c'était de sa faute. Ayant toujours le portable de Pascal, il cliqua sur le nom de Katie. L'appel s'achemina. Heureusement, c'est Pascal qui avait le cellulaire de Katie en main depuis qu'elle s'était effondrée. Il vit le nom de l'appelant s'afficher, c'était son nom. Sachant que cela

ne pouvait être que l'un des Russes, il ne répondit pas.

Victor cliqua alors sur le nom de Maria Deschamps.

La mention « belle-maman » figurait dans la zone normalement réservée à la fonction qu'occupe une personne dans une entreprise. Il fit l'appel :

— Oui allô !

— Bonjour madame Deschamps ?

— C'est bien moi. Qui est-ce ?

— C'est l'Association des Jeunes Lecteurs de Montréal (AJLM). Disait Victor en tentant de camoufler son accent russe du mieux qu'il pouvait.

— Oui, qu'est-ce que vous vendez, monsieur ? demanda-t-elle rapidement avec l'intention de mettre fin à l'appel.

— Nous aimerions parler à Pascal Craig pour l'inviter à une séance de lecture à la Grande Bibliothèque. Malheureusement, nous n'arrivons pas à le joindre. Aurait-il changé de numéro de téléphone récemment ?

— Non, pas que je sache, mais il a pris des vacances, il est dans un chalet. Peut-être que le signal n'est pas bon là-bas.

— Là-bas. Dites-vous ?

— Oui, au chalet !

— Et où est ce chalet, madame ?

— Ça, je ne le sais pas, ils ne me l'ont pas dit, mais Pascal reviendra bientôt, je pourrai lui demander de vous rappeler, si vous voulez ?

— Non merci, je vais tenter de le joindre autrement. C'est gentil ! Merci et au revoir. Sur ce dernier mot, le « r » avait roulé davantage et Maria s'en rendit compte.

Après l'appel, Maria regardait le bout de papier sur lequel elle avait écrit les informations de l'appel, comme elle le fait toujours par habitude. Elle n'était pas très fière d'elle, car mis à part le nom de l'Association, elle n'avait rien ! Absolument rien à transmettre à Pascal.

Le « r » roulé à la fin de la conversation lui revint en tête. Songeuse, elle commença à

se demander pourquoi l'appelant avait laissé aussi peu de détails. Pour quelqu'un qui cherchait un auteur pour faire la lecture aux jeunes, il ne s'aidait pas beaucoup. Il aurait au moins fallu qu'il laisse son numéro de téléphone.

Elle ouvrit son iPad et lança l'application Google afin de trouver le numéro de téléphone de l'association. À sa grande surprise, il n'existait pas d'association des jeunes lecteurs de Montréal (AJLM). Cela n'existait tout simplement pas !

Et la voilà qui s'énervait à nouveau. Vite, elle rappela Pascal.

— Pascal ?!

— Oui, Belle-Maman !

— L'association des jeunes lecteurs de Montréal vient de m'appeler.

Pascal se mit à rire.

— Ça n'existe pas ça, madame Deschamps.

— Je le sais, j'ai vérifié, mais l'homme qui a appelé voulait te parler pour t'offrir d'aller faire la lecture à de jeunes lecteurs.

— Comment s'appelait cet homme ?

— Je ne le sais pas, mais il avait un accent russe, tu sais ceux qui roulent les « r » là !

— Bon OK ! Belle-maman, je vais vous demander de bien vouloir vous assurer que toutes vos portes et fenêtres sont bien fermées et verrouillées. Enfermez-vous dans un endroit sécuritaire de la maison, dans votre chambre à coucher par exemple. Ne répondez à personne. Appelez la police dès que nous aurons raccroché. Je ferai la même chose.

— La belle-maman avait tenté de l'interrompre à quelques reprises, mais le temps pressait. Il fallait qu'elle se protège.

— Mais qu'est-ce qui se passe Mon Dieu ? Je le savais aussi que vous cachiez quelque chose !

— On se reparle très bientôt, belle-maman. Allez ! Faites ce que je vous ai dit !

Pascal mit fin à l'appel et composa le numéro de Dieumegarde.

— Dieumegarde !

— Monsieur Craig.

— Il se passe des choses étranges depuis ce matin. Ça fait deux Russes qui tentent de me joindre et qui passent par des personnes proches de moi comme ma belle-sœur Lori, et là, à l'instant, ma belle-maman. « Que me veulent-ils ? »

— C'est à vous de me le dire monsieur Craig !

Ou devrais-je vous appeler Sir William Sherman ?

— D'où tenez-vous une telle information ?

Dieumegarde se mit à raconter comment il en était arrivé à cette déduction :

« Vous saviez que votre frère avait gardé l'habitude de prendre son premier thé de la journée, à 11 h précise, tous les jours ? De surcroît, il le prépare exactement selon la tradition anglaise. C'est la première chose qui me mit la puce à l'oreille. »

Et puis,

« Sur la photographie, placée dans la chambre de Charlotte, c'était bien vous sur la

photo, mais vous étiez méconnaissable, votre épouse l'était tout autant ! »

Et puis,

« J'ai craqué le code que vous aviez mis en place pour crypter les données. Ensuite, j'ai pu lire vos courriels, dont un, en particulier ; un message en provenance des Russes, il contenait des menaces adressées directement au MI6. »

Et enfin,

« J'ai fait faire des recherches sur les frères Pascal et Patrick Craig. Vous savez qu'ils avaient disparu lors d'une croisière dans les Caraïbes, ils ne sont jamais revenus, c'est fou, hein ? ! »

Et il conclut en disant :

« Vous travaillez pour les Britanniques, votre frère et vous. Vous êtes des espions opérant à partir du Canada.

L'idée de prendre des jumeaux comme agents doubles, ça donne de la flexibilité et ça multiplie les possibilités. C'est génial !

Mais vous, vous aurez des explications à fournir à mes supérieurs, les Sherman ! »

— Sherman ? Allô Sherman ? Merde, il a raccroché ! « Attention, toutes les unités, positionnez-vous. Sherman va tenter de s'enfuir. »

Dieumegarde, trop occupé à s'écouter parler, n'avait pas remarqué que Sherman n'était plus à l'écoute depuis un bon moment. Le sergent-détective avait quand même posté des agents de police tout autour de la maison secrète. Personne ne pouvait en sortir sans être vu.

— Patrick ! Patrick ! Viens vite me rejoindre dans la cuisine ! Patrick approcha rapidement vers Pascal. « Nous sommes démasqués », lui annonça Pascal.

— Attends Pascal ! Durant mes tournées à l'extérieur, j'ai remarqué qu'il y avait quelques planches fragilisées sur la clôture qui donne dans le boisé derrière la maison.

— OK Patrick. Rassemble la famille et attends-moi près de la porte arrière, je vais

chercher ce qu'il faut pour faire une diversion.

— OK ! dit Patrick.

En se dirigeant vers l'arrière de la maison, il récupéra France et Katie, en chemin. Charlotte, elle, s'était agrippée à la veste de sa maman et la tenait fermement.

Pascal alla dans le garage et ouvrit le coffre de la voiture de Katie, elle y avait mis les sacs que Pascal lui avait demandé d'apporter. C'est pourquoi elle avait insisté auprès de Sam pour prendre sa voiture lorsqu'ils se sont enfuis de la maison.

Pascal sortit deux immenses poches noires. Ils les amenaient, tour à tour vers la porte arrière. De là, les frères jumeaux se mirent à sortir des balles multifonctions ; ces balles émettaient des sons stridents et projetaient des faisceaux lumineux très aveuglants avant d'exploser. De la grosseur d'une balle de « *Softball* », ils en avaient une bonne douzaine chacun.

Ils informèrent les femmes du plan. Elles étaient complètement bouche bée.

Pascal dit : « Bon ! Enfilez ces casques maintenant ! »

Les casques étaient munis d'une visière protectrice pour les yeux, de coquilles assourdissantes pour les oreilles et d'un masque à oxygène, une mini-bonbonne était intégrée au casque.

« OK ! Au compte de trois. 1, 2, 3 ! Go ! »

À l'aide d'un canon, comme ceux que les amuseurs de foules utilisent pour lancer des T-shirts aux partisans dans les estrades, ils lancèrent des balles, sur les côtés d'abord pour libérer le passage. Ensuite, ils visèrent la cour arrière, en lançant les balles plus haut dans les airs pour les faire retomber directement derrière la clôture de bois. Tous se dirigèrent vers la clôture tandis que les cris et les pétards se faisaient entendre tout autour. Les cinq membres de la famille réussirent à se rendre à l'endroit que Patrick avait identifié plus tôt, ils enlevèrent les

quelques planches qu'il fallait pour qu'ils puissent s'enfuir dans le boisé.

Au loin, quelques policiers virent un hélicoptère s'approcher, se poser et redécoller juste au-dessus des arbres. Tout cela se passa très rapidement.

Au poste de police, dans le bureau du commandant, Dieumegarde et son supérieur étaient en beaux fusils, mais satisfaits en même temps, c'était une drôle de sensation. Tant de problèmes étaient tombés sur le bureau du commandant depuis quinze jours.

— Par où on commence Dieumegarde ? demanda son patron.

— Il n'y a pas eu de blessés graves mon commandant.

« Les armes utilisées par les Britanniques étaient impressionnantes, certes, mais ne laisseront pas de séquelles à nos agents. »

- Mais qu'est-ce que c'était ?
- Des balles multifonctions. Voyant que son commandant avait un air interrogatif, il ajouta : « je vous montrerai. »

On va arrêter les Russes, tout le gang « SVOYUL ». Et on va lancer un mandat d'arrestation Interpol pour Victor et Trotinef.

- Et puis, qu'en est-il des Italiens ?
- Vous savez, les Italiens ne sont pas faciles à arrêter. Ils opèrent selon leur propre code, le clan sicilien se reformera d'ici peu et le manège recommencera. Il nous suffira de les repousser dans l'arène !

— Pourquoi les Russes voulaient-ils s'en prendre aux Sherman ?

— Mon commandant, installez-vous confortablement, ça va être intéressant :

Dieumegarde raconta qu'en téléchargeant les données de l'ordinateur portatif de Pascal Craig (Sir William Sherman), tous les systèmes informatiques russes s'étaient fait infecter, à leur tour, par un virus malveillant mis au point par les Britanniques. Évidemment, les autorités britanniques nient

être impliquées de quelques manières que ce soit dans cette attaque virale dirigée contre la Russie.

— Que faisons-nous avec les frères Sherman ?

— Selon les Britanniques, les frères Sherman sont d'honnêtes citoyens. Même si nous impliquons Interpol, nos chances de réussite sont minces. On pourrait les suivre pour voir ce qu'ils feront par la suite.

Encore à ce jour, les Russes essaient de figurer ce qui leur est arrivé. Au début, ils croyaient avoir été bernés par les Italiens, car le vendeur sur le « *dark web* » était...

— Italiens ! compléta le commandant.

— Non ! répondit Dieumegarde. Un Québécois qui avait été recruté par les...

— Italiens ! tenta à nouveau le commandant.

— Oui ! dit en souriant Dieumegarde.

— Quand les Russes sont arrivés à Montréal, ils voulaient éliminer celui qui leur avait vendu l'identité de Pascal Craig. Ils ont

facilement retrouvé et tué PowPow, alias Paul Pouliot. Mais avant de mourir, Pouliot leur avait remis le nom d'Alfonso Castellini.

Les Russes se sont donc mis à la recherche d'Alfonso. Mais le clan calabrais voulait aussi la peau d'Alfonso, et attaquer le clan sicilien. En effet, le clan de Mama Patrone s'était récemment attiré beaucoup d'ennemis sur le territoire montréalais, il se montrait de plus en plus gourmand et menaçant. Ce sont les Calabrais qui ont fait le travail à la place des Russes. Ce dossier était réglé pour les Russes !

Il leur restait à mettre la main au collet de Pascal Craig. À ce chapitre, en arrêtant préventivement les Craig, nous avons aidé la cause des Britanniques. Nous les avons protégés de la mafia russe, mon commandant.

Tout au long de l'opération, je me demandais bien quand les Britanniques (MI6) reviendraient chercher leurs espions.

Je dois avouer que les deux espions ont fait du bon travail. Ils ont laissé les forces externes se manifester et s'anéantir.

Et enfin, sachant que nous arrêterions les Russes, surtout après le carnage que le gang « SVOYUL » avait fait au poste de police, les Britanniques ont mis en branle leur plan d'évacuation.

Il ne faut pas oublier que ce sont les Craig eux-mêmes qui avaient tenté le diable en engageant les Castellini pour faire faire les travaux d'aménagements paysagers. Quand William Sherman, alias Pascal Craig, invitait les ouvriers à venir se rafraîchir avec un bon thé glacé, il s'était assuré de laisser les papiers de Pascal Craig, sur le comptoir, bien en vue. Les Italiens avaient mordu à l'hameçon, Alfonso avait pisté le pauvre Paul Pouliot chez Pascal Craig.

— Bon, vais-je enfin pouvoir prendre mes vacances cet été ? demanda le commandant.

— Dieumegarde se mit à rire et dit, en tout cas, moi, je suis plus que dû !

Quelques mois après le départ de William pour Londres, un colis arriva aux bureaux de *Langton Productions Corporation*, à l'attention de Robert J. Langton, il s'agissait des nouvelles aventures de l'héroïne lamU, en douze épisodes. Entièrement réécrites par Sir William Sherman.

Après quelques séances de négociations avec Xavier, l'adjoint de confiance de William, monsieur Langton accepta de modifier le contrat au nom de Sir William Sherman.

À Londres, les aiguilles étaient bien alignées vers le haut sur le Big Ben. En plein midi, deux jolies petites familles déambulaient sur les rues bondées de la grande ville. Charlotte se tenait devant le petit groupe, c'est elle qui menait le bal. Elle

avait bonne mine, les derniers traitements semblaient avoir donné les résultats espérés.

Excitée par l'événement de ce jour, elle annonçait, à voix haute, le chemin pour se rendre au site d'où aurait lieu le lancement officiel de la série télévisée « lamU ».

Le contrat fut signé au « *New Palace Yard* », dans la cour ouverte du palais de Westminster, à Londres. Tout était parfait ! Xavier s'était occupé des moindres détails.

Mlle Youmi fit le voyage et comme toujours, elle était resplendissante. Les aventures rocambolesques de Sir William Sherman étaient encore plus palpitantes qu'elle ne les avait imaginées.

Pendant ce temps, à Montréal, la famille Deschamps fut questionnée à plusieurs reprises, ensemble et puis séparément. Même les enfants de Lori se firent interroger.

Rien ne sortit de ces longs interrogatoires. De toute façon, il n'y avait rien qui avait transpiré des mésaventures de la famille Craig. Mis à part les récents événements qu'ils n'arrivaient pas à s'expliquer, ils n'avaient rien vu d'inhabituel. Le comportement des Craig avait été irréfutable à tout point de vue. De vrais « *gentlemen* ».

Estimant qu'ils ne soutireraient que très peu d'information utile de la part de l'entourage des frères Craig (des frères Sherman), Dieumegarde et son commandant décidèrent de fermer le dossier, officieusement, du moins.

Les Britanniques leur seraient redevables. Ça, c'était certain !

Le cours de l'once d'or est passé de 1171,50 \$ ⁽¹⁾ à plus de 1582,00 \$ ⁽¹⁾ l'once depuis la signature du contrat entre *Langton*

Productions Corporation et Mlle Youmi.
Celle-ci allait remercier son agent,
monsieur Prescott, en lui offrant de belles et
dispendieuses gâteries à chacun de ses
anniversaires.

(1) Informations et/ou données fictives.

Depuis quatre ans maintenant, Fabien et
Maria visitent Londres quelques fois par
année pour voir la petite Charlotte, Katie et
William.

À leur insu, Dieumegarde fait le voyage
avec eux, se confrontant aux contrôles de
sécurité aéroportuaire, parfois déguisé en
vieillard, d'autres fois en gentleman anglais.

**** FIN ****

Ce roman est une œuvre de pure fiction, en conséquence toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

© 2019 Mario Scraire
Tous droits réservés.
Autoédition

Publié sur Amazon.com

Les versions imprimées et
électroniques sont disponibles
sur amazon.com

ISBN 978-2-925057-07-9

Nom du document : 20191112_Au vol! Mon
identité!_Helvetica_5x8_PDF_FINAL.docx
Répertoire : /Users/marioscraire/Desktop/ÉCRITURE (TEMP)/1
LIVRES/3 - Au Vol! Mon identité!/MANUSCRITS Au vol! Mon identité!
CROQUIS Au vol! Mon identité!
Modèle : Normal.dotm
Titre :
Sujet :
Auteur : Mario Scraire
Mots clés :
Commentaires :
Date de création : 19-11-13 15:28:00
N° de révision : 2
Dernier enregist. le : 19-11-13 15:28:00
Dernier enregistrement par : Mario Scraire
Temps total d'édition : 3 Minutes
Dernière impression sur : 19-11-13 15:30:00
Tel qu'à la dernière impression
Nombre de pages : 309
Nombre de mots : 39 543 (approx.)
Nombre de caractères : 217 490 (approx.)